This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PROPERTY OF
University of
Michigan
Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

MÉLANGES
TIRÉS D'UNE GRANDE
BIBLIOTHEQUE.

TOME LXIV.

DE
LA LECTURE
DES
LIVRES FRANÇOIS.

Livres de Géographie & d'Hiſtoire, imprimés en François au ſeizieme ſiecle.

TOME TRENTE-DEUXIEME.

A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame Comteſſe D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

840.7
M026
v.64

Ref.-Stacks
Nijhoff
5-3-50
no 495

AVERTISSEMENT.

Plusieurs de nos Souscripteurs & des Lecteurs des Mélanges, tirés d'une grande Bibliotheque, *paroissant embarrassés de savoir ce que contiennent les Volumes de ce Recueil qui ont déjà eté publiés, & particuliérement ceux de* la Lecture des Livres François, *pour lesquels il a été ouvert une souscription au mois de Juillet* 1779, *en voici une note exacte.*

MÉLANGES, tirés d'une grande Bibliotheque.

PREMIER VOLUME. A. BIBLIOTHEQUE Historique à l'usage des Dames.

II. VOL. B. Bibliotheque de Littérature à l'usage des Dames.

III. VOL. C. PRÉCIS d'une Histoire générale de la vie privée des François, dans tous les temps & dans toutes les Provinces de la Monarchie.

IV. VOL. D. Tome premier de la Lecture des Livres François, considérée comme amusement. Premiere Partie. LIVRES des treizieme, quatorzieme & quinzieme siecles.

V. VOL. E. Tome II de la Lecture des Livres François. Seconde Partie. Suite des Livres du quinzieme siecle.

VI VOL. F. Tome III de la Lecture des Livres François. Troisieme Partie. Fin des Ouvrages du quinzieme siecle.

VII. VOL. G. Tome IV de la Lecture des Livres François. Quatrieme Partie. POÉSIES du seizieme siecle.

VIII. VOL. H. Tome V de la Lecture des Livres François. V^{e} Partie. ROMANS du seizieme siecle. Sections I, II.

IX. VOL. I. Tome VI de la Lecture des Livres François. Sixieme Partie. LIVRES de Théologie & de Jurisprudence du seizieme siecle.

X. VOL. K. Tome VII de la Lecture des Livres François. Premiere suite de la cinquieme Partie. ROMANS du seizieme siecle. Sections III, IV.

XI. VOL. L. Tome VIII de la Lecture des Livres François. Septieme Partie. Grandes Affaires & Plaidoyers du seizieme siecle.

XII. VOL. M. Tome IX de la Lecture des Livres François. Seconde suite de la cinquieme Partie. ROMANS du seizieme siecle. Sections V, VI.

XIII. Vol. N. Tome X de la Lecture des Livres François. Huitieme Partie. Livres de Philosophie, Sciences & Arts du seizieme siecle.
XIV. Vol. O. Tome XI de la Lecture des Livres François. Troisieme suite de la cinquieme Partie. Romans du seizieme siecle. Sections VII, VIII.
XV. Vol. P. Tome XII de la Lecture des Livres François. Suite de la huitieme Partie. Livres de Philosophie, Sciences & Arts du seizieme siecle.
XVI. Vol. Q. Tome XIII de la Lecture des Livres François. Quatrieme suite de la cinquieme Partie. Romans du seizieme siecle. Sections IX, X.
XVII. Vol. R. Tome XIV de la Lecture des Livres François. Neuvieme Partie. Livres de Politique du seizieme siecle.
XVIII. Vol. S. Tome XV de la Lecture des Livres François. Cinquieme suite de la cinquieme Partie. Romans du seizieme siecle. Sections XI, XII.
XIX. Vol. T. Tome XVI de la Lecture des Livres François. Dixieme Partie. Livres de Grammaire & de Rhétorique du seizieme siecle.
XX. Vol. V. Tome XVII de la Lecture des Livres François. Sixieme suite de la cinquieme Partie. Romans du seizieme siecle. Sections XIII, XIV.
XXI Vol. X. Tome XVIII de la Lecture des Livres François. Onzieme Partie. Livres de Physique générale & particuliere du 16e siecle.
XXII. Vol. Y. Romans du seizieme siecle. Sections XV, XVI.
XXIII. Vol. Z. Suite des Livres de Physique & d'Histoire Naturelle du seizieme siecle.
XXIV. Vol. &. Romans du seizieme siecle. Sections XVII, XVIII.
XXV. Vol. A a. Livres de Médecine, Chirurgie, Chimie & Alchimie du seizieme siecle.
XXVI. Vol. B b. Livres concernant les Sciences Mathématiques & les Arts qui en dépendent, imprimés au seizieme siecle.
XXVII. Vol. C c. Livres Militaires du seizieme siecle.
XXVIII. Vol. D d. Suite des Livres Militaires du seizieme siecle.
XXIX. Vol. E e. Fin des Livres Militaires du seizieme siecle.
XXX. Vol. F f. Supplément aux portraits des illus-

tres Militaires du seizieme siecle, & des progrès qu'ont faits pendant ce siecle les Arts de l'Imprimerie, de la Musique, de la Danse, du Dessin, de la Peinture, de la Sculpture & de la Gravure.

XXXI. Vol. G g. Des Livres écrits en François au seizieme siecle, qui traitent de l'Architecture, & des progrès de cet Art jusqu'au dix-septieme.

XXXII. Vol. Hh. Suite des Livres François écrits sur les Arts mécaniques, des statuts & réglemens de ces Arts, de leur état & de leurs progrès jusqu'à la fin du seizieme siecle.

XXXIII. Vol. Ii. Livres de Géographie & d'Histoire, imprimés en François au seizieme siecle. Tome I.

XXXIV. Vol. K k. Livres de Géographie & d'Histoire, imprimés en François au seizieme siecle. Tome II.

XXXV. Vol. Ll. Livres de Géographie & d'Histoire, imprimés en François au seizieme siecle. Tome III.

XXXVI. Vol. M m. Livres de Géographie & d'Histoire, imprimés en François au seizieme siecle. Tome IV.

Vol. XXXVII. N n. Livres de Géographie & d'Histoire, imprimés en François au seizieme siecle. Tome V.

Vol. XXXVIII. O o. Livres de Géographie & d'Histoire, imprimés en François au seizieme siecle Tome. VI.

Vol. XXXIX. P p. Livres de Géographie & d'Histoire, imprimés en François au seizieme siecle Tome VII.

Vol. XL. Q q. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome VIII.

Vol. Rr. Tome XLI. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome IX.

Vol. S s. Tome XLII. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome X.

Vol. T t. Tome XLIII. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome. XI.

Vol. V v. Tome XLIV. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XII.

Vol. Xx. Tome XLV. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XIII.

Vol. Yy. Tome XLVI. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XIV.

Vol. Zz. Tome XLVII. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XV.

Vol. & &. Tome XLVIII. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XVI.

Tome XLIX. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XVII.
Tome L. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XVIII.
Tome LI. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XIX.
Tome LII. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XX.
Tome LIII. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXI.
Tome LIV. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXII.
Tome LV. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXIII.
Tome LVI. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXIV.
Tome LVII. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXV.
Tome LVIII. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXVI.
Tome LIX. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXVII.
Tome LX. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXVIII.
Tome LXI. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXIX.
Tome LXII. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXX.
Tome LXIII. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXXI.
Tome LXIV. Livres d'Histoire & de Géographie, imprimés en François au seizieme siecle. Tome XXXII.

Fin de l'Avertissement.

DE
LA LECTURE
DES
LIVRES FRANÇOIS.

SUITE du Tableau géographique & historique de l'Asie, tiré des Auteurs qui ont écrit en françois depuis le seizieme siecle jusqu'à présent.

LES deux dernieres grandes provinces de la Turquie en Asie, sont la *Syrie* & la *Palestine* ou *Terre-Sainte* : elles méritent bien l'une & l'autre de nous occuper pendant quelque temps.

La Syrie ou Sourie.

La *Syrie*, appelée aujourd'hui *Sourie* par les Francs, & *Cham* par les Arabes, est une grande province, dans laquelle on doit comprendre l'ancienne *Phénicie*; elle est maintenant divisée en trois Gouvernemens, celui d'Alep, celui de Tripoli, & celui de Damas. Il faut bien se garder de la confondre avec l'*Assyrie*, qui a donné son nom au plus ancien des quatre grands Empires du Monde, & dont Ninive & Babylone ont été successivement les capitales, comme je l'ai dit dans le Volume précédent.

Les Hébreux appeloient la Syrie, *Aram*, du nom du plus jeune des fils de Seth, ou plutôt elle faisoit partie du pays d'Aram ou Mésopotamie, dans lequel j'ai dit que demeuroit Abraham. Elle a reçu par la suite le nom de *Syrie*, soit d'un certain *Syrus* qui y conduisit une colonie, soit par une abréviation du nom d'Assyrie. Originairement elle étoit composée d'un nombre de petits royaumes; mais ayant été conquise par les Perses, & soumise à Alexandre, elle ne fut plus partagée qu'en deux, la *Célésyrie* & la *Phénicie*. Sous les successeurs d'Alexandre, chacune de ces parties fut subdivisée en différens can-

tons; sous les Empereurs Romains, elle eut d'autres subdivisions, & enfin elle en éprouva d'autres sous les Arabes. Tous ces cantons prenoient le nom des villes qui étoient à leur centre, & de chacune desquelles j'aurai occasion de parler. En général la Syrie est un pays beau & fertile; la plus grande partie est unie & en plaines : il n'y a de montagnes qu'aux extrémités, mais elles sont considérables. Le principal fleuve est l'*Oronte*. Ce qu'il y a de plus remarquable en fait d'histoire naturelle, sont les deux vallées de sel, dont l'une est à quatre lieues d'Alep, & l'autre auprès de Palmyre. On y ramasse en grande quantité du sel blanc & très-bon; on n'a que la peine de le charger sur des chameaux, pour le porter où l'on juge à propos. On doit remarquer ensuite les cedres, qui ne se trouvent dans aucun endroit du Monde que là. Après ces deux merveilles de la Nature, celles de l'Art qui méritent le plus d'attention, sont les ruines de la ville d'*Héliopolis*, que l'on nomme à présent *Balbeck*, & celles de *Palmyre*.

La premiere de ces villes se trouvoit au pied de l'Anti-Liban : elle étoit principalement fameuse par un temple dont

les restes sont encore si majestueux, si imposans, & d'une si belle architecture, qu'ils donnent de cet édifice la plus grande idée. Rien n'indique précisément à quelle Divinité il étoit consacré; mais le nom de la ville, & une tradition constante, établissent que c'étoit au Soleil. Auprès du temple, sont d'autres ruines considérables, mais qui sont plus dégradées; selon toute apparence, ce sont celles d'un palais qui étoit contigu au temple. Je n'en dirai point davantage dans ce moment-ci sur ces ruines. On a imprimé & gravé en Angleterre, en 1757, un grand & beau Livre qui en contient la description, les plans & les vues. Il a été traduit en françois, & se trouve dans toutes les bibliotheques riches & nombreuses, avec des recherches sur l'origine & l'époque de la fondation de ce temple & de ce palais. Il y a des Auteurs qui l'ont attribué à Salomon, dont on prétend que la domination s'étendoit jusque là. On sait que la sagesse abandonna ce Monarque sur la fin de ses jours, qu'il se livra à l'idolâtrie, par complaisance pour les femmes qu'il épousa, & dont la premiere étoit fille d'un Roi d'Egypte. Il fit bâtir à cette Princesse un magnifique

palais, loin de Jérusalem, à l'autre extrémité de ses Etats, & l'on prétend que ce palais est celui de Balbeck.

Le ruines de *Palmyre* sont moins bien conservées, mais plus considérables que celles d'Héliopolis. Les Juifs appeloient autrefois Palmyre, *Tedmor*; elle est à quelque distance de l'Euphrate, mais dans ce qu'on appelle *le désert*. Sous son dernier nom de Palmyre, elle fut érigée en royaume par les Romains mêmes, & eut pour Souverains des Princes qui tinrent tête aux Empereurs; tel fut *Odenat*, moins illustre encore que sa femme la Reine *Zénobie*. Leur histoire est aussi connue qu'elle est intéressante. J'en dirai encore un mot dans quelques momens. Quant aux ruines de leur capitale, elles forment aussi le sujet d'un Livre écrit en anglois, & traduit en françois, avec de magnifiques gravures. Il est un peu plus ancien & plus gros que celui des ruines de Balbeck. On trouve dans ces ruines, des inscriptions dans une Langue très-peu connue, dont les caracteres ont donné lieu à des dissertations très-savantes: celles de M. l'Abbé Barthélemy, Garde du cabinet des médailles du Roi, & de l'Académie des Inscriptions &

Belles-Lettres, sont un chef-d'œuvre d'érudition & de sagacité.

Il paroît que, dès le temps de David, *Damas* étoit regardée comme la capitale de la Syrie, le Roi de Damas ayant soumis celui de Zobah & tous les autres; mais on ne sait, pour ainsi dire, rien de la suite de ces Rois, jusqu'à ce que le pays fut soumis à ceux d'Assyrie & de Babylone. Les Syriens avoient des idoles, dont la principale étoit *Rimmon*, qui avoit son temple à Damas; ils déifierent un de leurs Rois, qui fut honoré sous le nom d'*Adad* ou *Ader*. Par la suite les Divinités des Babyloniens, des Perses, des Grecs, & enfin des Romains, devinrent celles des Syriens; mais le culte d'une Divinité fameuse, que l'on appeloit par excellence *la Déesse Syrienne*, se maintint avec honneur dans *Hiérapolis* ou la *Ville sainte*. L'ancien nom de cette ville étoit, dit-on, *Magog*; il en est parlé dans la Bible, où l'on reproche aux Israélites d'avoir quelquefois adoré les Dieux de *Gog* & de *Magog*. Le temple de cette grande Déesse Syrienne à Hiérapolis, étoit vaste & superbe, & d'une richesse immense. Il a subsisté dans toute sa pompe sous les différentes domina-

tions auxquelles la Syrie a été assujettie : on accouroit de toutes parts pour en consulter les Oracles, & les mysteres de son culte étoient cachés à tous autres qu'à ceux qui s'y faisoient initier. La dignité de Grand-Prêtre de ce temple étoit un riche bénéfice ; mais ceux qui la briguoient étoient assujettis à une condition fâcheuse. Ils faisoient vœu de célibat & de chasteté ; & pour mieux prouver qu'ils y seroient fideles, ils se mettoient eux-mêmes hors d'état d'y manquer. Plutarque & quelques autres anciens Auteurs nous apprennent bien d'autres détails sur le culte de la grande Déesse de Syrie, qui, sous les premiers Empereurs, fut portée à Rome, & y fit une espece de fortune, jusqu'à ce que le Christianisme l'ait fait oublier, ainsi que tous les autres. Il paroîtroit assez naturel de croire que le temple d'Héliopolis, dont j'ai parlé il n'y a qu'un moment, étoit le même que celui de cette grande Déesse à Hiérapolis ; mais ce qui détruit cette conjecture, c'est que Balbeck étoit au pied de l'Anti-Liban, dans la Célésyrie, & Hiérapolis bien loin de là, dans la province *Cyréenne*, qui tiroit son nom de la ville de *Cyrus*, entre Antioche & l'Euphrate.

La Langue des Syriens eſt certainement dérivée de celle des Chaldéens, qui doit être une des plus anciennes de l'Univers, puiſque c'étoit celle des premiers Patriarches, la même que parloient Abraham, Iſaac & Jacob. Le *chaldéen* avoit trois ou quatre dialectes principaux ; ſavoir, 1°. l'*araméen* ou ſyriaque proprement dit, que l'on parloit dans la Méſopotamie, la Haute-Syrie, & la Judée ; l'hébreu en dérive : 2°. le *nabathéen* ou *caldaïque*, que l'on parloit dans l'Aſſyrie, la Babylonie, & la plaine de l'Irack ; c'eſt de celui-là que dérive l'arabe : 3°. le *phénicien*, qui ſe parloit ſur les côtes de la Paleſtine & de la Phénicie. C'étoit le plus doux des trois dialectes. Tout le monde ſait que ce ſont les Phéniciens qui ont inventé les lettres ou caracteres qui ſervent encore, ſauf quelque altération, à écrire le chaldéen, l'hébreu, le ſyriaque, & l'arabe ; ces caracteres ont même paſſé, toujours cependant en s'altérant un peu, aux Turcs, aux Perſans, aux Arméniens. Enfin on prétend qu'ayant été portés en Grece, c'eſt au moins à leur imitation qu'a été formé l'alphabet grec. Les Juifs ou Hébreux étant originaires

de Mésopotamie, leur langage & leur écriture ne pouvoient manquer d'être chaldéens ou syriaques. Ils ont été altérés pendant la captivité de ce peuple en Egypte ; mais les Juifs ont dû les retrouver dans le pays de Chanaan, & n'ont pas pu les perdre pendant leur seconde captivité à Babylone. Ils les ont même conservés depuis leur dispersion, & on les retrouve dans l'*hébreu*, qui est la Langue savante des Juifs. Je parlerai par la suite du *samaritain*, dialecte de l'hébreu.

L'ancien *syriaque* ne se parle presque plus dans la Syrie ; il est devenu Langue morte, & on n'en a conservé l'usage que pour les liturgies des Maronites & des Jacobites, encore leurs Prêtres ne savent-ils pour la plupart que le lire, & l'entendent-ils fort peu. Les peuples qui habitent la Syrie parlent, suivant leur origine, l'arabe ou le turc, le grec vulgaire, l'arménien ; & dans les places maritimes & de commerce, qui sont fréquentées par les Francs, on y parle un assez mauvais italien.

La *Syrie proprement dite*, ou *Célésyrie*, étant toute dans les terres, n'avoit qu'un

commerce intérieur, au moyen duquel elle transportoit toutes ses denrées, soit du côté de l'Euphrate, soit du côté de la mer; le pays étant fertile & riche, ce commerce étoit considérable, mais il n'approchoit pas de celui de la Syrie maritime, ou Phénicie, qui communiquoit, par la Méditerranée, à toutes les parties du Monde alors connu; aussi l'Histoire de cette Syrie maritime est-elle bien plus intéressante que l'autre. Je vais les parcourir toutes deux. Sans m'arrêter à celle des premiers Rois de Zobah, ni de Damas: nous voyons dans la Bible, qu'un de ces Rois, nommé *Benadab*, eut une grande guerre avec le Roi Achab; on y lit aussi qu'un favori du Roi Benadab, nommé *Naaman*, fut guéri de la lepre par le Prophete Elisée. Mais l'histoire des Rois de Syrie ne devient intéressante & suivie, que sous les successeurs d'Alexandre, au lieu que l'intérêt de celle de Phénicie remonte bien plus haut.

La Phénicie ou Syrie maritime.

Le nom de *Phénicie* est grec, & fut donné à la Syrie maritime, à cause du grand nombre de palmiers qu'y trouverent les Grecs en abordant dans ce pays;

mais ſon vrai nom étoit *Edom* (1), ou *Chanaan*. Les Juifs qui entrerent dans ce pays, ne s'emparerent pas d'abord de la partie la plus proche de la mer. *Sydon* & *Tyr* conſerverent leurs Rois particuliers. La premiere de ces villes portoit le nom de ſon Fondateur, fils aîné de Canaan ; on la nomme à préſent *Seyde*. La ſeconde, la plus riche & la plus commerçante de toute la côte, étoit bâtie en partie dans une iſle, en partie dans le continent. Son premier nom étoit *Sor*, & on la nomme encore à préſent *Sur*. Les villes de *Byblus* & de *Béryte* étoient auſſi très-anciennes : la premiere a abſolument diſparu ; la ſeconde s'appelle à préſent *Baruth*. On pêchoit ſur les rivages voiſins de Tyr, un coquillage fameux, parce que le petit poiſſon qu'il renfermoit étant écraſé, teignoit les toiles & étoffes en cette belle couleur de pourpre, ſi eſtimée des Anciens. On néglige à préſent, & on a même preſque tout-à-fait oublié cette branche de commerce.

(1) Le nom d'*Edom* eſt celui d'Eſaü, fils aîné de Jacob ; & celui de *Chanaan*, celui d'un fils de Cham, fils de Noé.

Les villes dont je viens de parler, n'ayant point été conquises par les Israélites, ne partagerent point avec eux le bonheur de connoître & de servir le vrai Dieu. Les habitans persisterent dans l'idolâtrie de leurs ancêtres, les Chananéens. On sait que ceux-ci adoroient *Baal*, *Belzamen*, nommé quelquefois dans l'Ecriture *Belzébuth*, & un Dieu nommé *Mélicartus*; mais par la suite les Grecs s'étant rendus maîtres de ces villes, les Phéniciens, sans changer de principes en matiere de Religion, changerent le nom de leurs Dieux; ils trouverent que Baal, qui veut dire Seigneur, pouvoit être *Jupiter*; *Belzébuth*, Dieu des airs & des Cieux, *Cronus* ou le *Ciel*; *Mélicartus*, *Hercule*, &c.... &c..... Indépendamment de ces Dieux, les Phéniciens avoient encore une Déesse nommée *Astarté*; elle fut confondue avec *Diane* ou la *Lune*, & son mari *Astarot* avec le *Soleil*. Astarté fut aussi quelquefois prise pour *Vénus*. Le culte des Dieux d'Egypte s'étant mêlé dans la ville de Tyr avec celui des Grecs & l'ancienne idolâtrie Chananéenne, on confondit encore *Astarté* avec *Isis*, & le Dieu *Tamnus* avec *Osiris*. Insensiblement

tous les vieux noms ſyriens qu'avoient portés les Idoles de la Phénicie, s'oublierent. Sous les ſucceſſeurs d'Alexandre, & les Empereurs Romains, tous ces Dieux, leur culte & leurs temples avoient pris le coſtume grec.

Les arts étoient très-cultivés à Tyr & à Sydon; les manufactures s'y étoient multipliées, & le commerce immenſe que faiſoit la ville de Tyr étoit autant fondé ſur les fruits de l'induſtrie de ſes habitans, que ſur le tranſport des productions de toute eſpece, dont les Tyriens n'étoient que les colporteurs. Le verre de Sydon, la pourpre de Tyr, & les habits de fin lin de la Phénicie, étoient en réputation en Europe & dans toute l'Aſie.

Les Tyriens paſſoient pour d'excellens Architectes, & ils employoient les cedres du Liban comme bois de charpente & de menuiſerie. Tout le monde ſait que lors de la conſtruction du temple de Salomon, *Hiram*, Roi de Tyr, l'aida de ſes richeſſes & de l'induſtrie de ſon peuple. L'eſprit de commerce des Tyriens ſe communiqua à leurs Colonies, dont la plus célebre fut Carthage.

Ce n'eſt que depuis Hiram que l'on a la chronologie des Rois de Tyr, encore

y rencontre-t-on beaucoup de lacunes ? cependant on sait que plus anciennement encore, *Agénor* vint d'Egypte en Phénicie, & fut pere d'*Europe* & de *Cadmus*. Ce dernier passa en Grece. J'ai eu occasion de parler de sa postérité dans un des Volumes précédens. Europe fut enlevée par un Roi de Crete, nommé *Jupiter*, qui lui fit passer la mer sur un vaisseau qui portoit à la proue la figure d'une tête de taureau. Un des fils d'Agénor fut le premier des Rois de Sydon que l'on connoisse ; il se nommoit *Phénix*. C'est de lui que descendoit *Straton*, qui, après bien des siecles & des générations, étoit Roi de Sydon, lorsqu'Alexandre, ayant conquis l'Empire des Perses, s'empara de la Phénicie. Il dépossédа Straton, & l'on sait qu'il mit à sa place un simple Jardinier, reconnu pour être de la race d'Agénor & de Phénix. Il se nommoit *Abdolonyme* ; son passage subit de la culture d'un petit jardin, à l'administration d'un Etat souverain aussi considérable, a fait le sujet de plus d'un Drame moral & instructif.

Quant aux Rois de Tyr, le plus fameux successeur d'Hiram fut *Pygmalion*, qui régna plus de quarante ans après la

mort de ſon pere *Metymnus*. La ſeptieme année de ſon regne, ſa ſœur *Eliſe*, autrement dite *Didon*, lui étant devenue ſuſpecte, il la força de s'embarquer & d'aller chercher fortune ailleurs ; & l'on ſait qu'elle fonda Carthage ſur la côte d'Afrique. Elle fut ſecondée dans cet établiſſenent par ſon plus jeune frere, nommé *Barca*, dont la poſtérité y a ſubſiſté long-temps avec honneur. Amilcar & ſes deux fils Annibal & Aſdrubal étoient de cette illuſtre Maiſon. *Salmanazar*, Roi d'Aſſyrie, ne ſe rendit maître de Tyr qu'après un ſiége de cinq ans. *Nabucodonoſor*, Roi de Babylone, s'en empara auſſi, après un long ſiége, ſur le Roi *Itobal*; mais après ſa mort, cette ville recouvra ſa liberté. Elle eut tantôt des Rois & tantôt des Juges, fut quelquefois tributaire, mais jamais abſolument ſujette du grand Roi de Perſe, juſqu'à ce qu'Alexandre, irrité de la fierté de *Zelmicus*, Roi de Tyr, forma le ſiége de cette ville. Il fut long & mémorable ; il faut en lire la relation dans Quinte-Curce. Cette grande ville ne put réſiſter au Conquérant du Monde : il y établit pour Gouverneur un nommé *Marion*, qui par

la ſuite ſe fit Roi. Après lui, l'Hiſtoire fait encore mention de quelques-uns de ces Monarques, qui portoient des noms Phéniciens, tels qu'*Harbal*, *Narbal*, & *Géroſtrate*. Il paroît que ſous ces petits Rois, Tyr ſe ſentoit toujours du mal que lui avoit fait Alexandre après l'avoir aſſiégée; mais elle ſe releva ſous la domination des Rois Séleucides de la Syrie: ſon commerce, ſes manufactures, ſes temples mêmes, dont le principal étoit celui d'Hercule, ſe rétablirent; enfin, lorſque les Romains furent maîtres de la Syrie & de la Phénicie, Tyr fut encore conſidérable. L'Empereur Sévere accorda le droit de Citoyen Romain aux Tyriens, à ce que dit Ulpien, fameux Juriſconſulte, qui étoit natif de Tyr. Je dirai plus bas, quel fut le ſort de cette ville après l'invaſion des Arabes.

Revenons à l'hiſtoire des Rois de Syrie après la mort d'Alexandre. *Séleucus*, ſurnommé *Nicanor*, l'un de ſes Généraux, fut fait Gouverneur de Babylone, où le Conquérant étoit mort; bientôt il aſpira à ſe rendre indépendant. Les autres Généraux avoient la même ambition, & il eut guerre avec eux. Il fut à pluſieurs repriſes chaſſé de Babylone, & il y rentra.

Après

Après s'être assujetti la Médie, la Bactriane & l'Hyrcanie, il prit le titre de Roi, & fit la paix avec les Indiens, pour n'être point inquiété de leur côté. Alors il s'avança contre Antigone & son fils Démétrius, qu'il joignit près de la ville d'Ipsus, sur les frontieres de la Cappadoce. Il leur livra une sanglante bataille, & remporta sur eux la victoire. Antigone y fut tué, & son fils mis en déroute avec toute son armée. Séleucus s'empara de la Haute-Syrie, & fonda la ville d'*Antioche* (sur le fleuve Oronte), la plus grande de toutes celles qui portent ce nom. Dans la suite de son regne, qui fut de trente-deux ans, il fonda trois autres villes; savoir, *Séleucie*, qui donna son nom au pays des environs, qu'on appela *Séleucide*; *Apamée*, qu'il appela ainsi du nom de sa femme; & *Laodicée*, de celui de sa mere: enfin, sur la fin de son regne, il fit bâtir une seconde *Séleucie* sur le bord du Tigre, qui est aujourd'hui la ville de *Mosul*. Après la mort de Démétrius, Séleucus étendit son empire sur plusieurs autres provinces, & il n'y eut aucune partie de la Syrie qui ne le reconnût pour Souverain. Il continua de bâtir de différens côtés, des villes auxquelles il

donnoit toujours les noms de *Laodicée*, d'*Apamée*, & d'*Antioche*; on les distinguoit par le canton où elles étoient situées. Une autre porta le nom de *Stratonice*, c'étoit celui d'une jeune Princesse qu'il avoit épousée étant déjà vieux, mais qu'il céda à son fils Antiochus, s'étant apperçu que ce Prince étoit près de mourir d'amour pour elle.

La derniere guerre qu'entreprit Séleucus, fut contre Lysimachus. Il défit entiérement son armée, & le tua lui-même: ainsi il mérita par tant d'exploits le nom glorieux de *Nicanor* ou *Nicator*, qui veut dire *Vainqueur.* Enfin il fut tué par Ptolémée Céraunus, son rival & son ennemi, qui voulut s'emparer de son Empire, mais qui ne put y réussir: il passa à son fils *Antiochus Soter*, qui régna pendant dix-neuf ans, & fut battu par les Bithyniens & par Antigone, Roi de Macédoine. Après avoir fait mourir son fils aîné, qui s'étoit révolté contre lui, il laissa son trône au second, qu'il avoit eu de Stratonice, & qui s'appeloit *Antiochus*, & fut surnommé *Théos* ou le *Dieu.* Tandis que celui-ci faisoit la guerre à Ptolémée, Roi d'Egypte, les Parthes & les Bactriens se révolterent contre lui, & fonderent l'Em-

pire des Arſacides. Cet Antiochus, malgré ſon ſurnom, fut empoiſonné par ſa femme Laodice, qui plaça ſur le trône *Séleucus Callinicus* ſon fils. Ptolémée Evergete, Roi d'Egypte, vengea ſur Séleucus la mort d'Antiochus Théos; mais il ne put le chaſſer du trône, Séleucus étant ſoutenu par *Antiochus* ſon frere, ſurnommé *Hiérax* ou l'*Epervier*. Les deux freres en furent quittes pour perdre quelques provinces de l'Aſie-Mineure. Enfin Antiochus Hiérax fut fait priſonnier par Ptolémée; il fut tué en voulant s'enfuir. Séleucus fut auſſi pris priſonnier par Arſace, Roi des Parthes, & mourut en captivité. Cependant *Séleucus Céraunus*, ſon fils, régna au moins dans quelques provinces dont ſon pere n'avoit pas été dépouillé. Au bout de trois ans, il fut empoiſonné, & remplacé par ſon fils *Antiochus*, dit *le Jeune*, & dans la ſuite ſurnommé *le Grand*. Le regne de celui-ci fut glorieux & dura trente-ſix ans. Ce Prince eut néanmoins beaucoup de peine à réduire ſes Généraux révoltés. A la fin il les fit rentrer dans le devoir, reconquit même différentes provinces que ſon pere avoit perdues, reprit les villes de Ptolémaïde & de Tyr,

& se fit proclamer Roi de toute l'Asie. Ptolémée lui fit la guerre; il perdit contre lui la bataille de *Raphia*, ensuite les deux Rois firent la paix. Antiochus le Grand, après avoir repoussé les Parthes, recommença la guerre contre le Roi d'Egypte : il soumit la Judée; & ses Généraux profanerent le temple de Jérusalem, comme on le peut lire dans la Bible. Il se préparoit à soumettre les villes libres de l'Asie, lorsque, celles-ci s'étant mises sous la protection des Romains, cette fiere République envoya à Antiochus des Ambassadeurs qui le continrent pendant quelque temps. Cependant Annibal, autrefois vainqueur des Romains, poursuivi par eux, & exilé de sa propre patrie, se réfugia à la Cour d'Antiochus. Il inspira à ce Monarque la confiance de leur résister. Il fit passer une armée en Grece; mais elle fut battue au détroit des Thermopyles, par le Consul Acilius. Obligé de retourner en Asie, il attaqua le Roi de Pergame. Les Romains soutinrent celui-ci, & gagnerent une bataille navale contre le Roi de Syrie.

Cent quatre-vingt-dix ans avant la naissance de J. C., les Romains passerent en Asie. Antiochus allarmé, envoya une

ambaſſade à Scipion pour lui offrir des conditions de paix. Elles furent rejetées; il fallut combattre, & les armées ſe rencontrerent dans les plaines de Magnéſie. Celle de Scipion étoit forte de vingt-neuf mille hommes, celle d'Antiochus plus nombreuſe; ce Roi avoit d'ailleurs des éléphans & des chariots armés de faux, ſur leſquels il comptoit beaucoup. Cependant il fut défait, & obligé de faire une paix honteuſe avec la République & ſes Alliés. Il envoya même à Rome un de ſes fils en otage. Antiochus ne ſurvécut pas long-temps à ſa défaite; il ſe retiroit dans la partie orientale de ſon royaume, & cherchoit de l'argent pour payer les frais de la guerre, qu'il s'étoit engagé de rembourſer aux Romains: pour cet effet, il venoit d'enlever les tréſors d'un temple dédié à Jupiter Bélus, lorſqu'il tomba malade, & mourut en peu de jours, ce que ſes ſujets attribuerent à la vengeance du Dieu qu'il avoit offenſé. Il eut pour héritier ſon fils aîné, *Séleucus Philopator*, qui régna onze ans. Ce fut lui qui envoya un de ſes Officiers, nommé *Héliodore*, piller le temple de Jéruſalem.

Nous lisons dans l'Ecriture Sainte, que cet impie ne put exécuter son projet, & qu'il fut repoussé & puni par deux Anges. Séleucus Philopator fut empoisonné l'an 76 avant notre Ere, & remplacé par son frere *Antiochus Epiphanes*, c'est-à-dire, l'*Illustre*. Les principales guerres de celui-ci furent contre les Egyptiens; il envahit plusieurs fois l'Egypte. On l'en fit sortir à deux reprises, à prix d'argent; la troisieme & la quatrieme, les Romains l'y obligerent. Désespéré d'avoir manqué tant de fois son coup, il s'en vengea sur la Judée, tyrannisa cette province, prit Jérusalem, & pilla le temple; enfin il mourut d'une mort affreuse, fruit de la vengeance du Seigneur. Son fils *Antiochus Eupator* étoit encore enfant, cependant il fut couronné; & les Romains empêcherent son oncle Démétrius, qui étoit à Rome, d'aller prendre la régence du royaume de son neveu. Ils y envoyerent un Député, ou plutôt un Gouverneur, qui tyrannisa le pays sous leur autorité. Ce Romain fut assassiné; & la République eût peut-être saisi cette occasion de réduire la Syrie en province Romaine,

ſi Démétrius, s'étant échappé, ne fût venu s'emparer du trône de ſon neveu, qu'il fit mourir. S'étant enſuite vaillamment défendu contre les Romains, & tout le pays s'étant déclaré pour lui, la République le reconnut pour Roi. Il ſe maintint ſur ce trône pendant dix ans; mais enfin on lui oppoſa un impoſteur, nommé *Alexandre Bala*. Les Romains & les Juifs même, ſous la conduite des illuſtres Macchabées, ſoutinrent le faux Alexandre; Démétrius fut tué dans une bataille, & Bala régna ſix ans; après quoi, *Démétrius Nicanor*, de la vraie race des Séleucides, remonta ſur le trône de ſes peres: ce fut un Prince également cruel & indolent. Jonathas Macchabée ſe joignit à un nommé Triphon; ils attaquerent Démétrius, & mirent ſur le trône *Antiochus*, fils d'Alexandre Bala. Cependant Démétrius remonta encore ſur ſon trône, & fit alliance avec Simon Macchabée, fils de Jonathas. Se croyant bien raffermi, il fit la guerre aux Parthes; mais il fut fait priſonnier par Mithridate. *Antiochus Sidetes* tint la place de Démétrius Nicanor pendant ſa captivité; il défit & tua Triphon; mais il fut tué lui-même

par les Parthes. Cependant Démétrius Nicanor revint de sa captivité. Il épousa Cléopâtre, qui avoit été femme & sœur de Ptolémée Phiscon, Roi d'Egypte, avec qui elle s'étoit brouillée. Il vainquit un prétendu fils d'Alexandre Bala, que l'on vouloit encore lui opposer. Il eut deux fils de Cléopâtre; cette marâtre poignarda elle-même le premier, & après la mort d'Alexandre, elle fit succéder le second, que l'on nommoit *Antiochus Griphus*. Ne trouvant pas ce jeune Prince assez docile à ses volontés, elle lui préparoit le même sort qu'à son frere aîné; mais Antiochus, ayant découvert ce détestable projet, força sa mere à s'empoisonner; c'est le sujet d'une des plus belles Tragédies de Pierre Corneille, connue sous le nom de *Rodogune*. Il faut cependant remarquer que le Poëte a changé quelques-unes des principales circonstances. Antiochus Griphus régna paisiblement huit ans après la mort de sa mere. Ce temps écoulé, Antiochus de Cizique, troisieme fils de Démétrius & de Cléopâtre, voulut détrôner son frere, sous prétexte de venger sa mere. La guerre entre les deux freres dura long-temps; enfin Griphus fut assassiné le premier. Ses

partisans reconnurent pour son successeur son fils *Séleucus*, quatrieme du nom; mais ce jeune Prince mourut au bout de sept mois. On lui substitua *Antiochus Eusebe*, son frere; & à celui-ci, au bout d'un an, *Démétrius Eucherus*, autre fils d'Antiochus Griphus. Pendant son regne, qui dura sept ans, *Antiochus de Cizique* mourut, brûlé dans la ville de Mopsueste, où il s'étoit retiré. Un quatrieme fils d'Antiochus Griphus, nommé *Antiochus Dionysius*, succéda à ses trois fréres; mais les Syriens en étant mécontens, offrirent leur couronne à Tigrane, Roi d'Arménie, qui la posséda pendant dix-huit ans, quoiqu'*Antiochus l'Asiatique*, dernier Prince de la race des Séleucides, conservât quelques villes. Enfin Tigrane fut vaincu par les Romains; & le dernier des Antiochus, qui étoit le douzieme de ce nom, étant mort, les Romains s'emparerent de la Syrie, & la réduisirent en province Romaine. Telle est en peu de mots l'histoire des Séleucides, qui régnerent sur la Syrie pendant deux cent soixante-trois ans. Nous avons des médailles grecques de la plupart de ces Monarques, qui ont donné lieu à de savantes dissertations, &

à des ouvrages entiers, dans lesquels leur chronologie est parfaitement éclaircie.

Les Empereurs Romains regarderent toujours la province de Syrie comme importante & considérable ; ils la subdiviserent en différens cantons, dont quelques-uns eurent des Gouverneurs, & même quelquefois, par la grace des Empereurs, des Rois particuliers, tels que ceux de *Comagene*. Les Empereurs d'Orient n'ont conservé la Syrie que jusqu'au septieme siecle, que les Sarasins s'en sont rendus les maîtres. A la fin du onzieme, ils furent troublés dans leur possession par les Princes Chrétiens croisés ; & pendant environ deux cents ans, la Syrie a été le théatre des exploits des plus grands Princes & des plus braves Chevaliers de l'Europe. En décrivant les différentes villes de la Syrie, j'aurai occasion de parler des principaux événemens des Croisades. Les Latins ayant enfin perdu l'espérance de recouvrer la Terre-Sainte, les Mahométans en sont constamment restés les maîtres, & la Syrie a été tyrannisée par différens Sultans d'origine arabe, jusqu'à ce qu'au commencement

du seizieme siecle, les Turcs s'en soient absolument rendus les maîtres.

La *Syrie* actuelle ou *Sourie*, car c'est ainsi que les Turcs l'appellent, est divisée en cinq grands gouvernemens, dont chacun a à sa tête un Béglierbey; ceux d'*Alep* & de *Damas* forment la Syrie proprement dite; ceux de *Tripoli* & de *Sayde* comprennent l'ancienne Phénicie, & celui de Jérusalem s'étend sur toute la Palestine ou Terre-Sainte, dont je ferai l'histoire particuliere, comme j'ai fait celle de la Syrie, avant que de les décrire. Le sol est généralement bon dans le gouvernement d'*Alep*, & il est fertile quand il est cultivé. Mais presque toutes les terres y sont en friche; à peine trouve-t-on quelque culture aux environs des villes & des villages. Les produits sont, pour le plat pays, du froment, de l'orge, & du coton; les montagnes qui bordent ce gouvernement, au nord & à l'occident, sont plantées d'oliviers, de figuiers, & de mûriers. Sur les côtes maritimes, on a planté beaucoup de tabac, qui est d'un bon débit, à cause du grand usage où sont les Turcs & les Arabes de fumer. Les environs d'Alep sont particuliérement renommés pour la

culture des pistaches qui sont propres à ce canton. On y trouve aussi d'excellens melons d'eau, de bons abricots, & des pommes du meilleur goût. Quant aux pâturages, ils sont abandonnés aux hordes errantes des *Turcomans* & des *Curdes*. J'ai déjà dit quelque chose de ces peuples, qui ont donné leurs noms à la Turcomanie & au Curdistan. Ils menent à peu près la même vie que les Arabes, mais sont d'origine différente, puisqu'ils viennent des Tartares, & que les Turcomans sont de la même Tribū que les Turcs, celle *du Mouton blanc*; aussi leurs tentes sont-elles toujours blanches, & les bonnets pointus qu'ils portent, garnis de peaux de mouton de cette même couleur. Il n'y a de différence entre eux & les Turcs, sinon que ceux-ci se sont civilisés en habitant les villes qu'ils ont conquises, & que les autres sont restés dans les campagnes, & ont continué à mener la vie errante de leurs ancêtres. Ils n'ont d'autres biens que leurs troupeaux, qu'ils promenent avec toutes leurs familles, par-tout où ils peuvent les faire subsister. Ils n'ont de querelles & de guerre qu'avec les Turcs, qui les rançonnent quand ils peuvent les attra-

per, & dont ils ſont indépendans quand ils peuvent leur échapper. Du reſte, ils ne ſont point voleurs comme les Arabes, mais bonnes gens & hoſpitaliers : on en compte environ trente mille dans les gouvernemens d'Alep & de Damas.

Les *Curdes* ſont auſſi d'origine tartare, mais deſcendent d'une tribu appelée *du Mouton noir* ; leurs tentes & leurs bonnets ſont de cette couleur. Quoiqu'on prétende leur donner une origine plus ancienne, il eſt probable que ce ne ſont que les reſtes des troupes de Tamerlan, qui pénétra dans la Syrie au commencement du quinzieme ſiecle. Cependant les noms de *Curde* & *Curdiſtan* ſont plus anciens, puiſqu'ils viennent des monts *Gordéens*, d'où ces peuples ſont partis pour s'étendre dans les plaines, ſuivant la commodité de leurs troupeaux. On en compte environ vingt mille dans les deux gouvernemens d'Alep & de Damas.

Le Béglierbey d'*Alep*, comme beaucoup d'autres de l'empire Othoman, étoit autrefois le Fermier du Grand-Seigneur dans l'étendue de ſon gouvernement ; depuis, la Porte a jugé à propos de lui accorder des appointemens

assez considérables, & d'affermer les douanes à une espece de Financier Turc: celles d'Alep rapportent un million au Grand-Seigneur; mais l'on croit bien que le Fermier vexe les peuples & les Commerçans autant qu'il peut, pour en tirer davantage, & que le Pacha lui vend cher sa protection, & partage avec lui le fruit de ses rapines. La solde des troupes nécessaires pour la garde de la province est à la charge du Gouverneur, & ces troupes consistent en Janissaires, Cavaliers, soi-disant Spahis, mais la plupart Turcomans, & en soldats levés à la hâte & rassemblés de tous côtés. Les premiers ne font presque aucun service, & ne reçoivent point de paye; ce sont des Turcs qui s'enrôlent dans cette milice, pour jouir des priviléges & de la considération qui y sont attachés; les autres sont les instrumens des vexations du Douanier & du Pacha, & se font payer par ceux sur qui ils les exercent.

La ville d'*Alèp* n'est arrosée que par une très-petite riviere, mais qui n'est jamais à sec; son cours, au dessus de la ville, est resserré par des rochers; mais au dessous, ses rivages sont bordés

de jardins & de terres cultivées. Lorsqu'on approche de la ville, elle offre un coup d'œil imposant, par la quantité de dômes, de minarets, & de grands arbres, dont son enceinte est remplie. On voit bien qu'elle a été autrefois grande & riche; & ce n'est qu'en y entrant qu'on s'assure qu'elle a beaucoup perdu de son ancienne splendeur. Au milieu, est un vieux château, bâti sur une hauteur; il est totalement en ruine, & ne peut plus être d'aucune défense; cependant la Porte en donne le commandement particulier à un Aga, indépendant du Pacha. Le commerce qui s'y fait encore, consiste en marchandises qui y arrivent par caravanes, d'un côté, de l'Arménie, du Diarbekir, de Bagdat, & de Balsora; de l'autre, de l'Europe, par Alexandrette & par Antioche; les productions de l'Egypte & de l'Arabie s'y rendent par Damas. On compte encore cent mille habitans dans Alep. L'air y est pur & très-vif, en général assez sain, mais dangereux pour les poitrines délicates.

C'est principalement à Alep que l'on fait usage de la *poste aux pigeons*, qui

est fort utile pour communiquer promptement d'Alep à Alexandrette, par-dessus les montagnes qui en rendent le chemin très-difficile, tandis qu'il est court & facile à vol d'oiseau. On sait qu'on enleve ces pigeons à leurs colombiers; & qu'on les transporte dans des cages d'une ville à l'autre. Dès qu'ils y sont arrivés, on leur attache une lettre sous l'aile, & on les lâche d'un lieu élevé, en leur permettant de diriger leur vol vers leur ancien domicile; ils y retournent avec tant de promptitude, qu'on prétend qu'ils ne sont pas plus de cinq heures en route. On les attend dans leur gîte, où on les laisse tranquilles pendant quelque temps, après avoir lu les nouvelles qu'ils apportent. Toutes les Nations Européennes qui commercent avec le Turc, ont des Consuls à Alep; il y en a même depuis quelque temps un pour l'Empereur, & un autre pour la Russie.

Communément les Turcs ne permettent pas aux Chrétiens de coucher dans la ville; ils souffrent seulement qu'ils y tiennent des boutiques, & qu'ils y ayent des magasins voûtés, qu'on ferme le soir. Ces Marchands

Marchands vont coucher dans les fauxbourgs. Cependant ils ſont en grand nombre, car ils compoſent à peu près les deux tiers de la population de la ville, que l'on faiſoit jadis monter à plus de deux cent cinquante mille ames, & qui eſt réduite de plus de moitié, entre leſquels on compte vingt mille Grecs, ſous la direction d'un Archevêque de leur Rit, dix mille Arméniens, dix mille Jacobites, qui font l'office en ſyriaque, auſſi bien que deux mille Maronites, du Rite deſquels je parlerai dans un moment. Chacune de ces Egliſes Chrétiennes a ſon Evêque; celui des Latins réſide à Rome; il ne prend pas le titre d'Alep, qui eſt moderne, mais celui de *Bérée*, nom que portoit la ville autrefois. Cependant les Chrétiens Catholiques ont pluſieurs égliſes dans la ville, & même des couvens de Cordeliers & de Carmes. Il y a dans Alep beaucoup de Juifs, & une ſynagogue dans le fauxbourg. Dans la ville même, il y a grand nombre de moſquées, ſept entre autres ſont très-magnifiques; à trois ſont joints des colléges, où l'on enſeigne aux Muſulmans les Langues

turque & arabe ; la Philosophie & la Théologie de leur Religion.

Quoiqu'il n'y ait qu'une assez petite riviere qui coule dans *Alep*, on n'y manque aucunement d'eau, parce qu'il s'y trouve beaucoup de fontaines & de réservoirs, dont l'eau est amenée par des aqueducs bâtis anciennement. On compte deux journées de cette ville à l'*Euphrate* ; le pays qui est entre deux est le plus habité & le mieux cultivé de la *Syrie*. Quelques Auteurs ont prétendu qu'*Alep* étoit l'ancienne *Hiérapolis*, très-fameuse dans l'Histoire de Syrie ; du moins est-il sûr qu'elle s'est appelée *Bérée* du temps des Empereurs Romains & Grecs, Le nom qu'elle porte à présent lui vient des Arabes, qui s'en emparerent l'an 637 de notre Ere, sous le regne de l'Empereur d'Orient, *Héraclius* ; ce n'étoit que l'an 15 de l'Hégire, par conséquent peu de temps après la mort de *Mahomet*. On montre dans plusieurs endroits de la ville, des lieux que l'on prétend avoir été consacrés par la présence d'Abraham, & par celle du Prophete Elie. On prétend même y posséder le tombeau du Prophete Elisée. Hors de la ville, on fait

remarquer aussi un autre tombeau, qu'on suppose être celui de Zacharie, pere de Saint Jean-Baptiste, & un magnifique couvent de Derviches, qui a été autrefois habité par des Moines de l'Ordre de Saint Basile; l'intérieur est tout de marbre. Il y a vingt à trente lieues d'Alep à *Alexandrette* par terre; mais on en compte moins à vol d'oiseau. C'est une des villes bâties par ordre d'Alexandre; elle porte en latin le nom d'*Alexandrie*: comme elle est bien plus petite que l'Alexandrie d'Egypte, on lui en a appliqué le diminutif. Son port est très-fréquenté & assez bon; mais il n'est défendu par aucunes fortifications. La ville n'est qu'un amas de mauvaises maisons, où l'on reçoit, en débarquant, les marchandises qu'y apportent de toute l'Europe des Négocians & Courtiers, qui y demeurent le moins qu'ils peuvent, sur-tout dans l'été, parce que l'air y est très-mal-sain. Quand ils ne peuvent pas passer tout de suite avec leurs effets à Alep, ils se retirent dans un village appelé *Belan*, situé à quatre à cinq lieues, & où l'air est moins mauvais que dans la ville, qui est entourée de marécages. Pendant l'hiver, on peut y rester un peu plus long-temps.

Les Facteurs Grecs, les Courtiers Arméniens, y ont des maisons, & les Consuls des Francs à Alep y tiennent des Vice-Consuls ; mais quoi qu'il en soit, Alexandrette est une très-petite ville, qui ne se ressent plus en rien du grand nom de son Fondateur.

Antioche subsiste encore, & est du Gouvernement d'*Alep* ; on la nomme à présent *Antakie* : ce n'est plus cette superbe ville que les Auteurs du temps des Empereurs Constantin, Théodose & Justinien, appeloient la capitale, *l'œil & la perle de l'Orient*. Elle est infiniment déchue de sa grandeur ; cependant, quand on la regarde de l'autre côté du fleuve *Oronte*, qui baigne ses murs, & qui est très-large dans cet endroit, le premier coup d'œil en est encore superbe ; on croit voir une forêt au milieu d'une ville, ou une ville au milieu d'une forêt ; les dômes & les minarets des mosquées, & les terrasses des édifices publics & particuliers s'y trouvant mêlés avec les platanes, les peupliers & les cyprès, dont les jardins, & même les places publiques, sont remplis ; mais quand on y entre, on rencontre plus de vides que de terreins habités, & plus de ruines que d'édifices

ſubſiſtans. S. Jérôme dit qu'Antioche s'appeloit autrefois *Rebelata* ; il en eſt fait mention dans le Livre des Nombres & dans ceux des Rois, faiſant partie de ceux de l'Ecriture Sainte ; mais le nom d'Antioche ſe trouve dans le Livre des Macchabées & dans le Nouveau Teſtament ; Rebelata ayant été réédifiée & fort embellie par le Roi Séleucus Nicanor, qui lui donna le nom de ſon pere Antiochus. En élevant ainſi Antioche, Séleucus dédia la ville à Apollon, & conſacra à ce Dieu un magnifique temple dans un fauxbourg, auquel il donna le nom de *Daphné* : ce fauxbourg, qui s'étendoit le long du fleuve, dans une ſituation tout-à-fait agréable & pittoreſque, devint un des plus charmans lieux du Monde. Non ſeulement tous les habitans d'Antioche, mais ceux de toute l'Aſie y accouroient, pour y goûter des plaiſirs qu'ils ne pouvoient trouver ailleurs avec la même profuſion ; la douceur du terrein, la fertilité du terroir, l'eſprit & les graces des habitans des deux ſexes rendant ce ſéjour délicieux : à préſent il ne reſte plus la moindre trace de cet agréable fauxbourg.

Ce qui eſt bien plus glorieux pour la ville d'Antioche, c'eſt que ce fut le premier lieu où les Apôtres & les Diſciples de Jéſus-Chriſt ſe raſſemblerent après l'Aſcenſion. Ils y convinrent de s'appeler *Chrétiens*. S. Pierre en fut le premier Evêque, & y demeura ſept ans avant que de paſſer à Rome. Antioche a auſſi l'honneur d'avoir donné naiſſance à l'Evangéliſte S. Luc, & à S. Ignace, Martyr, ſucceſſeur de S. Pierre. Par la ſuite elle a auſſi vu naître S. Jean-Chryſoſtôme, & pluſieurs autres ſaints perſonnages, auxquels les Empereurs (dès qu'ils eurent embraſſé le Chriſtianiſme) dédierent les principales égliſes d'Antioche, Conſtantin fit élever, en l'honneur de Saint Pierre, la cathédrale ou patriarcale. L'Hiſtorien Euſebe nous en a laiſſé une deſcription, d'après laquelle il paroît que c'étoit une ſuperbe baſilique; l'Empereur y aſſembla un Concile exprès pour ſa conſécration: cependant ce Concile ne fut que le ſixieme de ceux qui s'y étoient tenus, car on y en avoit déjà vu pluſieurs autres, & les erreurs des *Novatiens* & des diſciples de *Paul de Samoſate* y avoient été condamnées. Cette belle

église de Saint-Pierre d'Antioche est à présent changée en mosquée. On ne voit plus que les ruines, d'une autre église, élevée par l'Empereur Théodose à Saint Ignace, Martyr. On prétend que c'étoit auparavant un temple de la Fortune. Il paroît par ses ruines qu'elle étoit vaste & superbe; on y a conservé long-temps les reliques de son saint Patron.

Au sixieme siecle, les tremblemens de terre qui désolerent l'Orient & ruinerent une grande partie des villes de l'Asie, firent quelques ravages à Antioche; l'Empereur Justinien, qui les fit réparer, attribuant la conservation de la ville entiere à une protection particuliere du Ciel, voulut changer son nom en celui de *Théopolis*; mais l'ancien nom à toujours prévalu.

On montre encore au milieu de la ville, les restes d'un somptueux édifice, qu'on prétend avoir été le palais de Séleucus & des Rois de Syrie ses successeurs: on y remarque des voûtes assez entieres, d'un bon goût d'architecture, & des galeries soutenues par de belles colonnes de marbre d'ordre Corinthien. Au haut d'une montagne qui est au centre de la ville, on trouve aussi les

ruines du temple d'Apollon. L'enceinte des murs d'Antioche eſt encore très-entiere, d'autant plus qu'au dix-ſeptieme ſiecle les Turcs l'ont fait réparer. Les habitans croient que ce ſont les mêmes murs du temps de Séleucus; quoi qu'il en ſoit, ils ſont de brique, fort ſolides, & garnis de diſtance en diſtance de plus de quatre cents tours carrées, dont la plupart eſt encore en bon état; chacune d'elle a une citerne. On croit que l'enceinte de la ville eſt de 12,000 milles; elle renferme juſqu'à cinq collines, ſur la plus haute deſquelles eſt placé le château, qui domine d'un côté ſur la baſſe ville, & de l'autre ſur la riviere; on n'y monte que par une rampe douce, également commode pour les gens de pied, les chevaux, les chameaux & les chariots; elle ſeroit aiſée à couper, & par conſéquent le château ſeroit facile à défendre. On paſſe l'Oronte ſur un pont, qui a été beau autrefois, ayant été conſtruit par Tibere, & réparé ſous Veſpaſien & ſous Trajan, après avoir été dégradé par un tremblement de terre; mais il eſt à préſent à demi ruiné, & raccommodé tellement quellement.

Les déſaſtres d'Antioche commen-

cerent au sixieme siecle; pendant son cours, elle fut deux fois ruinée par des tremblemens de terre : c'est alors que le beau fauxbourg de Daphné fut anéanti, & qu'elle cessa d'être regardée comme la troisieme ville du Monde. Les Sarasins s'en emparerent l'an 638 de notre Ere, comme je l'ai dit plus haut; les Grecs la reprirent trente ans après, & les Sarasins, en 670, l'assiégerent & la reconquirent. Ils la dégraderent alors, d'autant plus qu'ils ne jugerent pas à propos d'en faire le siége de leur empire. Une partie de la grandeur d'Antioche passa à *Damas*. Elle essuya une nouvelle catastrophe, lorsque les Chrétiens Latins Croisés la prirent sur la fin du onzieme siecle. Godefroi de Bouillon y fit des exploits merveilleux, & qui lui mériterent l'honneur de porter, peu de temps après, la couronne de Jérusalem; mais il ne conserva point Antioche pour lui; elle fut érigée en principauté en faveur de Boémond, Prince de Tarente, de la race des Seigneurs Normands, qui avoient conquis le royaume de Naples. Elle passa à Bohémond II, fils de Bohémond I. La fille unique de celui-ci ayant épousé Raymond de Poitiers, ce Prince hérita

d'Antioche, qui resta à sa postérité; elle ne finit qu'en la personne de Bohémond VII, qui porta encore le titre de Prince d'Antioche, mais qui n'en étoit que titulaire. Les Sarasins ayant repris la ville en 1268, elle fut de plus en plus ruinée & dégradée, sous le gouvernement des Soudans d'Egypte. Enfin, en 1500, l'Empereur des Turcs, Sélim I, la joignit à ses vastes Etats, & elle n'en a point été séparée depuis.

Le Roi Séleucus avoit fait bâtir, à l'embouchure de l'Oronte dans la mer, une ville nommée *Séleucie*, qui étoit proprement le port d'Antioche; on ne voit plus aucuns restes de la ville; mais on remarque encore les traces des jetées qui formoient le port; il avoit été réparé sous Tibere, sous Vespasien, & particuliérement sous Julien l'Apostat. Il ne sert plus qu'à quelques barques de pêcheurs; les Turcs l'appellent *Souaïdié.*

J'ai déjà dit que l'Eglise d'Antioche reconnoissoit S. Pierre pour son Fondateur. C'est ce qui a valu à cette église le titre de patriarcale de l'Orient; elle l'a conservé jusqu'à nos jours, mais non pas le rang qu'elle a d'abord eu dans l'Eglise. Lors du Concile de Nicée, le Patriarche

d'Antioche étoit regardé comme le premier de l'Orient, en qualité de successeur de S. Pierre; mais les Ariens ne tarderent pas à troubler sa tranquillité; ils exciterent une révolte contre le Patriarche Eustatius; & ayant surpris la religion des Empereurs, ils leur firent agréer des Patriarches hérétiques comme eux. Les Catholiques s'y étant opposés, il s'éleva un schisme dans l'Eglise d'Antioche, qui dura jusqu'au cinquieme siecle. Ce siége perdit alors beaucoup de sa considération; & celui de Constantinople ayant voulu s'élever au dessus de tous ceux de l'Orient, il y réussit, comme tout le monde sait, par la faveur des Empereurs Grecs. Pendant ce temps, une partie du Clergé d'Antioche, ayant embrassé les erreurs d'Eutychès, se partagea encore en deux partis; les uns furent appelés *Melchites*, & les autres *Jacobites*: j'ai parlé de ceux-ci dans mon Volume précédent. Le patriarcat fut pendant quelque temps vacant: quand les Chrétiens s'en emparerent, ils voulurent l'assujettir au Pape; ils ne purent y réussir qu'en mettant sur le siége patriarcal des Latins & non des Grecs. Pendant ce temps, des Eglises de différentes Nations s'étant

soustraites aux patriarcats de Constantinople & de Rome, & d'autres étant tombées dans l'héréfie, elles n'ont plus voulu reconnoître les Patriarches résidans à Antioche; insensiblement le titre de Patriarche s'est, pour ainsi dire, multiplié. En effet, on y trouve, 1°. (plutôt à Damas qu'à Antioche même) le Patriarche Grec Melchite, qui devroit être élu par son Clergé; mais il achete plus ordinairement sa place du Pacha ou Béglierbey de Damas, qui le destitue comme il l'installe: 2°. le Patriarche d'Antioche des Jacobites, dont j'ai parlé dans mon Volume précédent: 3°. un Patriarche d'Antioche des Arméniens: 4°. celui des Maronites, qui habitent au pied du mont Liban; il reconnoît la supériorité de l'Eglise Romaine, ce qui n'empêche pas qu'il n'y ait à Rome un Patriarche d'Antioche Latin, qui a rang après le Patriarche Latin titulaire de Constantinople. Le Patriarche Grec a sous lui treize Métropolitains, les autres en ont plus ou moins; le Patriarche Latin résidant à Rome, prétend étendre l'autorité de son patriarcat sur cinq Archevêques *in partibus*; cinq Evêques sont ses suffragans particuliers.

Indépendamment des trois villes d'A-

lep, d'Alexandrette & d'Antioche dont je viens de parler, le Gouvernement d'Alep contient encore les ruines de *Samosate* sur l'Euphrate, autrefois fort grande, & fameuse par le séjour de plusieurs Rois du nom d'Antiochus. Elle devint la capitale d'un petit royaume, que l'on nomma *la Comagene*, & que Pompée voulut bien laisser, comme par pitié, au dernier des Antiochus, en réduisant la Syrie en provinces Romaines. Cette ville a vu naître l'Héréfiarque Paul de Samosate, qui soutenoit que J. C. n'étoit qu'un pur homme ; son hérésie fut condamnée dès le second siecle de l'Ere Chrétienne. Lucien, Auteur Grec, assez connu par ses Dialogues & ses Fables, étoit aussi de Samosate.

Laodicée, qui avoit un bon port sur la Méditerranée, étoit une ville archiépiscopale comme Samosate ; on voit encore quelques restes de ses antiquités ; mais elle est réduite à un village nommé *Ladikia*.

Gabala étoit une ville épiscopale sur la mer ; elle subsiste encore sous le nom de *Gébilé* : il croît de bon vin aux environs.

A l'autre extrémité du Gouvernement,

en tirant vers l'Euphrate, eſt le bourg de *Mabdeghi*, à la place d'une ville célebre, du nom d'*Hiérapolis*. C'eſt là où étoit le temple magnifique de la grande Déeſſe des Syriens, dont j'ai parlé. Enfin on diſpute ſur le lieu où étoit la ville de *Hama*, encore aſſez grande du temps des Saraſins, qui plus anciennement s'appeloit *Emeſſe*.

Le Gouvernement de *Damas* eſt au midi de celui d'Alep; il a à l'orient l'Euphrate, à l'occident le mont Liban, qui le ſépare des Gouvernemens de Tripoli & de Saïde (tous deux maritimes), & s'étend au midi juſqu'aux confins de l'Arabie déſerte. Le pays des environs de Damas eſt aſſez ſtérile, & d'un ſol maigre & pierreux; cependant il produit d'excellens fruits, & on y a fait des plantations de tabac, qui ont bien réuſſi. On cultive ſur les collines & aux pieds des montagnes, des vignes qui produiſent d'aſſez bon vin. On en fait auſſi ſécher le raiſin, qu'on tranſporte au loin, & qui fait un objet de commerce.

Ce Gouvernement eſt un des plus importans de l'Empire Othoman, d'autant plus que le Pacha eſt chargé de conduire & d'eſcorter la caravane des Pélerins

Musulmans, qui vont par dévotion à la Mecque & à Médine ; cette commission est également honorable & lucrative. Les Princes, les grands Seigneurs & les femmes de toutes les parties de l'Asie se rendent pour cet effet dans les plaines des environs de Damas ; à leur suite sont des Marchands de leur pays, qui se chargent de leur fournir pendant leur voyage toutes sortes de subsistances & de commodités, & qui d'ailleurs ont des chameaux chargés d'une grande quantité de marchandises de l'Europe & de l'Asie, qu'ils échangent dans l'Arabie Heureuse contre les productions des Indes, moyennant quoi ces caravanes, qui sont uniquement de dévotion pour les uns, sont de commerce pour d'autres.

Quoique le Gouvernement de Damas soit fort étendu, les villes y sont cependant très-clair semées ; on pourroit même dire, à la rigueur, qu'il n'y en a qu'une, qui est *Damas*, dont je ferai la description & l'histoire en abrégé, après avoir dit que les deux merveilleuses ruines, dont j'ai parlé au commencement de ce Volume, sont dans ce Gouvernement-ci. L'une est celle d'*Héliopolis* ou *Balbeck*, au pied de l'Anti-Liban. Je n'ai à ajouter à ce que

j'ai dit de celle-ci, ſinon qu'un des plus mépriſables Empereurs, qui monta ſur le trône des Romains, fut ſurnommé *Héliogabale*, parce que ſa mere l'avoit fait reconnoître, dès ſa plus tendre jeuneſſe, Grand-Prêtre du temple du Soleil, dont on voit encore les reſtes à Balbeck; il fut aſſaſſiné, après moins de quatre ans de regne, l'an 222.

Les ruines de *Palmyre* ou *Tedmor*, dont j'ai auſſi parlé, ſont à l'autre extrémité du Gouvernement, dans le déſert, tirant vers l'Euphrate. Il faut être bien eſcorté & ſur ſes gardes, pour oſer faire un voyage de curioſité, tel que celui de Palmyre. On ne peut en approcher ſans être expoſé à ſe voir dépouiller par les Arabes *Bédouins*, qui ſont voleurs par état & ſans ſcrupule. Ce ſont ces dangers qui ont été cauſe que ces ruines ont été ſi long-temps dans l'oubli. Quelques Anglois en publierent des relations dans les Tranſactions philoſophiques de la Société Royale, en 1691; mais ce n'eſt qu'en 1755 qu'a été publié le bel Ouvrage qui ne laiſſe plus rien à déſirer ſur ces précieux monumens, qui avoient été enſevelis dans l'oubli pendant plus de mille ans.

Puiſque

Puiſque je viens de nommer les Bédouins, je vais m'arrêter un moment ſur ce peuple errant, que l'on commence à rencontrer dans la Syrie, mais qui appartient principalement à l'Arabie déſerte. En général on diſtingue en deux grandes claſſes l'ancienne & nombreuſe nation des Arabes; les uns ſont cultivateurs & habitent des villes, les autres menent encore la vie ambulante & paſtorale, on peut même dire patriarcale, de leurs ancêtres: ils ſont errans avec leurs familles & leurs troupeaux, ne logent jamais dans des maiſons, mais ſous des tentes; n'entrent point dans les villes, & n'ont d'autre forme de gouvernement, que de reſpecter le chef ou plus ancien de la famille d'où ils ſortent, & d'obéir, juſqu'à un certain point, à celui de la tribu dont ils deſcendent. On les appelle *Bédouins*, mot qui ſignifie *Errans dans les déſerts*, ainſi ce ſont les vrais Arabes qui ſe ſont maintenus dans leur état primitif, car le nom *Arabe* a la même étymologie & la même ſignification. Ils ſont Mahométans, autant que peuvent l'être des gens mal inſtruits, ne liſant point l'Alcoran, quoiqu'il ſoit écrit dans leur Langue; ils la parlent groſſiérement, & n'en

connoiſſent point les caracteres. La ſeule pratique religieuſe qu'ils obſervent exactement, eſt la Circonciſion, qui chez eux eſt plus ancienne que le Mahométiſme. Ils ne font qu'un petit nombre de prieres, qu'ils ſavent par cœur; ne s'aſtreignent à aucun jeûne, n'ayant rien dont ils puiſſent ſe priver, & ne célebrent aucune fête joyeuſe, faute de moyens & d'occaſion. Ils ſe marient communément dans leurs tribus, & ne ſuivent à cet égard que la loi naturelle, qu'ils obſervent de la meilleure foi du monde; aucun peuple n'eſt plus juſte & n'a moins beſoin de Loix que ces Arabes. Ils ne ſe font aucun ſcrupule de dépouiller les paſſans & de piller les caravanes, regardant tous les hommes comme les membres d'une même famille, entre leſquels tout devroit être, diſent-ils, partagé également. Ils croient rétablir l'égalité des conditions & des biens, quand ils réduiſent un homme civiliſé au même état de pauvreté où ils ſont réduits eux-mêmes. D'ailleurs ils ne tuent ou ne frappent jamais, à moins qu'on ait tué ou frappé quelqu'un d'entre eux, auquel cas ils ſe croient obligés de ſe venger. Les vengeances ſont même regardées par eux comme une

obligation indiſpenſable; mais ils n'excedent jamais la meſure du mal qu'on leur a fait; & la Loi du Talion, qui eſt fondée dans la Nature, eſt celle qu'ils obſervent le plus exactement. Ils ſubiſſent avec patience l'eſclavage, mais ne font point d'eſclaves : ſi l'on veut demeurer chez eux & s'accommoder de leur façon de vivre, on devient leur hôte, leur ami, leur compatriote, & leur parent par adoption. Ils ſont grands hoſpitaliers, & ont des attentions infinies pour ceux qui leur ſont recommandés & pour ceux qui ſe mettent ſous leur protection & ſe jettent, pour ainſi dire, entre leurs bras. Ils les défendent, & leur fourniſſent des eſcortes pour paſſer plus loin. Les pluies ſont pour eux le plus grand bienfait du Ciel : quand elles tombent, elles fertiliſent la partie de la Syrie dans laquelle ils ſe promenent, & dont le ſol n'eſt pas auſſi ingrat que celui de l'Arabie déſerte. Alors ils trouvent des herbes pour leurs troupeaux, & recueillent pour eux-mêmes des grains & quelques légumes qui pouſſent promptement. Dans ces occaſions, non ſeulement ils peuvent ſe nourrir, mais auſſi faire quelques proviſions. Lorſque la terre eſt trop long-temps ſeche,

ils ſont forcés d'aller chercher plus loin de quoi ſubſiſter, & juſqu'à ce qu'ils aient trouvé de nouvelles reſſources, ils ont beaucoup à ſouffrir; mais ils ſupportent les privations des beſoins de la vie avec une patience ſans exemple dans toute autre nation: auſſi leur conſtitution paroît-elle faite pour les ſituations fâcheuſes où ils peuvent ſe trouver. Les Bédouins ſont petits, maigres, & hâlés; ils ont rarement plus de cinq pieds deux pouces; mais ils ont la chair dure, les muſcles forts, les yeux vifs, le teint baſané, l'eſtomac étroit & ſerré. Six ou ſept dattes, trempées dans le beurre fondu, un peu de lait caillé, quelques boulettes de riz, & des galettes de différentes farines, cuites ſous la cendre, compoſent toute leur nourriture en temps de ſécheresſe. Les chefs de famille ſont les ſeuls qui ordinairement ont du riz cuit, & mangent la viande de leurs beſtiaux; ils font ſur-tout cas du chevreau & du jeune chameau. Le chameau paroît créé exprès pour l'Arabe; la forme & la conſtitution de cet animal le met en état de ſupporter les plus grandes fatigues, & particuliérement la ſécheresſe. Je n'en dirai pas davantage, ni ſur lui, ni ſur les Arabes errans, qui rem-

plissent la partie méridionale de l'Asie, en aussi grand nombre que les Tartares occupent la partie septentrionale. Ces deux peuples ont entre eux les plus grandes affinités. Ils sont naturellement guerriers. Quand leurs différentes peuplades se sont réunies & qu'ils ont fait la guerre en corps nombreux, ils ont été les conquérans du Monde; mais lorsqu'ils se sont divisés en petites troupes, ils n'ont fait que du désordre. Dans l'état de dispersion où ils se trouvent à présent, ils ne peuvent que se défendre; mais il sera toujours impossible de les soumettre, surtout dans les pays où ils vivent actuellement.

Parlons de *Damas*, avant que de traiter des autres peuples barbares qui habitent la partie occidentale du Gouvernement de ce nom & le mont Liban. Le nom latin de cette ville est *Damascus*, & l'on prétend que c'est celui de son Fondateur, qui étoit, ajoute-t-on, pere d'*Eliézer*, que l'Ecriture Sainte appelle *Serviteur d'Abraham* : il étoit plutôt son confident, son ami & son allié, & il l'aida à vaincre des petits Rois voisins, dont l'un s'appeloit *Cordolahomor*. Depuis le temps d'Abraham, l'Ecriture Sainte ne parle plus

de Damas, jusqu'au regne de David, qui vainquit & assujettit, entre autres petits Princes, *Adad*, Roi de Damas. Dans la suite de l'Histoire des Rois de Juda & d'Israël, il est encore fait mention de ceux de Damas. On voit qu'ils s'appeloient tous *Bénadab*. Damas éprouva enfin un sort aussi fâcheux que celui du royaume d'Israël. *Teglat Phalassar*, Roi d'Assyrie, vainquit *Razin*, dernier Roi de Damas, le tua de sa propre main, & emmena tous ses sujets en captivité. Cependant Damas se rétablit; elle subsistoit sous *Nabuchodonosor*, & passoit même pour une grande ville. Elle fit, comme toute la Syrie, partie du royaume de Perse & des conquêtes d'Alexandre le Grand; les Séleucus & les Antiochus en furent les maîtres. Il est souvent parlé d'elle dans l'Histoire des guerres de ces Monarques; mais elle n'étoit point leur capitale. Les Romains la regardoient, du temps de Pompée, comme une des meilleures villes de la Syrie, & elle continua de jouir de la même considération sous les Empereurs, depuis Auguste jusqu'à Théodose. Il paroît cependant qu'Auguste abandonna le soin de la gouverner à des Tétrarques Syriens ou Juifs; mais peu

après, elle eut des Gouverneurs Romains, & fut considérée comme la métropole de la Syrie, jusqu'à la division de l'Empire entre les enfans de Théodose. Elle fit partie de l'Empire d'Orient. Plusieurs Empereurs y firent leurs séjours, & y assemblerent des armées pour combattre les Parthes & les Perses ; elle étoit regardée comme une place frontiere de l'Empire, & très importante. L'un des premiers Califes, *Omar*, s'en rendit le maître au septieme siecle. Ces Souverains Pontifes Mahométans embellirent encore cette ville, & quelques-uns d'entre eux paroissent y avoir établi le siége de leur Empire. Les uns y furent assassinés, d'autres déposés ou couronnés ; mais dès que l'étendue de leur puissance commença à diminuer, des Sultans d'origine Turque prirent leurs places, & conserverent cette ville contre les Rois de Jérusalem & les Empereurs de Constantinople, dans le temps des Croisades. Au commencement du quinzieme siecle, le fameux Tamerlan, ayant vaincu Bajazet, assiégea Damas, la prit, & y fit les plus grands ravages : cependant sa postérité ne la conserva pas long-temps.

Les Sultans d'Egypte s'emparerent de toute la Syrie, jusqu'à ce que l'Empereur des Turcs, Sélim, au commencement du cinquieme siecle, s'en rendit maître. Ses successeurs la possedent encore.

La ville de Damas est arrosée par la riviere de *Barrady*, qui s'y sépare en deux, fournit abondamment la ville d'eau, & rend les environs très-agréables. Il y a un grand nombre de manufactures d'étoffes de soie, d'armes blanches, sabres & couteaux d'une si excellente trempe, qu'ils coupent le fer. On y fait aussi des vases d'albâtre, dont la carriere est assez voisine de la ville, à l'entrée du mont Liban. Indépendamment de tout ce qui sort de Damas tout fabriqué, on y fait un grand commerce du superflu des matieres qui y sont employées; ainsi on en tire beaucoup de soie, de laine, des fruits desséchés, raisins ou prunes, & des eaux de senteur. Les manufactures sont toutes dans les fauxbourgs, & emploient plus de vingt mille ouvriers. Le commerce passe par les mains des Juifs, qui sont les courtiers universels. La ville est entourée de bonnes murailles garnies de tours, & au milieu est un château fortifié à l'antique,

dont les murs sont de pierres taillées en pointes de diamans, & par conséquent d'une grande résistance; le Pacha y fait sa résidence avec une garnison de Janissaires. On prétend qu'il y a dans ce château une belle mosquée & de superbes appartemens, restes de la magnificence des anciens Califes; mais on n'y laisse point entrer les Chrétiens, si ce n'est lorsqu'on les conduit à l'audience du Pacha.

La principale église de Damas, qui tenoit au château, étoit très-magnifique, & avoit été bâtie par l'Empereur Héraclius, en l'honneur de S. Zacharie, pere de S. Jean-Baptiste; on prétend même qu'on y conserve le tombeau de ce Saint; elle est convertie en mosquée, & ceux qui y ont pénétré, assurent qu'elle est de la plus grande magnificence. Il y a beaucoup d'autres belles mosquées dans la ville, & dans les fauxbourgs, des églises Chrétiennes de tous les Rits, Grec, Arménien, Maronite; enfin les Catholiques Latins y étoient, il n'y a pas long-temps, au nombre de six cents, gouvernés, quant au spirituel, par des Religieux de différens Ordres, qui y ont des hospices. On y trouve plusieurs synagogues de Juifs,

qui ſont riches & nombreux à Damas. On voit dans quelques endroits, des monumens de la prédication & du séjour qu'y a fait S. Paul : ainſi l'on montre, à quelques pas de la ville, le lieu où il fut renverſé de cheval, & averti par une voix céleſte de ceſſer de perſécuter les Chrétiens ; dans la ville même, la fontaine où il fut guéri de ſon aveuglement, & baptiſé par Ananie ; l'endroit où il fut mis en priſon, & où il reſta trois jours ſans manger, &c. S. Jean Damaſcene eſt un des plus grands perſonnages nés dans la ville de Damas ; il eſt mis au nombre des Peres de l'Egliſe, pour avoir défendu le culte des images contre l'Empereur Léon l'Iſaurien. On prétend que ſur un faux ſoupçon de connivence avec les Saraſins, on lui fit couper la main ; mais que, pour preuve de ſon innocence, elle lui fut miraculeuſement remiſe dans la nuit même : ce Saint mourut l'an de notre Ere 760. A trois lieues de la ville, on montre le lieu où Caïn tua ſon frere Abel ; & un peu plus près, dans un village qui n'eſt habité que par des Juifs, une caverne où le Prophete Elie ſe réfugia pour fuir les perſécutions de la Reine Jézabel, & le trou

par lequel les corbeaux lui fournirent à manger pendant quarante jours.

Le mont Liban est en partie dans le Gouvernement de Damas, & s'étend en partie dans ceux de Tripoli & de Seyde, dont je vais parler ; ainsi c'est le moment de faire connoître les différens peuples qui habitent ces montagnes, tels que les *Ansaries*, les *Motualis*, les *Druses*, & les *Maronites*.

Les *Ansaries* sont des peuples cultivateurs, qui occupent quelques districts dans les Gouvernemens d'Alep, de Damas & de Tripoli, & portent très-doucement leurs tributs au Pacha de ce Gouvernement ; ils parlent arabe, & n'ont rien de particulier que leur Religion, dont on connoît beaucoup mieux l'histoire que les dogmes. A la fin du neuvieme siecle, un vieillard, nommé *Amad*, du village de *Nazar*, se mit à prêcher qu'il étoit le Christ, la parole de Dieu, l'Esprit saint, & annonça que ceux qui voudroient l'écouter & le suivre seroient sauvés : il séduisit quelques personnes ; mais les Mahométans, déjà maîtres du pays, ayant trouvé cela très-mauvais, le firent arrêter & mettre en prison ; il s'en échappa sans que le Geolier s'en apperçût,

& on publia qu'il avoit été délivré par un Ange. Cette opinion augmenta la considération de l'Imposteur, & le nombre de ses disciples ; il séduisit des villages entiers, où l'on n'a cessé depuis de le révérer, de même que les Turcs réverent Mahomet. Amad n'a laissé aucun Livre ; sa doctrine n'a été transmise à ses disciples que verbalement ; les principes en sont fort incertains. On prétend qu'il y a des Ansaries qui adorent le Soleil, d'autres des chiens, d'autres la Nature même, & qui regardent l'acte de la génération comme la cérémonie religieuse la plus sacrée : on croit même qu'ils n'en pratiquent point d'autres.

Les *Motualis* occupent quelques montagnes, situées à l'orient du pays des Druses, dans le Gouvernement de Damas. Ils sont Mahométans, mais de la secte d'Ali, opposée à celle d'Omar, suivie par les Turcs ; d'ailleurs ils sont fort attachés à la croyance d'une espece de libre arbitre, qui rend l'homme maître, à un certain point, de sa destinée ; ce qui est très opposé à l'opinion des Turcs, qui croient à la prédestination. Moyennant cela ils haïssent beaucoup les Turcs, & les fuient. Ils ont été pendant quelque

temps assez puissans, & maîtres de Balbeck; mais ils sont depuis fort réduits. On croit cependant qu'il y en a encore au moins cinq cents familles dans l'Anti-Liban.

Les *Druses* sont un peuple habitant du mont Liban, sur l'origine & la Religion desquels il n'y a pas long-temps que nous sommes parfaitement éclairés. Leur langage est l'arabe; leurs mœurs & leurs usages sont à peu près semblables à ceux des Maronites, leurs voisins; ils sont cultivateurs comme eux, mais leur Religion est absolument différente. On a cru long-temps qu'ils descendoient des Croisés, conduits en Palestine par un Comte de Dreux, de la Maison de France; & dans cette supposition, on a prétendu qu'ils avoient professé autrefois le Christianisme, & qu'ils conservoient encore le fond de ses dogmes, altérés par de faux Docteurs & de faux Prophetes. Les meilleurs Auteurs & les plus récens prouvent au contraire que ces peuples sont originairement Mahométans, Sarasins & Arabes. Voici ce que dit de leur véritable origine un Auteur Arabe très-estimé (*El Makin*). L'an 996 de notre Ere, 386 de l'Hégire, un Calife, de la race des Fatimites,

nommé *Haken*, forma le projet extravagant de réformer la Religion Mahométane, d'en supprimer toutes les pratiques incommodes, telles que la Circoncision, les ablutions, la plupart des prieres, l'abstinence du vin & de la chair de porc. Il trouva des partisans pendant sa vie, & eut pour disciple une espece de Prophete, appelé *Mohamet ben Ismael*, qui entretint les Druses dans l'erreur tant que le Calife vécut ; celui-ci ayant été assassiné, aussi bien que son disciple, ses partisans furent obligés de se cacher dans le Liban, sous la conduite d'un certain *Hamzah*. Ils s'y soutinrent, quoiqu'obscurément, durant les Croisades, & sous la domination des Soudans de Damas & celle des Empereurs Turcs, jusqu'à la fin du seizieme siecle. Ce fut alors que les Druses commencerent à faire quelque bruit dans l'Europe & dans l'Empire Othoman, parce qu'ils eurent à leur tête un Prince, qui, s'il n'avoit ni piété ni vertus, avoit du moins de l'ambition, de l'audace, du goût pour le commerce & les arts, & quelques idées propres à rendre puissant un petit Etat. Ce Prince est connu sous le nom d'*Emir Facardin* : on lui a donné le surnom de

Grand, & il l'a mérité, s'il est vrai que toute grandeur est relative aux objets & aux personnes dont on est entouré, aux pays & aux circonstances dans lesquels on se trouve.

Les Arabes faisoient alors de grands ravages dans la Syrie ; Facardin offrit aux Turcs de les repousser ; on y consentit : il arma ses sujets, & réussit dans l'objet apparent de son armement. Il demanda quelques châteaux ruinés pour soutien de sa défensive ; il les obtint, étendit son autorité jusque sur la ville maritime de Bareuth, dont il fit, pour ainsi dire, la capitale de sa principauté, ayant établi son camp & sa petite armée sur la montagne qui domine la ville. Il protégea le commerce, & cependant faisoit payer aux bâtimens Européens des droits de Douane, qui l'enrichissoient & le mettoient en état de payer aux Turcs les tributs que ceux-ci lui avoient imposés. Il avoit à Constantinople un Agent, & avoit même formé des intrigues dans le sérail. Il accordoit sa protection aux Maronites ; & ceux-ci, qui ont toujours eu de grandes relations en Europe, y firent entendre qu'il étoit bien disposé pour tous les Chrétiens : en effet,

il traita avec douceur les Francs qui s'adresserent à lui. C'est de là qu'est venue l'opinion que les Druses descendoient des Croisés, & qu'ils étoient ou avoient été Chrétiens. On le crut avec d'autant plus d'assurance, qu'on ne leur voyoit faire aucune fonction de la Religion Mahométane, quoiqu'ils n'en pratiquassent aucunes de la Religion Chrétienne. Les Turcs souffrirent ainsi, pendant plus de dix ans, que les Druses donnassent des loix dans tout le pays, & que Facardin s'y étendît par quelques conquêtes; mais enfin on le rendit suspect à la Porte, qui donna ordre au Pacha de Damas de marcher contre lui. L'Emir tint bon, & sut concilier le respect pour le Grand-Seigneur avec la résistance qu'il faisoit à ses troupes. Il poussa ses entreprises jusqu'à s'emparer de Balbeck sur un Prince Arabe; enfin il fit sa paix avec la Porte, ou du moins obtint long-temps du répit. Pendant ce temps, il fit plusieurs voyages en Italie, y prit le goût des Arts, bâtit des palais, établit des manufactures utiles sur toute la côte jusqu'à Tyr, dont il fut le maître. A la fin du siecle dernier, les Turcs reprirent sérieusement le projet de

se

se défaire de Facardin; ils en vinrent à bout, le firent prisonnier, & l'emmenerent à Constantinople, avant que les secours de l'Europe qu'il attendoit, lui arrivassent. Le Grand-Seigneur le reçut d'abord avec distinction; mais peu après ses Ministres le déterminerent à le faire étrangler.

La domination des Druses n'a pourtant pas fini avec Facardin; *Mahem*, l'un de ses enfans, s'étant soumis au Grand-Seigneur, obtint la conservation d'une partie de ses Etats, & Bareuth continua d'être sa capitale. Deux Princes de la Maison de Facardin ont encore régné après Mahem I; Mahem II a été le dernier de sa race; & après lui, un Seigneur Druse est monté sur ce petit trône, dont il a hérité par femmes. Dans ces derniers temps, les Druses étant toujours liés avec les Maronites, & ayant quelque correspondance en Europe, ont eu encore quelque existence & un peu de commerce; mais il paroît qu'ils ont été bornés à leurs montagnes, & ont même perdu Bareuth. Quoiqu'ils aient un Prince qui s'intitule Emir, ils ont une espece de Gouvernement féodal; & sans qu'aucun d'eux soit esclave, on distingue chez eux les Nobles possessionnés d'avec les simples

payſans. Il paroît conſtant qu'ils ont un Livre manuſcrit, qui contient les dogmes de leur Religion ; ils en font, dit-on, un grand myſtere. Il y a beaucoup d'opinions très-ſingulieres dans ce Livre ; ceux qui le connoiſſent, s'appellent dans leur Langue *Zélés* ou *Illuminés* ; les autres ſe contentent peut-être de ſuivre la loi naturelle, & d'invoquer de temps en temps le nom de Dieu.

Depuis que les Druſes ont perdu Bareuth, leurs Emirs ſont réduits à l'ancien château, que l'on nomme dans le pays *Dair-el-Kamar*, c'eſt-à-dire, *le couvent de la Lune* ; c'étoit ſans doute autrefois un couvent de Moines Chrétiens Grecs, dont les Emirs ſe ſont emparés & où ils font leur réſidence : il eſt ſitué ſur la croupe d'une montagne, ayant une riviere en avant, qu'on paſſe ſur un pont de pierre ; ainſi il eſt très-aiſé à défendre. Les Arabes, les Turcs & les Croiſés n'ont jamais pu les déplacer de ce poſte. Les Emirs y conſervent leurs femmes, que l'on dit être très-belles, mais que, ſelon l'uſage de l'Orient, ils ne laiſſent voir à perſonne. Au deſſous de ce château, eſt un gros village, dont plus de la moitié

des habitans sont Grecs ou Maronites, le reste est Druse.

Les *Maronites* sont les derniers peuples habitans du mont Liban dont j'aye à parler; ils sont tous Chrétiens Catholiques, & reconnoissent la supériorité du Pape; cependant la Cour de Rome leur permet de suivre leur Rit, qui est à peu près le même que celui des Grecs, & de faire l'Office en syriaque litteral, Langue savante qu'ils ne parlent plus, & que peu d'entre eux entendent; mais ils font les instructions & même lisent au peuple l'Evangile en arabe, qui est la seule usitée parmi eux. L'origine de ces peuples & l'étymologie de leur nom remontent au sixieme siecle. Alors vivoit en Syrie un Ermite, nommé *Maroun*, qui mourut au neuvieme siecle, & au tombeau duquel on prétend qu'il s'opéra de grands miracles. On éleva une église en son honneur, dans un bourg nommé *Hama*; il y accourut de toutes parts des Pélerins qui peuplerent ce lieu, situé sur les bords du fleuve Oronte, & en firent une ville. Au milieu du huitieme siecle, les Patriarches de Constantinople s'étant séparés de la Communion du Pape, les Maronites, animés par un nommé *Jean*, qui

avoit été à Rome & avoit conservé des sentimens favorables à l'Eglise Romaine, y resterent attachés. Les Arabes s'étant emparés de la Syrie, les Maronites quitterent Hama & se réfugierent dans le mont Liban ; mais ils y conserverent leur liberté & leur attachement pour l'Eglise Romaine. Pendant les troubles qui agiterent l'Eglise d'Antioche, le Pape éleva le principal Evêque du pays des Maronites au rang de Patriarche d'Antioche. Il prend encore ce titre, quoiqu'il réside dans les montagnes. Les Croisés Latins, trouvant ces peuples soumis au Pape, ne leur firent point la guerre. Les Maronites auroient dû même beaucoup profiter sous leur domination ; mais le langage & la façon de vivre de ces Européens étant tout-à-fait différens des leurs, ils se contenterent de rester libres dans leurs montagnes, où ils sont encore aujourd'hui répandus dans plus de quatre cents villages, sans aucunes villes fermées. On compte que la population de ce petit pays monte bien à cent vingt mille habitans. Il touche à la mer par deux petits ports, que l'on nomme *Djebain* & *Batroun*. Chaque village a son église & son Prêtre ou Curé, qui est

communément marié, comme le font les Papas Grecs, Ces Curés subsistent en bonne partie de quelques contributions volontaires de leurs paroissiens, en partie aussi du travail de leurs mains & de la culture des champs. Indépendamment des paroisses, il y a, dit-on, dans le pays jusqu'à deux cents couvens d'hommes & de femmes; les hommes suivent les Regles de S. Antoine & de S. Paul, premiers Ermites; tantôt ils travaillent à la terre ou pour les besoins des Freres de leur couvent; tantôt ils étudient, & communément ils sont plus savans que les Prêtres ordinaires; aussi c'est toujours parmi eux qu'on choisit les Evêques & le Patriarche. D'ailleurs ils ont un séminaire à Rome, où ils envoient ceux de leurs jeunes gens qui paroissent avoir les plus grandes dispositions. Le principal des couvens du mont Liban s'appelle *Canobin*. Il est à dix lieues de Tripoli, dans une situation effrayante, où tout dispose à la pénitence; d'ailleurs il est vaste, & a dans son genre quelques beautés: toutes les habitations sont taillées dans le roc; les jardins sont formés de terres rapportées, soutenues par des petites terrasses de pierres seches. Comme ce couvent est d'un très-

difficile abord, j'ai lieu de croire que les Turcs, ayant été bien des siecles sans pouvoir s'en emparer, en laissent encore jouir les Maronites ; ceux-ci ont même, jusqu'à nos jours, empêché les Turcs de pénétrer dans leurs villages, du moins de s'y établir ; on n'y voit que des Chrétiens. Chaque village est gouverné par un *Cheick* ou Chef du peuple, qui, loin d'être son esclave, le regarde seulement comme l'habitant le plus considérable du lieu. Le Cheick fait valoir son champ comme un autre, & conduit les gens du village à la guerre ; il est communément monté sur un bon cheval, & un peu mieux vêtu que le reste des villageois, qui ont tous leurs petites propriétés & tirent parti du mauvais terrein de leurs montagnes, pour nourrir leurs familles avec frugalité. Etant Chrétiens, ils n'ont jamais qu'une seule femme, & sont fideles à ces épouses, le libertinage leur étant inconnu, aussi bien que le vol. On peut passer nuit & jour dans ce pays sans aucune crainte d'être pillé : ils sont même très-hospitaliers, comme les Arabes, mais jaloux comme eux de leurs femmes, qu'ils laissent voir le moins qu'ils peuvent. Les Cheiks recon-

noiſſent pour leur Chef un Grand-Emir, qui n'exerce d'autre acte de ſouveraineté que de conduire tous les autres à la guerre, lorſque les Turcs & les Arabes les y forcent, & de lever une capitation, ſur laquelle l'Emir prend une ſomme, qui lui ſert à payer une ſorte de tribut aux Turcs ; il l'envoye au Bacha de Tripoli, à condition que celui-ci laiſſe les Maronites tranquilles. Cette condition n'eſt pas toujours exactement remplie ; mais alors les Maronites ſavent ſe défendre. Depuis aſſez long-temps, ils ſe ſont ſervis des Druſes, leurs voiſins, & ennemis des Turcs comme eux, pour ſe défendre ; mais comme les uns & les autres ont été en dernier lieu vivement attaqués, on croit qu'ils en ſont réduits à avoir le même Chef, depuis que la fortereſſe de *Biſſarey* a été détruite, & que la famille de leurs Emirs a été éteinte.

Les Maronites s'habillent à la façon des Arabes & des Turcs, & ne regardent point le turban comme une marque de mahométiſme ; au contraire, ils affectent d'en porter de verts, tandis qu'en Turquie il n'y a que ceux qui prétendent être de la race de Mahomet, à qui il eſt permis d'en porter de cette couleur. Les

ſimples Prêtres ou Curés ſont vêtus comme le peuple; mais les Moines ſont toujours habillés de longues robes brunes ou rougeâtres, avec des bonnets ſur la tête : les Evêques étant tirés des Moines, portent journellement le même habit ; mais à l'égliſe, ils en ont de plus magnifiques : leurs relations avec l'Egliſe Romaine ont même introduit dans l'Egliſe Maronite l'uſage de la mitre, des chaſubles & des chapes ; il ſe fait quelquefois parmi eux des proceſſions fort magnifiques. Les Maronites ont conſervé l'uſage de baiſer la main à leurs Evêques & à leurs Prêtres, non ſeulement pendant l'Office, mais dans toute autre occaſion ; ils ont conſervé auſſi les carêmes & les jeûnes multipliés des Grecs ; mais on ne voit pas que les Moines en obſervent beaucoup plus que les Séculiers, ſur-tout hors de leur couvent. Les Religieuſes ne ſont point cloîtrées.

Les perſécutions que les Maronites ont eſſuyées en différens temps de la part des Turcs, ont obligé la plupart de ſe diſperſer tant aux extrémités du mont Liban, que tout-à-fait au dehors ; ainſi il y en a à préſent des Colonies à Alep, à Damas, à Hama, anciennement Apa-

mée, & à Jérusalem. Comme ils sont naturellement laborieux, ils travaillent dans ces villes aux manufactures de soies, tandis que dans leurs pays ils cultivent la terre; il y en a même une quantité considérable en Chypre; ils y sont gouvernés, pour le spirituel, par un Métropolitain qui réside à Nicosie, & qui dépend, comme quatre autres Archevêques, du Patriarche Maronite titulaire d'Antioche; ce Patriarche, quand il a été élu par les Prélats de son Rit, qui s'assemblent à cet effet dans le monastere de Canobin, change son nom de baptême, quel qu'il soit, & prend toujours celui de *Pierre*. Les cinq Archevêques qui le reconnoissent pour Patriarche, résident à Tyr, à Alep, à Damas, à Tripoli, & à Nicosie; ils ont sous eux douze Evêques. Le revenu du Patriarche pourroit être assez considérable, mais il est obligé de payer une somme aux Turcs, pour se rédimer de leurs vexations, d'entretenir les Moines du monastere de Canobin, & grand nombre de Prélats & de Prêtres qui s'y rendent en différentes occasions: enfin il héberge les étrangers voyageurs, qui sont très-rarement en état de payer leur gîte. Les aumônes

d'Europe suppléent un peu à sa pauvreté; d'ailleurs ce Patriarche & tous ces Prélats menent une vie très-frugale & fort édifiante. Les autres principaux monasteres d'hommes, que l'on trouve dans le Liban, outre Canobin, sont ceux de *Saint-Serge*, dont le Supérieur porte le titre d'Evêque d'*Eden*; ceux de *Saint-Antoine*, de *Saint-Elisée*, & de *Saint-Maron*, sur le bord de l'Oronte, de l'autre côté, d'Antioche; le principal monastere de filles est dédié à Saint Jean, & dans le canton qu'on appelle le *Kesraouan*. Les Maronites ne s'asseyent ni ne se mettent à genoux pendant tout le temps de leurs Offices; ils se tiennent debout, & il leur est seulement permis de s'appuyer sur des cannes ou potences qu'ils portent à la main; les femmes n'entrent jamais dans le chœur ni même dans la nef de l'église, mais entendent l'Office dans une galerie ou un bas-côté, à travers des barreaux ou grillages qui les cachent. Dans toute l'Eglise Maronique, la Communion se donne sous les deux especes, & on l'administre avec du pain consacré, en le trempant dans du vin, qui l'est pareillement.

Le mont Liban, dans lequel habitent

les peuples que je viens de nommer, eſt une longue ſuite de montagnes, qui s'étend le long de la Méditerranée, touchant quelquefois à la mer, & s'en éloignant quelquefois de deux ou trois lieues; pendant l'eſpace de trente-cinq à quarante lieues, du midi au nord, il a preſque une épaiſſeur ou largeur égale du levant au couchant, en y comprenant une montagne que l'on appelle l'*Anti-Liban*, & qui eſt ſéparé du véritable Liban par un long vallon. Les Gouvernemens de Tripoli & de Seyde comprennent une partie de ces montagnes; mais l'Anti Liban appartient plutôt au Gouvernement de Damas, qui eſt dans l'intérieur de ces terres. Le mot de Liban veut dire en arabe *blanc*; auſſi le ſommet des montagnes eſt-il toujours couvert de neige; les terreins qui ſont à mi-côte ou au pied de la montagne, ſont très-fertiles, & arroſés de pluſieurs rivieres & fontaines d'une très-belle eau; il n'y manque rien de ce qui eſt néceſſaire à la vie, & on cultive dans ce vallon, des mûriers, des oliviers, & des arbres fruitiers de toute eſpece; plus bas, dans les vallons, on trouve d'excellens pâturages, où l'on nourrit beaucoup de

bestiaux; on y cultive des grains & des légumes : à mi-côte & entre les rochers même, il y a de bons vignobles; & en remontant, on trouve des forêts de cyprès & de sapins. Quant aux fameux cedres du mont Liban, on n'en trouve plus qu'un petit nombre sur pied, dans un vallon qui n'est pas bien éloigné du monastere de Canobin; les orages & le temps ont respecté ces arbres majestueux, dont le bois a servi à la construction du temple de Salomon, & même de l'arche d'alliance. Auprès de ces vieux arbres, sont plusieurs jeunes cedres, qui prouvent combien cet arbre est de temps à croître, car ils ont plusieurs siecles; & en effet, ceux que Tournefort a portés en France & que l'on voit au Jardin du Roi de Paris, où l'on en a transplanté il y a plus de cent ans, sont encore de petits arbres.

De l'autre côté du Liban, est la montagne des léopards, où les Seigneurs du pays font encore des chasses très-brillantes, mais très-dangereuses, car on y trouve une grande quantité de ces animaux féroces; & les hommes qui n'obtiennent pas leur peau, courent grand risque d'y laisser la leur.

La partie du Liban qui dépend du Gouvernement de Tripoli, s'appelle communément le *Kesrouan*; c'est un des meilleurs cantons de ces chaînes de montagnes. Les Maronites qui l'habitent portent eux-mêmes quelques tributs assez modiques en argent au Pacha de Tripoli; mais ils ne souffrent pas que les Turcs viennent le chercher chez eux; ainsi le Bacha n'est vraiment maître que sur la côte & dans la ville de *Tripoli de Syrie* qui est grande, peuplée, & commerçante, quoiqu'elle n'ait plus ni murailles ni fortifications, que le terrein en soit mal-sain, & que le port, qui en est à un petit quart de lieue & qu'on appelle *la Marine*, soit absolument détruit & réduit à une rade assez dangereuse pour les bâtimens; cependant il en vient en assez grand nombre, & particuliérement des François qui ont un Consul dans cette ville. Les Provençaux y portent des draps, du sucre & du café d'Amérique, qu'ils donnent à meilleur marché que celui qui y vient d'Alexandrie. Ils emportent de Tripoli à Marseille, des soies assez rudes, mais dont on tire partie, ne fût-ce que pour faire des galons. Les Arabes appellent

Tripoli, *Tarabolos*; les Grecs l'ont nommé *Tripolis*, comme qui diroit *trois villes*, parce qu'elle a été composée de Colonies tirées de trois villes ruinées; savoir, *Tyr*, *Sidon*, & *Arad*: par conséquent cette ville n'est pas, à beaucoup près, aussi ancienne que celles-là; il paroît pourtant qu'elle étoit, du temps des Empereurs Romains, assez considérable, & son port assez fréquenté, puisqu'on voit, dans la ville & aux environs, des restes d'édifices publics ornés d'architecture: une partie de ces débris a servi à construire les murs de la ville, qui paroissent avoir été l'ouvrage des Croisés, dans l'histoire desquels Tripoli joue un assez grand rôle; elle soutint alors plus d'un siége, aujourd'hui elle pourroit être la proie d'un Corsaire. On y remarque pourtant encore sept tours entieres, & qui ne sont point jointes les unes aux autres, par conséquent d'aucune défense. Tripoli de Syrie se fait honneur d'avoir été la Fondatrice de Tripoli de Barbarie. Il y a dans les environs quelques hospices de Religieux François mendians, qui y font assez bien leurs affaires. Les Jésuites y avoient une maison dans une situation charmante, & ils y avoient formé

tout près un petit couvent de filles, qu'ils appeloient *de la Visitation*, apparemment à cause qu'ils leur avoient donné des Regles semblables à celles des Filles Sainte-Marie de Paris.

Latagié est encore un petit port maritime du même Gouvernement, qui est fréquent, quoiqu'il soit presque comblé par la négligence des Turcs; le commerce y est considérable, sur-tout en tabac, que les Maronites & les Druses font passer en Egypte, où l'on n'en cultive point, mais où l'on en fume beaucoup : on tire encore de Latagié du coton & de l'huile; du temps des Romains, on en tiroit des vins très-estimés. Latagié est plus ancien que Tripoli, ayant été fondé par *Séleucus Nicanor*, sous le nom de *Laodicée* : ses murailles sont détruites & sont aussi peu en état de défense que Tripoli.

Entre les deux villes dont je viens de parler, on trouve les foibles restes de celle d'*Arad* ou *Aradus*, dont la destruction a été cause en partie de la construction de Tripoli; le lieu de *Djebail*, autrefois *Byblos*, ville anciennement considérable, avec un port dont il reste à

peine des traces. Le château de *Tortose*, dont il est beaucoup question dans l'Histoire des Croisades, est aussi absolument détruit.

Le Gouvernement de Seyde a porté quelquefois le nom d'*Acre*; il doit même le porter à présent, puisque, la ville de Seyde ayant été ruinée, le Béglierbey ou Pacha fait sa résidence à *Acre*, qui a été rétablie. La plus grande partie de ce Gouvernement est très-fertile, & malgré l'imperfection de la culture, on en tire beaucoup de blé, d'orge, de très-beau coton, & d'excellent tabac qui a un parfum particulier. Le vin de ce pays passoit autrefois pour délicieux; il est encore très-bon, malgré le peu de soin qu'on met à le faire. La premiere ville qu'on trouve sur la côte en sortant du Gouvernement de Tripoli, est l'ancienne *Beryte*, qu'on appelle depuis long-temps *Bareuth*; elle est sur un angle saillant dans la mer; mais au devant est une bonne rade. J'ai dit qu'elle avoit été, au siecle dernier, la capitale des Etats de l'Emir Facardin, qui s'en étoit emparé. Ses successeurs l'ont possédée pendant plus d'un siecle, & ce n'est que de

nos

de nos jours qu'un Pacha de Damas & de Scyde la leur a enlevée & y a mis garnison Turque. La flotte Russe a voulu l'attaquer il y a quelques années, & n'a pu en venir à bout, quoique le port soit presque comblé & la ville en très-mauvais état de défense : c'est justement cela qui l'a sauvée, parce qu'on ne pouvoit en approcher qu'avec de très-petites barques contenant peu de monde, & que les Turcs n'ont pas eu de peine à les repousser. La ville est très-petite & très-vilaine; mais il s'y trouve au milieu une quantité de ruines & de décombres, de colonnes & autres pieces d'architecture brisées, qui prouvent qu'elle a été autrefois très-considérable. On dit en effet qu'elle étoit fréquentée, entre autres à cause d'un temple qu'on croit avoir été dédié à Cybele. On ajoute que, du temps d'Auguste, les Romains y envoyerent une Colonie, & qu'on la nommoit *Felix Julia* : le séjour en est incommode, tant à cause des grandes chaleurs, que parce que les eaux qu'on y boit sont toujours tiedes ; cependant au total le climat n'est pas mal-sain.

Auprès de *Bareuth*, est un fameux couvent dont la construction est assez

moderne; il s'appelle *Marhanna*, & il subsiste encore sous la protection des Princes Catholiques de la Religion Romaine. Le Religieux Maronite Grec uni, qui l'a établi & qui en a été le premier Supérieur, s'appeloit *Abdalla*. Les Turcs & les Schismatiques voulurent le tourmenter & même le faire mourir; mais il trouva des protecteurs dans les Consuls des nations Européennes; & son établissement s'est si bien soutenu, qu'on assure qu'il y a deux ans il étoit encore très-peuplé. Non seulement l'église est assez propre & le bâtiment vaste & bon, mais Abdalla y a établi différentes manufactures, & une Imprimerie, dont apparemment les caracteres lui ont été fournis par la Congrégation de la Propagante de Rome : on y a imprimé plusieurs Livres d'Office, de dévotion & de Grammaire, en syriaque & en arabe vulgaire, qui sont d'une grande utilité pour les Chrétiens du pays. Les Religieux y suivent la Regle de S. Basile, & vivent avec une grande austérité & frugalité; ils reçoivent dans leur couvent tous les Chrétiens, & laissent dire la Messe à tous les Prêtres Arméniens, Grecs ou Latins, pourvu qu'ils soient unis à l'Eglise

Romaine. Les environs de leur couvent produisent du coton, de la soie, & de bon vin; les Religieux en font un commerce avantageux pour eux. Le Pere *Abdalla* est mort il y a environ vingt ans; mais son couvent est toujours florissant dans ce pays, où il y en a encore plusieurs autres d'hommes & de filles.

Seyde, autrefois *Sidon*, a tout-à-fait perdu son ancienne splendeur; après avoir été bien des fois ruinée, elle s'étoit relevée jusqu'à un certain point; le siecle passé elle étoit la résidence d'un Pacha ou Béglierbey. Plusieurs nations Européennes, & sur-tout les François, y avoient des Consuls; le commerce y étoit assez considérable; le port bon, & défendu par une citadelle: cependant l'Emir Facardin s'en empara à la tête de ses Druses; & ayant de la peine à s'y soutenir, il trouva qu'il étoit de sa politique de combler le port & de ruiner le château. Quoique Seyde ait perdu tous ses avantages, depuis que les Turcs en sont rentrés en possession, il y reste encore trois églises, l'une pour les Grecs, l'autre pour les Maronites; celle-ci est dédiée à Saint Elie; la troisieme, pour les Catholiques Latins, est desservie par des Cor-

deliers, dont le Supérieur est toujours François.

A six lieues au sud de Seyde, en suivant le bord de la mer, on trouve le village de *Tsour*, qui est, à ce que l'on croit, l'ancienne ville de *Tyr*, autrefois si fameuse, si puissante, & si riche par son commerce; encore est-ce une question de savoir si c'est là qu'étoit la véritable Tyr. Les Savans prétendent que ce n'étoit que le fauxbourg de *Lætiscus*, dépendant de Tyr; cependant Tsour occupe une presqu'isle qui tient à la terre ferme par une chaussée; & l'on sait que la principale partie de la ville de Tyr, lorsqu'Alexandre l'assiégea, étoit dans une isle, que ce Conquérant joignit au continent par une chaussée. On peut voir, au commencement de ce volume, ce que j'ai dit de Tyr, de ses anciens Rois, sur-tout de Pygmalion & de Hiram. Après divers accidens, Tyr s'étoit si bien relevée, que dans le premier siecle de notre Ere, elle étoit aussi puissante & aussi commerçante que du temps qu'elle avoit fondé Carthage & Utique en Afrique, Cadix en Espagne, Aradus dans le golfe Persique, & Pharan dans la mer Rouge. Sous les premiers Empe-

reurs, les Romains y envoyerent une Colonie : cette ville ſe ſoutint juſqu'au ſeptieme ſiecle, que les Saraſins s'en emparerent, après l'avoir ravagée & brûlée. Au huitieme, les Latins croiſés s'y établirent, la fortifierent de nouveau, & en firent une place d'armes redoutable, juſqu'à ce qu'enfin, au treizieme ſiecle, les Mahométans les en chaſſerent & la détruiſirent : depuis, elle a toujours été en ſe dégradant. Aujourd'hui on ne trouve plus au milieu de ſes mâſures que quelques chétives habitations de Turcs & d'Arabes, & quelques cabanes de pêcheurs; ſon port eſt entiérement enſablé; cependant on en reconnoît encore l'entrée, par des tours où l'on pouvoit tendre une chaîne pour le fermer. De ces tours, part une ſuite de murailles, dont quelques-unes ſont encore ſur pied; on ſuit la fondation des autres, & en les recherchant avec exactitude, on peut connoître quelle a été l'enceinte de la ville; au milieu, ſont les débris d'une égliſe Chrétienne, qui paroît avoir été grande & belle; enfin au dehors de la ville on trouve des arcades de diſtance en diſtance, qui ont ſervi à un aqueduc.

La troisieme ville, située sur cette même côte, à neuf lieues au sud au dessus de Tyr, est *Acre*, autrement nommée *Saint-Jean d'Acre*, anciennement *Ptolémaïde*, & plus anciennement encore *Acco*; c'est le nom qu'elle portoit du temps qu'elle appartenoit aux Philistins ou Chananéens. Son second nom lui vint d'un des Ptolémée, Roi d'Egypte, qui l'embellit & la fortifia; & celui de Saint-Jean d'Acre, de ce que les Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem furent les derniers qui la défendirent. Ce fût sur eux que les Sarasins la reprirent à la fin du treizieme siecle; elle avoit été très-fameuse dans le temps des Croisades, & avoit soutenu plusieurs siéges. Celui où se trouverent Philippe-Auguste, Roi de France, & Richard Cœur de Lion, Roi d'Angleterre, est le plus fameux; depuis trois ou quatre siecles, elle étoit tombée dans une grande décadence; les circonstances ont été cause qu'elle s'est un peu relevée: de nos jours, elle est actuellement la résidence du Pacha ou Gouverneur Turc qui étoit ci-devant à Seyde: elle est située à la pointe septentrionale d'une baie, dont l'extrémité méridionale, plus avancée du côté de la

mer, eſt occupée par le Mont-Carmel, ſi fameux pour avoir été la demeure du Prophete Elie & le berceau de l'Ordre Religieux des Carmes. Depuis l'expulſion entiere des Croiſés, c'eſt-à-dire, depuis plus de quatre ſiecles, Acre étoit déſert, parce qu'on manquoit d'eau dans la ville; les habitans n'avoient pour toute reſſource qu'un mauvais puits; mais depuis trente ans, l'Arabe Daher, qui s'étoit rendu maître de tout le pays, & le Pacha Djezar, y ont fait conſtruire des fontaines publiques qui y donnent d'aſſez bonne eau : le port, négligé depuis long temps, avoit été comblé par l'Emir Facardin. Le Pacha l'a fait rétablir au point de recevoir au moins des barques de grandeur médiocre. Les fortifications & les murailles étoient détruites, mais Daher les a fait relever; quoique ces fortifications ne ſoient pas merveilleuſes, il en réſulte au moins que la ville eſt cloſe. Le Pacha a fait mettre des canons ſur le reſte des débris des tours qui commandent le port; il a fait élever, en dedans de la ville, une ſuperbe moſquée, & un beau bazar ou marché; enfin un ſérail pour ſa propre réſidence :

depuis ce temps, les Négocians sont venus en foule à Acre, & il s'y est établi un Consul François, un Agent de l'Empereur, & un de la Cour de Russie.

L'autorité du Pacha de Seyde, résidant à St.-Jean d'Acre, s'étend à présent au midi jusque sur le mont Carmel & tous ses environs, & en tirant à l'orient jusque sur la ville & le lac de *Tabarié*, autrefois lac de *Tibériade*, & plus anciennement encore lac de *Génézaret*; mais ce pays, quoiqu'il ne dépende plus du Pacha de Jérusalem, n'en appartient pas moins à la Palestine ou Terre-Sainte dont je vais parler, en réduisant, autant qu'il sera possible, l'histoire & la description d'un pays aussi intéressant.

La Palestine.

Ce que nous appelons la *Terre-Sainte*, n'est, dans l'ordre civil actuel de la Turquie Asiatique, qu'une partie de la grande province de Syrie, qui a environ vingt lieues du nord au sud le long de la mer Méditerranée, depuis la Phénicie jusqu'à l'Arabie Pétrée, & quarante de largeur, depuis cette même mer jusques aux plaines de l'Arabie Déserte. Son ancien nom a été *Terre*

de Chanaan, parce qu'elle avoit été premiérement habitée par *Chanaan*, fils de Cham & par conséquent petit-fils de Noé; cependant tous les habitans ne s'appeloient pas Chananéens : ce pays contenoit d'autres peuples, tels que les *Amorrhéens*, les *Jébuséens*, les *Phéniciens* dans le pays desquels étoient les villes maritimes de Tyr & Sydon, & les *Palestins* ou *Philistins* qui étoient maîtres de quelques villes maritimes & d'autres dans les terres qui prirent le nom de *Palestine*. Ce pays avoit été promis à Abraham, & Dieu même l'avoit assuré que sa postérité en seroit la maîtresse; mais cette promesse n'eut son effet que quatre cents ans après : cependant Abraham & ses enfans, qui demeuroient d'abord en Mésopotamie, s'en étoient approchés; car on voit que ce Patriarche, son fils Isaac & son petit-fils Jacob, s'arrêterent dans une partie de ce qui forme à présent la province de Galilée & celle de Samarie, & que Loth, neveu d'Abraham, s'établit sur les bords de la mer Morte; mais les Israélites n'entrerent dans le pays de Chanaan ou Palestine qu'après avoir été plus de deux cents ans captifs en Egypte, & qu'en étant

Mathatias, Judas, Jonathas, & Simon de la famille des Macchabées. Après son extinction, les Iduméens s'emparerent du trône de Judée : le fameux Hérode étoit de cette nation ; il fit sa cour aux Romains, fut le protégé d'Auguste & l'ami d'Agrippa ; il mourut deux ou trois ans après la naissance de Jésus-Christ. Ce Prince fut possesseur des quatre provinces dans lesquelles étoit séparée la Judée ; savoir, la Judée propre, où se trouvoit Jérusalem, la Samarie, la Galilée, dont la capitale étoit Nazareth, & la Pérée ; c'est ce qu'on appeloit la *Tétrarchie*. Hérode Antipas, fils d'Hérode le Grand, n'hérita que d'une partie de ces provinces, & tomba dans la disgrace de l'Empereur Caligula, qui le relégua à Lyon, où il mourut misérablement. Ce fut lui qui eut part à la condamnation du Sauveur du Monde, & fit mourir Saint Jean-Baptiste. La Tétrarchie ne dura pas long-temps après cet Hérode. Jérusalem ayant été agitée de troubles & de factions épouvantables, fut enfin prise par une armée Romaine, commandée par Titus, fils de Vespasien, l'an 70 de l'Ere Chrétienne, après un long siége, où il périt, dit-on, onze cent mille

ames : le temple fut entiérement détruit, la ville rasée, & l'on emmena quatre-vingt-dix-sept mille prisonniers. La Judée fut réduite en province Romaine, & resta soumise aux Empereurs, jusqu'à ce que, sous Adrien, elle tenta de se révolter. Cet Empereur fit de nouveau détruire ce qu'on avoit rebâti dans Jérusalem, & élever à côté une ville qu'on appela de son nom *Ælia* (c'est celle qui subsiste aujourd'hui, & qui n'est nullement belle). Jérusalem languit dans l'obscurité, jusqu'à ce que l'Empereur Constantin monta sur le trône : sa mere Sainte Hélene eut la dévotion de rechercher tout ce qui avoit rapport à notre sainte Religion, & aux événemens de l'Ancien & du Nouveau Testament. Ce fut par ses soins que l'on retrouva la vraie Croix, le saint sépulcre ; & on commença à élever des églises magnifiques sur le Calvaire, & dans les lieux consacrés par la présence de J. C., à Jérusalem, à Bethléem & à Nazareth. En 363, Julien l'Apostat permit aux Juifs de rebâtir le temple au lieu même où il avoit été autrefois, espérant par-là démentir la prophétie de J. C., qui avoit prononcé qu'il ne seroit point rétabli. Divers prodiges empêcherent l'exécution

de ce projet sacrilége. Jérusalem continua d'être respectée & fréquentée par les Chrétiens ; & sous la domination des Empereurs d'Orient, jusqu'à ce que, l'an 687, les Sarasins s'en emparerent. Un peu plus de quatre cents ans après, en 1097, les Latins Croisés la reprirent. Godefroi de Bouillon en fut le premier Roi, & son royaume subsista pendant tout le cours du douzieme siecle & une partie du treizieme, sous douze Rois, dont les derniers cependant avoient perdu la possession de la ville de Jérusalem : enfin, en 1291, la ville d'Acre, la derniere de toutes celles qui reconnut la domination des Latins, fut prise. Les Sultans d'Egypte ont été les maîtres de la Terre-Sainte jusqu'en 1517, que Sélim, Empereur des Turcs, soumit toute la Syrie & l'Egypte. Sous la domination des Mahométans, les Chrétiens des différens Rits ont toujours obtenu la permission de visiter les lieux saints, moyennant quelques tributs qu'ils payent au Gouverneur. Ces pélerinages étoient même autrefois bien plus à la mode qu'ils ne sont aujourd'hui parmi les Chrétiens Latins ; mais ils le sont toujours parmi les Grecs, qui se font honneur du titre de *Mokodgi* ou *Pélerin*

de Jérusalem, comme les Turcs de celui de *Hadgi* ou *Pélerin de la Mecque*.

Entrons à présent dans le détail des villes de la Terre-Sainte, en distinguant de quelle Tribu elles dépendirent d'abord (car, sous le regne de David, tout le pays étoit partagé entre les descendans des douze fils de Jacob), & de laquelle, des quatre principautés qui composoient la Tétrarchie, elles ont fait partie.

Le fleuve Jourdain est le seul qui arrose la Terre-Sainte du septentrion au midi; il prend sa source dans l'Anti-Liban, & après avoir traversé la Haute-Galilée, & séparé les terres des deux Tribus, de Manassés & de Nephtali, il traverse le lac de Génézaret, appelé depuis *mer de Tibériade*, qui a, dit-on, douze lieues de long sur autant de large; de là il continue son cours à travers les terres des Tribus d'Issachar, de Gad, d'Ephraïm & de Ruben, & se perd dans la mer Morte ou lac Asphaltite, au lieu où étoient autrefois situées les cinq villes, de *Sodome*, *Gomorrhe*, *Adama*, *Zéboïm*, & *Ségor*. Ce lac, qui a environ vingt-quatre lieues de long sur sept à huit de large, est rempli d'une eau noire, & chargée

de bitume; il eſt ſerré entre deux montagnes du côté des terres de la Tribu de Juda, qui ſont ſituées à ſon occident; il eſt plus ouvert du côté du pays de Moab, qui eſt à ſon orient. Il ne nourrit aucune eſpece de poiſſons. On ne peut naviguer ſur ſes eaux, qui ſont épaiſſes & gluantes. Les terres qui l'environnent ſont bitumineuſes, les pierres noires, brûlées & inflammables. On n'y voit plus la ſtatue de ſel en laquelle la femme de Loth fut changée, & que pluſieurs Voyageurs diſent avoir remarquée autrefois; mais quand les eaux ſont très-baſſes, on reconnoît quelques veſtiges des villes coupables, abîmées du temps d'Abraham. Au reſte, les environs de ce lac ſont peſtilentiels & preſque inhabitables, quoiqu'en général l'air de la Judée ſoit très-bon, & que le terroir ait été autrefois fertile; il le ſeroit encore, s'il étoit mieux cultivé: il y croît toute ſorte de grains, des vignes, des oliviers, des figuiers & des palmiers. Ces montagnes fourniſſent de bon pâturage & beaucoup de gibier; mais Jéruſalem n'eſt pas dans la plus belle ſituation du pays: l'on ne peut pas même dire qu'elle ait jamais été une belle ville; de

même

même le Jourdain n'est pas une belle riviere ; mais il est fameux dans l'Histoire des Israélites par le baptême de Saint Jean.

Le mont *Carmel* est à l'extrémité de la Judée, & la principale montagne de toute la Terre-Sainte. Ce fut S. Louis qui ramena en France les pieux Solitaires qu'il y trouva, & qui sont les premiers Fondateurs de l'Ordre des Carmes. Rien n'est si beau que l'intérieur du mont Carmel, qui a cinq lieues d'épaisseur. On y voit plusieurs collines & vallées toujours vertes, des bois superbes de haute futaie, des bocages & des jardins naturels. L'air y est très-bon, les eaux abondantes & très-pures, les fruits délicieux, le vin excellent, le gibier en abondance ; au milieu de tout cela, des pétrifications singulieres, entre autres des melons que l'on prendroit pour être véritables, & qui sont d'une pierre très-dure. On voit encore sur cette délicieuse montagne, des ermitages habités par des Solitaires de Religions & de pays bien différens ; d'un côté, des Carmes déchaussés Italiens ; de l'autre, des Moines Grecs & Arméniens des Ordres de S. Basile & de S. George, & enfin des Derviches Mahométans.

Au pied de la montagne, habitent une grande quantité d'Arabes, autrefois Bédouins, mais que la beauté du lieu a engagés à s'y établir & à y former des villages, où ils vivent sous la conduite d'un Emir.

On peut diviser encore aujourd'hui la Judée en deux grandes parties : l'occidentale, qui est en deçà du Jourdain, en s'étendant jusqu'au rivage de la mer, est la plus peuplée ; elle obéit entiérement aux Turcs : l'orientale, qui est par-delà le Jourdain (c'est là qu'est Jérusalem), est presque entiérement abandonnée aux Arabes ; on y voit peu de villes subsistantes, mais seulement les ruines de quelques-unes.

Le premier nom de la ville de *Jérusalem*, si l'on en croit les Juifs, étoit *Salem* ou *Solim* ; elle fut la résidence de Melchisedech, Grand-Prêtre & Roi, qui vivoit du temps d'Abraham. Les Jébuséens la posséderent ensuite, & on l'appela *Jébusalem*, d'où l'on a fait Jérusalem. Josué la conquit sur les Jébuséens, qui cependant conserverent pendant quelque temps la forteresse de *Sion* ; mais David s'étant rendu absolument maître de cette ville, en fit la capitale de son

royaume, & la transmit à son fils Salomon. Ce Monarque, fameux par sa sagesse & ses richesses, fit bâtir le temple de Jérusalem sur la montagne de *Moria*, l'une des trois sur lesquelles Jérusalem étoit assise ; les deux autres étoient le mont de *Sion* & le mont *Acra*. Personne n'ignore que le temple de Salomon passa, avec raison, pour une des merveilles du Monde ; il subsista jusqu'à la grande captivité de Babylone, qu'il fut détruit par Nabuchodonosor. Lors de son premier établissement, il étoit destiné par Dieu même, à être le seul lieu où tous les Israélites l'adorassent ; mais après la mort de Salomon, son royaume ayant été partagé, & la ville de Jérusalem étant restée à celui de Juda, les dix Tribus qui composoient le royaume d'Israël voulurent avoir un temple à part, & ils l'établirent sur le mont *Garizim*, près de Samarie. La pureté de la Religion Juive s'altéra dans ce nouveau temple, & les Samaritains, sujets du Roi d'Israël, furent regardés comme des Schismatiques & des Hérétiques par les Juifs. Le royaume d'Israël ayant subi le même sort que celui de Juda, le temple de Samarie fut détruit sans être relevé. Quant à celui de Jéru-

ſalem, le grand Cyrus ayant permis aux Juifs d'y revenir, le temple fut rétabli ſous la direction de Zorobabel & de Néhémias. Ce nouveau temple ne fut pas, à beaucoup près, auſſi magnifique que le premier ; il ſubſiſta pendant tout le temps que dura l'Empire des Perſes, auxquels la Judée étoit aſſujettie, ſous la domination d'Alexandre, & ſous celle des Ptolémées, Rois d'Egypte, & des Séleucides, Rois de Syrie, qui l'enleverent aux Ptolémées. Le temple & la ville de Jéruſalem furent ſouvent pillés & ſaccagés par les ordres de ces derniers : Antiochus Epiphanes le fit profaner ; mais Judas Macchabée ayant enfin battu les Généraux de ces Monarques Syriens, rétablit le culte du vrai Dieu dans ſon temple. Simon Macchabée ruina la citadelle que les Syriens avoient conſervée ſur le mont Sion. Le royaume de Syrie ayant été détruit, & les Romains s'en étant rendus maîtres, Pompée entreprit de rétablir dans la grande ſacrificature Hircan, qui la diſputoit à ſon frere Ariſtobule. A cette occaſion, il reprit Jéruſalem ; mais il ne détruiſit point le temple. La Judée fut regardée depuis comme une province Romaine, dans laquelle les

Romains souffrirent, pendant quelque temps, des Princes leurs tributaires; c'est sur ce pied que régna Hérode par la faveur de Marc-Antoine. Il y avoit alors dans Jérusalem une citadelle que l'on nomma *Antonia*, & que les Romains conserverent jusqu'à la destruction de la ville. Après l'exil d'Hérode Antipas & d'Archélaüs, la Judée resta soumise à un Lieutenant du Proconsul de Syrie, jusqu'à ce que s'étant révoltée, elle fut conquise par Titus, comme je l'ai dit, après un siége mémorable. Alors la prophétie de J. C. fut accomplie; il ne resta plus pierre sur pierre dans la ville ni dans le temple, qui n'étoit plus celui de Salomon, ruiné par Nabuchodonosor, pas même celui de Zorobabel, qui avoit été fort endommagé par les Syriens, mais un nouveau, élevé par Hérode. Notre-Seigneur avoit prédit que l'ancienne Jérusalem ne seroit point rétablie, & cette prédiction a eu son effet; car la ville actuelle n'est point au même lieu où étoit l'ancienne, mais à la place de la ville d'*Ælia*, construite par l'Empereur Adrien. Constantin fit revivre l'ancien nom de Jérusalem. Le Calvaire & le Saint-Sépulcre se trouverent renfermés dans cette

nouvelle ville ; mais la place où étoient le temple de Salomon & la cité de David, étoient & sont encore au dehors. Hélene, mere de Constantin, s'étant rendue par dévotion à Jérusalem, retrouva sur le Calvaire la vraie Croix & tous les instrumens de la Passion de Notre-Seigneur. On reconnut en même temps tous les lieux qui avoient été marqués par les grands événemens de l'Ancien & du Nouveau Testament. Sainte Hélene fit élever sur tous ces endroits des églises ou des chapelles, dont les unes subsistent, & l'on voit encore les ruines des autres. Ce sont ces lieux saints que visitent les Pélerins, & c'est tout ce qu'ils peuvent y voir, les reliques portatives en ayant été enlevées.

L'église qui renferme actuellement le Saint-Sépulcre, a été bâtie par ordre de l'Empereur Constantin ; on en fit la dédicace avec beaucoup de magnificence sous le nom d'*Anastasis* ou *église de la Résurrection* ; elle est partagée entre les Chrétiens des différentes Communions, Latins, Grecs, Syriens, Jacobites, Maronites, Arméniens, Géorgiens, & Coptes; chacune y a des chapelles, où officient des Evêques de leur Communion ; mais

les Latins sont seuls en possession du Saint-Sépulcre, en vertu de la protection des Rois de France. Attenant cette église & le Saint-Sépulcre, est un couvent de quinze Cordeliers d'une Congrégation particuliere de l'Ordre de S. François, que l'on nomme de *Terre-Sainte*. Les Religieux du même Ordre ont un autre couvent attenant une église, nommé *Saint-Sauveur*, sur le mont Calvaire, qui a jusqu'à soixante Religieux; le Supérieur ou Gardien de ces deux couvens est Vicaire-Général du Patriarche de Jérusalem, résidant à Rome, & en conséquence il a tout pouvoir sur les Prêtres Latins, qui exercent leur ministere dans la Terre-Sainte, ou qui vont les visiter. Il officie dans les deux églises avec la crosse & la mitre. Les Grecs qui possedent aussi une grande partie de ces deux églises, y ont un Patriarche, qui vit avec magnificence & somptuosité dans un grand & nombreux couvent. Celui des Arméniens, dédié à S. Jacques, est composé de plus de cinquante Moines; mais il n'est pas si riche que le précédent.

Il y a en tout dans la ville de Jérusalem vingt mille habitans, dont la moitié est

Chrétienne de différens Rits ; le reste est composé de Mahométans & de Juifs ; ceux-ci ont dans la ville jusqu'à sept synagogues. Les Grecs y ont quinze églises à eux seuls ; la principale est belle, & dédiée à Sainte Hélene & à son fils Constantin, que les Grecs regardent comme Saint. Le Patriarche Grec de Jérusalem s'y tient quelquefois, mais plus souvent à Damas, où ses affaires auprès du Pacha l'obligent à passer une partie de l'année.

Saint Jacques le Majeur est regardé comme ayant été le premier Evêque de Jérusalem, où il fut martyrisé : ses successeurs n'eurent que le titre d'Evêque, & étoient suffragans de l'archevêché de Césarée, jusqu'au temps du Concile d'*Ephese*, qu'ils furent déclarés Patriarches, pour n'avoir rang & séance qu'après celui d'Antioche, dont le siége a été occupé par S. Pierre. Quatre métropoles dépendent de ce patriarcat ; savoir, *Césarée*, *Nazaret* ou *Cytopolis* ; ces deux premiers sont dans la Palestine, *Pétra* & *Bostra* dans l'Arabie.

Voici les endroits que ceux qui font le voyage de la Terre-Sainte par dévotion, ou même par la simple curiosité de re-

connoître les lieux marqués par de grands événemens, doivent particuliérement visiter; *Jérusalem*, où l'on ne permet aux Pélerins Chrétiens d'entrer que par la porte de Damas, en payant vingt-quatre piastres par tête, pour la premiere fois qu'ils vont à Jérusalem (1). On n'entre dans le Saint-Sépulcre que pieds nus, ou du moins sans souliers ni pabouches; la porte n'a que trois pieds & demi de haut; ainsi il faut bien se baisser pour y entrer; d'ailleurs la chapelle est si petite, qu'on n'y peut tenir que quatre personnes avec le Prêtre célébrant; mais les autres entendent la Messe au dehors. Le Saint-Sépulcre est taillé dans le roc, & éclairé par quarante-sept lampes d'argent, qui sont des présens de différens Rois & Princes Souverains de l'Europe. La chapelle est revêtue en dedans de marbre blanc, & au dehors de dix colonnes du même marbre. Le Saint-Sépulcre est couvert d'une plate-forme, au milieu de laquelle s'éleve un petit dôme, soutenu

(1) La piastre en Turquie vaut environ un petit écu de France.

par douze colonnes de porphyre couplées, formant six arcades, au milieu desquelles brûlent des lampes. On vend à Jérusalem de petites représentations du Saint-Sépulcre, de bois orné de nacre de perles; les Pélerins les emportent avec dévotion dans leur pays, ainsi que des croix qui sont un objet de commerce pour la Terre-Sainte. Il a été long-temps d'usage, que les Pélerins qui se prétendoient nobles ou militaires, se faisoient armer Chevaliers, dans la chapelle du Saint-Sépulcre, par le Supérieur des Cordeliers de la Terre-Sainte, avec une épée qu'on prétendoit avoir appartenu à Godefroy de Bouillon; je crois que l'usage de faire ainsi des Chevaliers du Saint-Sépulcre n'a plus lieu: de même nos Catholiques Européens négligent l'usage de se faire imprimer sur les bras tous les instrumens de la Passion, comme font encore la plupart des Grecs qui vont à Jérusalem; ce qui se pratique en piquant la peau avec une aiguille, en y insérant quelques grains de poudre, & y mettant ensuite le feu; chaque grain forme un point bleu qui dure toute sa vie, & la continuité de ces points prolongés en lignes, forme des desseins.

Chaque chapelle de la grande église du Saint-Sépulcre indique quelques circonstances de la sépulture ou de la Résurrection de Notre-Seigneur. Le mont du Calvaire touche de très-près au Saint-Sépulcre, & est, pour ainsi dire, tout couvert de petites chapelles; chacune d'elles indique également des circonstances de la Passion de Notre-Seigneur, & de l'invention de sa Croix, par Sainte Hélene; mais il est à remarquer qu'il n'est pas resté à Jérusalem le moindre morceau de cette précieuse relique; tandis qu'on en trouve une si grande quantité dans tout le reste de la Chrétienté. Dans une chapelle dédiée à Notre-Dame de Pitié, on voit les tombeaux de Godefroy de Bouillon, & de Baudouin son frere, Rois de Jérusalem; & dans une chapelle, les sépultures des quatre enfans de Baudouin, toutes chargées d'épitaphes très-honorables pour ces Princes. Dans ce qui formoit autrefois la ville de Jérusalem avant sa destruction, & qui est aujourd'hui en dehors, on montre encore, 1°. la maison du Grand-Prêtre Caïphe, où Jésus-Christ fut conduit & condamné; 2°. le palais de Pilate, dont l'escalier a été transporté à Rome, où on le révere

ſous le titre de *Scala ſancta*, parce qu'il a eu l'honneur d'être foulé par les pieds de Jéſus-Chriſt; 3°. la ſalle où Notre-Seigneur fut couronné d'épines & flagellé. Un peu plus loin, eſt la place où étoit ſitué l'ancien temple de Salomon; les Turcs y ont une belle moſquée, & n'ont jamais voulu permettre aux Juifs d'y établir une ſynagogue. Le palais d'Hérode eſt ſur une montagne ou colline, qui ſe nommoit autrefois *Acra*. La maiſon où naquit la Sainte Vierge, & où demeuroient ſon pere Joachim & ſa mere Sainte Anne, eſt entre cet ancien palais & la ville actuelle de Jéruſalem, où l'on peut entrer par deux portes, celle du temple, & celle de l'hôpital. Du temps des Croiſades, les Templiers ou Chevaliers du Temple demeuroient auprès de l'une, & les Chevaliers de Saint-Jean de Jéruſalem, à préſent dits de Malte, près de l'autre. Ils deſſervoient ce magnifique hôpital, fondé par Sainte Hélene, & dont on voit encore les ruines.

Bethléem n'eſt qu'à deux lieues de Jéruſalem; c'eſt certainement le ſecond lieu de dévotion de la Terre-Sainte: ce n'eſt plus qu'un gros village habité de cent familles, dont la plupart ſont Chrétiennes

du Rit Latin. A chaque pas sur le chemin de Jérusalem à Bethléem, on montre des lieux renommés pour avoir été remarquables par quelque événement de l'Ancien & du Nouveau Testament ; entre autres, la maison où a demeuré Jacob, & la sépulture de sa femme Rachel. La grande église de Bethléem a été bâtie par l'Empereur Justinien ; elle est vaste, & renferme la grotte dans laquelle est né Notre-Seigneur ; elle est enfoncée en terre au dessous du chœur : les Chrétiens des trois Rits, Grec, Latin & Arménien, peuvent également y faire leurs dévotions ; mais ils se partagent l'église : les Grecs possedent le chœur, & font l'Office à l'autel qui est précisément au dessus de la grotte ; les Latins ont la nef, où ils ont élevé un second autel, d'où l'on voit aussi la grotte par son côté méridional ; les Arméniens ont un troisieme autel qui occupe le chevet de l'église, & qui regarde la partie septentrionale de la grotte. La crêche dans laquelle naquit Jésus-Christ, a été transportée à Rome, & on la révere dans l'église Sainte-Marie Majeure. Il y a trois couvens de Moines des trois Rits, autour de l'église de la Sainte-Trinité ;

chacune de ces maisons est assez belle, & a un jardin rempli de bons fruits & de bons légumes. Le sol de Bethléem est très-fertile, & couvert de vignes qui produisent d'excellent vin, mais un peu capiteux. On montre à Bethléem le tombeau de S. Jérôme, & de deux Dames illustres, qui, sur la fin du quatrieme siecle, vinrent avec lui de Rome à Bethléem, où elles passerent plusieurs années dans les pratiques de dévotion, mais en même temps dans une aisance assortie à leur naissance, & au rang qu'elles tenoient dans l'Empire. Sainte Paule, la premiere de ces Dames, étoit de la famille Cornelia qui avoit produit les Scipions & les Gracches; elle mourut à Bethléem, entre les mains de Saint Jérôme, qui fit son épitaphe, que l'on y voit encore; au contraire, il paroît que Sainte Eustochie survécut à sa mere & à leur Directeur, & que ce fut elle-même qui prit soin du tombeau du Saint-Pere : on peut lire les Lettres de Saint Jérôme, qui sont également instructives & intéressantes; on y trouve le détail de son voyage dans la Terre-Sainte; c'est là qu'il traduisit la Bible, de l'hébreu & du grec en latin; c'est cette traduction qui est

généralement adoptée par l'Eglise, connue sous le nom de la *Vulgate*. Les lieux d'autour de Bethléem sont remarquables par les traces du massacre des Innocens, & de l'adoration des Rois & des Bergers.

La ville d'*Hébron* est célebre, puisqu'on prétend qu'elle renferme la sépulture d'Abraham, qui, dit-on, y fut inhumé dans la caverne de *Macphara*, avec sa femme Sara, son fils Isaac, & son petit-fils Jacob. Les Turcs ont pour ce tombeau presque autant de dévotion que les Chrétiens; ils empêchent même ceux-ci & les Juifs de venir le révérer, ayant converti en mosquée l'église que Sainte Hélene avoit fait bâtir sur le tombeau d'Abraham. Hébron est à sept lieues de Bethléem, & elles étoient toutes les deux de la Tribu de Juda.

Les bourgs de *Rama* & d'*Emaüs* dépendoient au contraire de la Tribu de Benjamin; ils sont connus dans le Nouveau Testament, mais il n'en reste plus que les noms.

Jéricho étoit de la même Tribu. Cette ville est fameuse par le siége qu'en fit Josué; ses murailles, qui tomberent alors au

ſon des trompettes, ne ſont point relevées; ce n'eſt qu'un bourg tout ouvert, ou un village compoſé de maiſons & de tentes Arabes, diſperſées dans un vallon autrefois rempli d'arbuſtes qui portent le baume de Judée, eſtimé preſque autant que celui de la Mecque; mais aujourd'hui ces arbuſtes ſont détruits, & au lieu de ce baume, on n'y recuille plus qu'une huile provenant d'un autre arbriſſeau, qui a quelques propriétés, ſurtout celle de guérir les coupures; mais à cela près, il eſt bien inférieur au véritable baume. Le vallon de Jéricho étoit autrefois rempli de beaux jardins, & on y montroit la maiſon du Publicain *Zachée*, qui reçut chez lui Notre-Seigneur: mais depuis que les Arabes ont infeſté cette plaine, tout y eſt inculte; il y croît cependant encore naturellement des roſes, mais il n'y a plus de palmiers.

Le pays qui étoit autrefois occupé par les Tribus de *Dan* & de *Siméon* (qui compoſent l'ancienne Paleſtine), confine à l'occident, à ceux de Juda & de Benjamin dont je viens de parler. La ville de *Gaza* appartenoit à la Tribu de Siméon; c'eſt un port de mer, & le dernier de

toute

toute la côte de Syrie, du côté de l'Egypte. Cette ville a été autrefois la capitale des Philiſtins; depuis, elle a eu ſes Princes particuliers, tant Chrétiens que Mahométans; encore aujourd'hui elle dépend d'un Emir, vaſſal & tributaire du Grand-Seigneur: ayant un aſſez bon port, il s'y fait quelque commerce. Les fortifications en ſont fort délabrées; mais on y voit un grand & vieux château flanqué de quatre tours; c'eſt un ouvrage du temps des Croiſades; il y a dans la ville, des moſquées & des égliſes Grecques & Arméniennes. Le ſol des environs étoit autrefois très-fertile, & même à préſent il y croît ſans culture de très-belles fleurs, & entre autres des renoncules, dont on porte les plants juſqu'à Conſtantinople. Les habitans entretiennent deux ou trois manufactures de ſavon, au moyen des cendres de plantes brûlées, que leur apportent les Arabes du déſert, qui, en revanche, prennent des toiles de coton qui ſe fabriquent à Gaza. Le reſte des grands profits des habitans de cette ville vient de la vente du pillage des caravanes, & des paſſans que les Arabes détrouſſent. Comme Gaza eſt le lieu le plus prochain où ils puiſſent

s'en défaire, ils y portent tous ces effets, dont la plupart du temps ils ne connoissent point la valeur; ils les échangent contre des étoffes & des meubles plus utiles pour eux, & ceux qui les achetent y gagnent encore beaucoup. Au delà de Gaza, tant le long de la mer que dans la plaine, il ne subsiste plus aucunes villes, mais il y en avoit autrefois, & même des ports considérables; tels étoient celui d'*Anthedone* ou *Aggrippias*, assez près de Gaza, & celui de *Raphia*, frontiere d'Egypte; & dans les terres, *Betsabée* & *Gerara*, résidence du Roi Abimelech, du temps d'Abraham.

En remontant le long des côtes de la Palestine vers le nord, on trouve *Ascalon*, qui étoit une des villes les plus considérables des Philistins : elle étoit renommée par ses bons vins, ses excellens pigeons, & la beauté des cyprès qui croissoient dans ses environs. Nous sommes redevables à ce pays, d'une plante chere aux buveurs & aux gourmands; c'est le petit oignon appelé en latin *ascalonicus*, dont nous avons fait en françois *échalotte*; sa connoissance est un petit profit qu'ont procuré à l'Europe les grandes expéditions des Croisades.

Sur les confins des Tribus de Dan & de Siméon, étoit la ville d'*Azot*, dans laquelle les Philistins avoient élevé un fameux temple à leur faux Dieu Dagon; les scorpions sont communs & dangereux dans ce canton, ce qui a sans doute contribué à le dépeupler. La ville d'*Accaron* est absolument détruite; ses environs produisent du tamarin, dont les feuilles purgatives ont beaucoup de débit.

La ville de *Samnia* étoit autrefois considérable; ce n'est plus rien, non plus que celle de *Gath*, patrie du géant *Goliath*.

La province de *Samarie*, l'une des quatre de la Tétrarchie, étoit maritime, s'étendant le long des côtes de la Méditerranée, depuis le pays des Philistins jusqu'au pied du mont Carmel; elle renfermoit des terres qui avoient appartenu aux Tribus d'*Ephraïm* & de *Manassès*. La ville de *Samarie*, qui fut la capitale des Rois d'Israël après leur séparation d'avec ceux de Juda, y étoit comprise; elle fut considérable pendant tout le temps que le royaume de Jérusalem subsista, & fut détruite lorsque les dix Tribus furent emmenées en captivité. Les Assyriens y envoyerent une

colonie qui se mêla avec le peu d'anciens Israélites qui s'y trouvoient encore. Lorsque ceux-ci furent de retour dans leur patrie, il en sortit un peuple métif, que l'on nomma *Cuthéens*, & par la suite *Samaritains*. Ils faisoient un mélange du Paganisme & du Judaïsme, qui les rendit en horreur aux Juifs, si bien que ces deux peuples ne s'allioient plus ensemble. Les Samaritains affecterent même de parler l'hébreu avec un dialecte particulier. Ils sacrifioient toujours sur la montagne Garizim, voisine de leur ville, où, du temps des Rois d'Israël, il y avoit eu un temple bâti en rivalité de celui de Jérusalem. Après la destruction de ce temple, ils continuerent à offrir des sacrifices sur la montagne : c'étoit pour eux un lieu de dévotion, & ce l'est même, dit-on, encore; car on prétend qu'il subsiste des Samaritains dans les environs de l'ancienne Samarie & de l'ancienne *Sychem*, à présent *Naplouse*. Ils y ont des synagogues, & y lisent un Pentateuque écrit dans leur dialecte, & même, quant au fonds, un peu différent de celui des Hébreux.

Les montagnes de *Garizim* & de *Hébal* ne sont séparées que par un vallon profond, fait en forme d'entonnoir,

disposé de maniere que l'on entend au fond de ce vallon tout ce qui se dit au haut de l'une & de l'autre montagne. Hérode, surnommé le Grand, fit rebâtir la ville de Samarie, & lui donna le nom de *Sébaste* en l'honneur d'Auguste ; aujourd'hui, ce n'est plus qu'un chétif bourg.

L'ancienne ville de *Sichem*, connue par l'histoire des enfans de Jacob, est située à quatre lieues de la ville de Samarie ; elle a été rebâtie sous l'empire de Domitien ; on l'apppela alors *Néapolis* ou la nouvelle ville ; elle se nomme encore aujourd'hui *Naplouse*, & est assez grande, vu l'état malheureux de tout le pays ; elle est gouvernée, tantôt par un Cheik ou Emir Arabe, tantôt par un Aga Turc, dépendant du Pacha de Damas. On passe par cette ville quand on va de Saint-Jean d'Acre à Jérusalem ; cependant elle n'est habitée que par des Musulmans, dont on n'obtient la protection & l'escorte que moyennant finance ; c'est en prenant ce chemin pour arriver à la Terre-Sainte, que l'on trouve d'abord le sépulcre où a été enterrée la Sainte Vierge ; mais il est vide, son corps ayant été enlevé dans le Ciel ; ensuite la colline

où étoit le jardin des oliviers, dans lequel Jésus-Christ composa la priere du *Pater*, & fut arrêté ; le château où l'on prétend que demeuroit la Magdeleine & son frere S. Lazare ; le sépulcre où fut enterré celui-ci, qui, comme on sait, fut ressuscité par Jésus-Christ ; & l'arbre où Judas se pendit. Un peu plus loin, se voit le sépulcre d'Absalon, sur lequel les Chrétiens & les Juifs se font un devoir de jeter quelques pierres, en haine de sa révolte. Enfin on prétend que le tombeau des anciens Rois d'Israël est là auprès, dans un château entouré de murs fort hauts, d'une construction ancienne, mais très-solide. On y entre en se glissant par un trou dans une caverne, où l'on voit jusqu'à huit de ces tombeaux : ils ne sont pas loin de la vallée de Josaphat, qui n'est pas fort vaste ; & l'on a peine à comprendre comment l'opinion s'est répandue, que ce seroit dans cette vallée où se rassembleroient tous les hommes qui ont existé & existeront, pour y subir le Jugement dernier & universel ; cette vallée porte le nom d'un Roi de Juda, qui y est enterré. Pas loin de là, sont les tombeaux de Jérémie, & d'Isaïe qui fut scié entre deux arbres par ordre du Roi Ma-

naſsès. Ce Prophete étoit alors âgé de cent trente ans. Enfin, en approchant de Jérusalem, on trouve la *Piſcine* & la *fontaine de Siloë*, dont il eſt parlé dans le Nouveau Teſtament. Revenons à la province de Samarie; on y trouvoit encore *Bethel*, où *Jéroboam*, révolté contre *Roboam*, voulut établir le culte du veau d'or, pour empêcher ſes ſujets de ſe rendre au temple de Jéruſalem.

Baalberith étoit une montagne où les faux Prophetes de Baal rendoient des oracles.

Lyda, qui a été appelée depuis *Dioſpolis*, eſt une ancienne ville, où l'on fait quelque commerce de coton & de bétail. On y montre les ruines d'une égliſe où S. Pierre a opéré des miracles.

Tout-à-fait près de là, eſt *Ramlé*, autrefois *Rama* ou *Arimathie*; c'étoit la patrie de Joſeph qui a enterré Jéſus-Chriſt. On y cultive quelques oliviers, & on y voit encore des moulins à vent, qui ſont à préſent fort rares en Judée, quoique l'invention nous en ait été apportée du temps des Croiſades.

La ville de *Jaffa*, anciennement nommé *Joppé*, eſt un petit port dans

l'ancienne Tribu d'Ephraïm, à quinze lieues de Jérusalem; il a toujours été le plus prochain de cette ville, & a eu le plus de communication avec elle : c'est là où le Prophete Jonas s'embarqua, & au sortir de ce port, il fut englouti par une baleine. C'est là aussi où S. Pierre ressuscita la bonne Tabithe; enfin, pour passer de l'Histoire sainte à l'Histoire fabuleuse, c'est là, dit-on, où Persée délivra la belle Andromede, prête à être dévorée par un monstre marin. Jaffa est aujourd'hui très-peu de chose, ayant été souvent ruinée par les Arabes, contre lesquels il faut prendre des escortes quand on veut aller à Jérusalem. Il y avoit encore dans l'ancienne Tribu d'Ephraïm, deux villes, nommées *Césarée* (1) & *Antipatria*, toutes deux bâties par Hérode, & à présent tout-à-fait ruinées.

La province de *Galilée*, la troisieme de la Tétrarchie, & peut-être la plus importante & la plus grande, comprenoit

(1) Césarée est la patrie de Saint Philippe, de Saint Corneille, baptisés par Saint Pierre, & de l'Historien Procope. Eusebe de Césarée, son Evêque, est fameux par des Ouvrages historiques.

les terres des quatre anciennes Tribus, d'*Issachar*, de *Zabulon*, d'*Aser*, & de *Nephtali*. Il n'y a plus d'anciennes villes existantes dans la premiere de ces Tribus. On y trouve la montagne de *Gelboé*, où Saül & son fils Jonathan perdirent la vie. Dans la plaine de Zabulon, on voit une église, bâtie par Sainte Hélene, au même lieu où demeuroit Saint Joachim & Sainte Anne, pere & mere de la Sainte Vierge. A peu de distance, est la ville de *Nazareth*, lieu infiniment respectable, puisque c'est celui où s'est opérée l'Incarnation de Notre-Seigneur; mais on ne voit plus que la place où étoit la petite maison de la Sainte Vierge, & où l'Ange lui apparut. On sait que la maison même a été transportée miraculeusement à Lorette en Italie. Cependant il subsiste à Nazareth une belle & grande église, bâtie par ordre de l'Empereur Justinien, au même lieu où étoit cette maison. Elle est revêtue en dedans de marbre blanc, & elle est partagée entre les Chrétiens des trois Rits. Les Grecs occupent le chœur, les Latins la nef, & les Arméniens une chapelle; chacun a un couvent auprès de l'église; celui des Latins est occupé par une quinzaine de Cordeliers.

A deux lieues de Nazareth, eſt la *Petite-Cana*, où Jéſus-Chriſt, aſſiſtant à une noce, changea l'eau en vin.

Un peu plus loin, eſt le bourg de *Naïm*, où Notre-Seigneur reſſuſcita le fils d'une veuve. Encore un peu plus loin, le mont *Thabor*, où Notre-Seigneur fut transfiguré, en préſence de ſes Diſciples, qui le virent environné de lumieres entre Moïſe & Elie.

La ville de *Bétulie* eſt encore dans la Tribu de Zabulon; elle eſt fameuſe par le ſiége qu'elle ſoutint contre Holopherne, & dont elle fut délivrée par Judith. Elle s'appelle à préſent *Saphet*.

Dans le pays de la Tribu d'Aſer, outre les villes de Tyr, de Sidon & de Ptolémaïde dont j'ai parlé, on trouvoit le bourg de *Sarepta*, fameux par les miracles d'Eliſée.

La ville de *Cana la Grande*, qui a pris ſon nom de Chanaan, & l'a donné aux Chananéens; & la ville d'*Enoch*, que l'on prétend avoir été fondée par Caïn, & par conſéquent être plus ancienne que le déluge.

Le lac de *Génézareth* ou de *Tibériade*, dont j'ai déjà parlé, eſt entre la Tribu de Nephtali & celle de Zabulon. La ville de

Tibériade fut bâtie par Hérode Antipas, en l'honneur de Tibere, l'an 19 de Jésus-Christ. Elle a été long-temps belle, grande & peuplée; du temps des Croisés, on l'appeloit *Tabarie*; elle est à présent ruinée par les courses des Arabes. On y voit les restes d'une église bâtie par l'Impératrice Hélene sur le bord du lac, au même lieu où Jésus-Christ appela Saint Pierre qui y pêchoit avec ses freres, & lui ordonna de le suivre, en le faisant marcher sur les eaux. Sur le bord de ce même lac, est la ville de *Bethsaïde*, patrie de Saint Pierre & de Saint André. Toujours sur les bords de ce même lac, *Corozaïm* & *Capharnaum*, lieux très-connus dans l'Ancien Testament. Notre-Seigneur prédit que cette ville, qui étoit de son temps magnifique, seroit anéantie; ce qui est arrivé.

En s'éloignant de ce lac & montant le Jourdain, sans sortir de la Tribu de Nephtali, on trouve une petite montagne, sur laquelle Jésus-Christ prêcha les dix Béatitudes, & multiplia, en faveur du peuple qui l'écoutoit, les cinq pains & trois petits poissons qu'on leur distribua. Enfin, en remontant jusqu'aux sources du fleuve du Jourdain, on trouvoit

encore une ville de *Césarée*, surnommée de *Philippe*, & la petite ville de *Dan*, la plus septentrionale de toute la Judée, & frontiere de la Syrie.

La derniere des quatre provinces de la Terre-Sainte étoit *la Pérée*, située toute entiere par-delà le Jourdain, & qui contenoit les terres assignées aux Tribus de *Ruben* & de *Gad*; elle s'étendoit jusqu'aux déserts de l'Arabie, & est aujourd'hui presque entiérement abandonnée aux Arabes; à peine retrouve-t-on la place de différentes villes qu'elle comprenoit autrefois, & de quelques lieux remarquables de cette partie de l'ancienne Judée, tels que *Macheron*, forteresse importante, dans laquelle S. Jean-Baptiste fut enfermé par ordre d'Hérode Antipas, qui lui fit ensuite trancher la tête, à la sollicitation d'Hérodiade.

Bethaara étoit le lieu où Saint Jean-Baptiste prêchoit & baptisoit, & où J. C. même voulut bien recevoir de lui le baptême. *Adom* est le lieu où les Israélites passerent le Jourdain pour entrer dans le pays des Chananéens. La montagne de *Nébo* est fameuse par la mort & sépulture de Moïse. Il put voir de son sommet la terre de Chanaan, dont Dieu avoit pro-

mis la conquête à ſon peuple ; mais il n'y entra pas.

On peut voir dans le pays nommé l'*Iturée*, qui appartenoit à la Tribu de Gad, & étoit anciennement habité par les *Amorrhéens*, quelques lieux connus par différens événemens de la vie de Jacob. Le lieu de *Mizpa* eſt celui où Jephté, par les ſuites du vœu le plus indiſcret, fut obligé d'immoler ſa fille. *Memnit*, où parla l'âneſſe du Prophete Balaam. *Nabatha*, capitale d'un petit peuple nommé les *Nabathéens*. Les autres peuples de la Judée orientale étoient les *Iduméens*, deſcendans d'*Eſaü*, frere aîné de Jacob. Les *Amalécites* avoient la même origine. Les *Madianites* deſcendoient de Madian, fils d'Abraham & de ſa concubine Cethura. Les *Moabites* & les *Ammonites*, qui habitoient aux environs des montagnes de *Galaad*, deſcendoient de Loth & de ſes deux filles, qui étoient échappées avec leur pere aux flammes qui dévorerent les malheureux Sodomiſtes. Les habitans d'*Hénach* étoient, ſuivant la Bible, d'une force & d'une grandeur prodigieuſe ; cependant les Hébreux vinrent, avec l'aide & la protection de Dieu, à bout de détruire entiérement cette race de géans.

La Terre-Sainte est la derniere province de l'Empire Turc en Asie.

L'Arabie. Passons à l'*Arabie*, qui pourroit former elle seule un grand Empire, si elle étoit aussi peuplée qu'elle est vaste, & si elle n'obéissoit qu'à un seul maître. C'est une presqu'isle qui a plus de cinq cents lieues du midi au nord, & près de quatre cents de l'orient à l'occident ; elle est bornée au nord par la Syrie & la Terre-Sainte, au levant par l'Irac Arabi, l'Euphrate, la Perse & le golfe Persique, au midi par l'Océan oriental, & au couchant par la mer Rouge & l'isthme de Suez qui la sépare de l'Egypte. La Nation Arabe, qui est si nombreuse & occupe un pays si étendu, puisqu'elle est dispersée non seulement dans l'Arabie, mais dans une partie de la Turquie Asiatique & de la Perse ; cette Nation, dis je, descend toute entiere d'Ismaël, & d'Agar sa servante ; aussi les Arabes ont-ils été assez longtemps appelés *Ismaélites* ou *Agaréniens*. Cependant ceux de l'Arabie Heureuse qui, sous la conduite de Mahomet & de ses successeurs, se sont rendus maîtres d'une bonne partie de la Turquie en Asie, de la Perse & de l'Egypte, se faisoient appeler *Sarasins*, ce qui faisoit

soupçonner qu'ils avoient la prétention de descendre de Sara, femme légitime d'Abraham, peut-être par Isaac & Esaü.

L'Arabie a toujours été indépendante, & a eu ses Princes particuliers, dont on ignore le nom dans l'Histoire, mais qui ne paroissent point avoir été soumis au Roi de Perse. S'ils reconnurent la souveraineté d'Alexandre, ce fut pour ne pas avoir à combattre contre ce Conquérant, qui ne pénétra point jusque dans leur désert; leur pays ne fit point partie des royaumes qui se composerent de la monarchie de ce Conquérant. On peut assurer que les Romains ne furent pas non plus maîtres de l'Arabie; & si l'on entend quelquefois parler dans l'Histoire des Rois des Arabes, cela ne doit s'entendre que de quelques Princes du pays des Nabathéens.

Nous n'avons que des connoissances très-superficielles & très-obscures sur l'état des deux Arabies Déserte & Heureuse, jusqu'au milieu du septieme siecle de notre Ere; alors nous voyons sortir de la derniere ce fameux imposteur Mahomet, dont le caractere & l'histoire méritent d'être connus & approfondis, en écartant toutes les

fables & les mensonges dont les Historiens même Chrétiens les ont remplis. Il faut avouer que si elle n'est pas miraculeuse, elle est du moins très-merveilleuse, & que les succès qu'ont eus sa fausse doctrine & son ambition, sont un des phénomenes historiques les plus étonnans. Mahomet fut chassé de la ville de Médine dans l'Arabie Heureuse, l'an 622, & c'est de cette année que l'on compte l'Hégire; c'est-à-dire, l'Ere des Mahométans. Pour réparer cet affront, il s'érigea non seulement en Prophete, mais en Conquérant; il soumit Médine, la Mecque & toute l'Arabie Heureuse, & se préparoit à pousser plus loin ses conquêtes, quand il mourut, la onzieme de l'Hégire, & la soixante & unieme de son âge. Ses successeurs, sous le nom de *Califes*, furent en même temps Souverains Pontifes & Rois des Sarasins; ce fut ainsi qu'on appela les Arabes Mahométans qui soumirent la Syrie, la Palestine entiere & une bonne paritie de la Natolie au joug de l'Alcoran & à l'empire des Califes. J'ai déjà nommé un grand nombre de ces Califes, en parlant de Damas & de Bagdat, villes dans lesquelles ils résiderent aussi-tôt

aussi-tôt après qu'ils se furent éloignés de Médine. J'ai dit qu'il s'éleva des querelles entre les successeurs de Mahomet. La Religion Mahométane se partagea à cette occasion en deux sectes, dont l'une suit la doctrine du Calife Omar, & regarde comme légitimes ses successeurs qui régnerent à Bagdat & à Damas; l'autre fait profession de regarder Ali, gendre de Mahomet & grand ennemi d'Omar, comme le véritable interprete de l'Alcoran. Les Sectateurs d'Ali, révoltés contre ceux d'Omar, se sont emparés de la Perse & de l'Egypte; ils y ont établi des Califes, que l'on a nommés *Fatimites*, du nom de *Fatime*, fille de Mahomet & femme d'Ali, dont ils prétendent descendre. De l'Egypte, le Mahométisme s'est étendu le long des côtes d'Afrique, dont les Monarques & les petites Républiques qu'on appelle aujourd'hui Barbaresques, l'ont adopté. Ces Mahométans Africains ont conquis l'Espagne, & l'ont possédée pendant plusieurs siecles; ils ont été aussi maîtres de la Sicile, de la Sardaigne, de la Corse, & ont pénétré jusqu'au centre de la France. D'un autre côté, les Partisans d'Omar ont fait adopter leurs sentimens en matiere de Religion

à plusieurs nations ou Tribus Tartares ; dont la principale a été celle des Turcs, de qui descendent les possesseurs actuels de l'Empire d'Orient.

On juge bien que l'Arabie, qui peut être regardée comme le pays natal d'une Religion aussi étendue, n'a pas cessé de la pratiquer ; aussi est-elle dominante, &, pour ainsi dire, unique dans les trois Arabies dont je vais parler, qui ont entre elles bien des choses communes. L'air y est par-tout très-chaud, mais sain ; le grand malheur de ce pays est de manquer d'eau. Il pleut très-rarement ; les sources & les fontaines y sont souvent couvertes par le sable mouvant, de sorte qu'il faut les chercher. Quand les Arabes les ont trouvées, ils établissent leurs camps auprès ; ils creusent aussi des puits, mais quelquefois il faut pénétrer fort avant en terre pour trouver de l'eau, & elle est sujette à se tarir. Ce défaut de rivieres & d'eau, est cause que l'Arabie, à l'exception des côtes, est stérile & déserte à proportion de son étendue. L'Arabie Heureuse est la seule des trois qui ait des côtes sur la mer Rouge, le grand Océan, & le golfe Persique ; aussi est ce la seule où il y ait des villes & même des maisons. Les deux autres

Arabies ne sont peuplées que de Barbares errans, qui vivent sous des tentes, & ceux-ci s'appellent particuliérement *Bédouins*; il y en a aussi dans l'Arabie heureuse, qui ne dépendent qu'autant qu'ils veulent bien des Princes qui regnent dans les villes. J'ai déjà parlé de cette espéce d'Arabes, & j'ai dit quelles étoient leurs bonnes & mauvaises qualités; ils semblent faits pour les plaines stériles & malheureuses qu'ils habitent. Les Arabes des villes, quoiqu'ayant au fond le même caractere, sont plus policés, & connoissent mieux les douceurs de la vie. Leurs côtes ne sont fertiles qu'en comparaison des plaines habitées par les Bédouins; mais d'ailleurs elles sont riches en productions, qui font un grand objet de commerce. En effet, c'est de là que l'on tire les parfums & les médicamens les plus estimés, les gommes & les baumes les plus recherchés. C'est là que l'on recueille l'encens & la gomme arabique, & que croît le café, qui, pris en liqueur, a fait si grande fortune, d'abord dans tout le Levant, & ensuite dans l'Europe même. Les perles que l'on tire des huîtres pêchées dans le golphe Persique, & le co-

rail de la mer Rouge, doivent être encore mis au nombre des trésors de l'Arabie.

La Langue arabe est générale & même unique dans les trois Arabies. Les Bédouins la parlent très-grossiérement, & n'en connoissent point les caracteres, ne sachant ni lire ni écrire, & n'ayant aucune connoissance des Sciences, ni aucune teinture de Littérature; mais ils n'en ont pas moins en général beaucoup d'esprit & de dispositions naturelles. Ceux qui habitent les villes, profitent mieux de tous ces avantages. L'Arabie a produit de grands Philosophes, de subtils Dialecticiens, des Géometres profonds, & sur-tout des Astronomes & des Astrologues. L'Europe leur est redevable des chiffres que nous nommons encore *chiffres arabes*. Ils sont les inventeurs de l'algebre, & de quelques instrumens propres à mesurer la hauteur des astres, & la distance à laquelle les planetes & les étoiles sont de la terre. Ils ont eu de grands Médecins; la Pharmacie & la Chimie leur ont de grandes obligations: mais on doit leur reprocher d'avoir introduit parmi nous les fausses opinions de l'Alchimie. Il semble qu'ils soient tous nés Poëtes & Ro-

manciers ; jusqu'aux plus ignorans font ou du moins récitent des vers avec beaucoup de feu & de grace. Nous avons dans les mille & une Nuits un échantillon charmant de leur talent pour les contes & les narrations fabuleuses. La Littérature Espagnole conserve encore quelques traces des talens & du goût des Arabes qui avoient passé de l'Yémen en Egypte, de là en Afrique, & avoient enfin conquis l'Espagne.

Tous les Arabes sont assez bons guerriers ; ils font peu d'usage des armes à feu, mais ils se servent de leurs lances avec beaucoup de force & d'adresse. Le sexe est naturellement beau en Arabie, du moins on a lieu de le croire : mais il n'est rien de si difficile pour un voyageur, que d'en juger par lui-même ; car les Arabes, tant civilisés que Bédouins, sont très-jaloux de leurs femmes, du moins par rapport à ceux qui ne sont pas de leurs Tribus. Tous les Arabes sont sobres, doux, & sérieux. Ils sont fort attachés à leur Religion, mais traitent humainement les Chrétiens, & ne se piquent point de faire des Prosélytes. Les grands Princes de l'Arabie s'intitulent *Schérifs*, & prétendent être de la race de Maho-

mes; les Chefs des grandes Tribus s'appellent *Emirs*, & ceux des familles ou des villages, *Cheicks*.

Arabie Pétrée.

Passons à la description des trois Arabies : la premiere & la plus petite, est *l'Arabie Pétrée*, qui a la Terre-Sainte au nord, les deux autres Arabies à l'orient, la mer Rouge au midi, & l'Egypte à l'occident. Elle est célebre par le séjour que les Israélites y firent pendant quarante ans, après être sortis de l'Egypte. On y voit encore le mont *Sinaï*, où Moïse reçut la Loi de Dieu pour son peuple, & le mont *Oreb*, où le Seigneur lui apparut dans un buisson ardent. Elle tire son nom de la ville de *Pétra*, son ancienne capitale, qui est aujourd'hui ruinée, & n'existe plus que sur les listes des archevêchés & évêchés *in partibus*, parmi lesquels on remarque encore le nom de l'Archevêque de Pétra. On prétend cependant encore la reconnoître dans le lieu d'*Hérac* situé sur la riviere de Safia, qui se jette dans la mer Morte. Les Turcs y ont un château & une garnison. A l'autre extrémité de l'Arabie Pétrée, est la petite ville de *Tor*, sur la mer Rouge, à quinze lieues du mont Sinaï. Il y a un assez bon port, défendu par un château, avec un

Aga & une garnison Turque. C'est à deux lieues de Tor qu'est le monastere de Sainte-Catherine, où l'on prétend conserver le corps de cette fameuse Sainte. Il n'est plus, dit-on, habité aujourd'hui que par une trentaine de Moines ou Caloïers Grecs, qui y ont formé des jardins de terre rapportée au milieu des rochers. Ces jardins factices produisent des légumes dont ils se nourrissent, & quelques herbages qui leur servent à élever des troupeaux, dont le lait aide aussi beaucoup à leur subsistance. Le monastere du mont Sinaï est encore plus considérable que celui de Sainte-Catherine. On n'entre dans l'un & dans l'autre communément que par les fenêtres, où l'on se fait guinder dans un panier d'osier, de peur que les Arabes n'y puissent pénétrer. Le mont Sinaï est à soixante-dix lieues du Caire; mais comme il en est séparé par d'affreux déserts, on met ordinairement dix jours à en faire le chemin. Le couvent étant au haut de la montagne, domine sur un petit golfe de la mer Rouge. Le mont Oreb est au couchant du Sinaï. La petite ville de *Suès*, qui a donné son nom à l'Isthme qui sépare la mer Rouge de la Méditerranée, appartient aussi à l'Ara-

bie Pétrée, & est tout-à-fait sur la frontiere de l'Égypte. C'est assez peu de chose, & elle n'est fameuse que par les projets qui ont été faits tant de fois d'établir, en coupant cet Isthme, une communication entre la Méditerranée & la mer Rouge. Il est fort douteux que ce projet puisse se réaliser, les montagnes qui traversent l'isthme, & la hauteur de l'une & de l'autre mer pouvant y mettre de grands obstacles; les difficultés qui doivent s'y rencontrer, sont, dans l'état présent des choses, vraiment impossibles à examiner & à résoudre : quels Ingénieurs pourroient tranquillement mesurer, niveler & travailler dans des plaines arides inondées d'Arabes Bédouins? Il faudroit une armée entiere d'Européens bien disciplinés, pour favoriser non-seulement l'exécution, mais le plan d'une pareille entreprise.

Les caravanes qui vont du Caire à la Mecque, traversent l'Arabie Pétrée. On fait remarquer aux pélerins & aux voyageurs, différens lieux dont il est fait mention dans les Livres de Moïse, tel que celui où Pharaon se noya avec toute son armée, en poursuivant les Israélites : il est situé à l'extrémité de la mer Rouge,

& eſt couvert d'eau dans les hautes marées; car il faut obſerver qu'à cet endroit on éprouve un flux & reflux aſſez marqués, ſur-tout dans certains temps de l'année où les marées ſont plus hautes. On montre encore le rocher que Moïſe frappa de ſa baguette, & d'où il fit ſortir une ſource d'eau abondante, mais il n'en découle plus guère: les eaux ameres que Moïſe rendit douces, ont repris leur ancienne amertume, &c. &c.; les places qu'occupoient les villes d'*Edom*, capitale des Iduméens deſcendans d'Eſaü; de *Nabata*, qui reconnoiſſoit pour ſon Fondateur un fils d'Eſaü, de qui deſcendoient, à ce que l'on dit, les Arabes Nabatéens, les ſeuls connus dans l'Hiſtoire Romaine; enfin la ville de *Madian*, berceau des Madianites.

Paſſons à l'Arabie *Déſerte*, la ſeconde des trois. Elle eſt très-vaſte, ayant environ trois cents lieues dans tous les ſens; mais elle eſt auſſi aride & auſſi dénuée de tout que la précédente. Si l'on n'y comprenoit pas les villes ſituées à l'embouchure de l'Euphrate, & les pays d'*Elcatif* & de *Barem* qui s'étendent le long du golfe

Arabie Déſerte.

Persique, on pourroit dire hardiment que cette province n'a aucune ville & n'est remplie que de Bédouins qui se transportent tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; mais si l'on y joint les rivages du grand fleuve de l'Euphrate du côté de Balsora, à plus forte raison Balsora même, & les côtes du golfe Persique, l'Arabie Déserte aura plusieurs villes qui méritent même que je m'arrête quelques instans à les décrire. Telles sont celles d'*Anna* ou *Amana*, située sur l'Euphrate; on dit qu'elle n'a qu'une seule rue, mais qui s'étend jusqu'à quatre lieues le long du fleuve, que l'on y compte quatre mille maisons, que le Palais de l'Emir est magnifique, & qu'elle fait un assez grand commerce, quoiqu'elle ne soit point entourée de murailles; les Arabes errans n'y pénetrent point, & ne la pillent jamais, respectant l'Emir qui y commande: mais l'embarras est d'y arriver autrement qu'en suivant le cours du fleuve; car les caravanes qui vont d'Alep & de Damas à Balsora, sont sujettes à être attaquées avant que d'arriver même à Anna. D'autres villes au milieu des terres, qui étoient autrefois connues, & où les caravanes s'arrêtoient, ont été

détruites par les Bédouins ; les principales étoient *Succana*, *Argia*, &c.

Je ne parlerai point de Balfora, puisque j'en ai traité dans le Volume précédent, & que cette ville appartient à la Turquie Asiatique plutôt qu'à l'Arabie.

Sur la côte occidentale du golfe Persique, immédiatement après l'embouchure de l'Euphrate dans ce golfe, on trouve les Etats de l'Emir d'Elcatif, indépendant de tout autre Souverain, qui sont assez étendus, du moins en longueur. Il y a différens villages le long des côtes, dont le territoire est fertile, rempli de palmiers & de cotonniers; mais les lieux véritablement remarquables sont, 1°. le pays de *Chader* ou *Hadger*, ancien patrimoine de la Tribu des Arabes Bénicanides. Il y a une petite isle qui en dépend, que l'on nomme *Karek*; elle est fertile & propre au commerce. Les Hollandois en ont été les maîtres pendant quelques années de ce siecle ; mais ils en ont été chassés en 1766 par les usurpateurs de la Perse, qui ont ruiné les établissemens Européens, mais n'y sont point restés; de sorte que l'isle est apparemment rentrée dans la dépendance de l'Emir d'Elcatif. La capitale de cet Emir est, dit-on, une belle

ville, très-marchande, avec un bon port. L'Emir eſt à préſent tout-à-fait indépendant; mais autrefois il reconnoiſſoit tantôt le Roi de Perſe, tantôt l'Empereur des Turcs pour ſon ſuzerain, ſuivant qu'il vouloit ſe garantir de l'oppreſſion de l'un ou de l'autre de ces grands Souverains. A préſent rien ne le gêne, le royaume de Perſe étant anéanti, & l'Empire Turc, affoibli, ne portant ni forces ni attention de ce côté-là. Ainſi les iſles de *Bahrem*, qui ſe regardoient autrefois comme dépendantes de la Couronne de Perſe, ne peuvent plus avoir d'autre maître que l'Emir Arabe d'Elcatif. C'eſt entre cette iſle & le lieu de Bahrem ſur la côte d'Arabie, que l'on fait la pêche des perles, qui étoient autrefois l'objet d'un grand commerce, mais qui eſt aujourd'hui bien tombé. On ne vend plus chérement les groſſes & belles perles que dans le Levant; cependant elles font, dit-on, encore un objet de plus de trois millions pour la côte dont je parle; car ce n'eſt plus que ſur le banc de Bahrem que l'on trouve les huîtres qui les produiſent, l'eſpece s'en étant trouvée épuiſée par-tout ailleurs. Ces huîtres ſe pêchent par des plongeurs, qui en rapportent des corbeilles

pleines ; mais comme ce n'eſt qu'en ouvrant les coquilles que l'on peut voir à quel point les perles qu'elles renferment ſont parfaites, il ne faut pas s'étonner s'il arrive que les pêches de pluſieurs journées ne rapportent quelquefois qu'un très-mince profit.

On peut encore attribuer à l'Arabie Déſerte le pays de *Maſcalat* ; il s'étend le long du golfe Perſique juſqu'au détroit qui donne entrée dans ce golfe, & qui ſépare l'Arabie de la Perſe. Maſcalat a ſon Emir particulier, dont la capitale eſt, dit-on, conſidérable & aſſez commerçante.

Julfar eſt encore une ville ſur le golfe Perſique, avec un petit port de mer, & a peut-être ſon Emir particulier ; mais on eſt mal informé, ſur-tout à préſent, du véritable état de ces pays & de ceux qui les gouvernent. En parlant de la Perſe, j'aurai occaſion de dire ce que l'on ſait des poſſeſſeurs actuels de la partie orientale du golfe Perſique.

Ce ſeroit faire tort à l'Arabie Heureuſe, que de lui enlever, en faveur de l'Arabie Déſerte, les pays d'*Oman* & de *Maſcat*, qui s'étendent le long des Arabie Heureuſe.

côtes du golfe d'Ormus, depuis le cap Moçandon, où finit le golfe Persique, jusqu'au cap Rasalgat, sur le grand Océan oriental. C'est un beau pays & très-fertile, abondant en palmiers & en fruits. La chaleur y est insupportable; les hommes n'osent se montrer que pendant la nuit; & pendant le jour, une multitude de singes viennent désoler les campagnes ensemencées, & enlever les fruits prêts à être cueillis.

La principale ville de ce pays est *Mascat*, située dans une plaine ou un vallon entre deux rochers. Elle a, dit-on, trois milles de circuit, est fortifiée & entourée de plusieurs tours & petits châteaux. Cependant, au milieu de cette grande enceinte, il n'y a qu'environ trois cents maisons éparpillées & habitées par trois nations différentes, tels que des Arabes Mahométans, des Juifs & des Indiens; mais chaque maison a un jardin, dans lequel on cultive des palmiers qui produisent des dattes, des cocotiers, du tamarin, & même du poivre. Pendant le dix-septieme siecle, les Portugais ont été quelque temps maîtres de Mascat; mais de ce siecle, ils ont été obligés de l'abandonner & de le remettre aux

Mahométans, qui, depuis ce temps, y laiſſent difficilement entrer les bâtimens & les Marchands Chrétiens dont ils ſe défient. Il y a pourtant quelque commerce à Maſcat, quoiqu'il ſe faſſe preſque tout entier ſur des vaiſſeaux conſtruits à Maſcat même, dans leſquels il n'entre point de fer ; les pieces de bois ſont jointes par des chevilles, & le tout bien collé & goudronné. Il ne faut pas s'étonner ſi le pays de Maſcat eſt ſi chaud, puiſqu'il eſt ſitué préciſement ſous le Tropique du Cancer, dont les Géographes font paſſer la ligne à travers l'Arabie, depuis Maſcat juſqu'à Alfere, entre la Mecque & Médine.

Pour continuer de viſiter la côte de l'Arabie Heureuſe, en ne parlant que des villes & des lieux les plus importans, l'on trouve ſur l'Océan oriental, au midi de Maſcat & à l'orient de toute l'Arabie, le pays d'*Yémen*, que quelques Cartes honorent du nom de royaume, parce qu'effectivement ſon Emir eſt abſolument indépendant de tout autre Souverain, & a même, au commencement de ce ſiecle, agrandi conſidérablement ſes Etats, en les portant tout le long des côtes de l'Océan oriental, depuis Maſcat

jusqu'à l'entrée de la mer Rouge, & même jusqu'à Mocca. On prétend que l'Yémen est la contrée la plus belle, la plus riche & la plus fertile de toute l'Arabie. La souveraineté n'en est pas tout-à-fait héréditaire; mais du moins la Cour, la soldatesque & le Prince mourant ne choisissent jamais pour successeur que quelque Prince de la Famille Royale, qui ordinairement fait mourir ou enfermer ceux de ses parens qui pourroient lui disputer la couronne. Ce Prince prend le titre d'*Iman*, se prétendant apparemment de la race des Schérifs, descendans de Mahomet par les enfans d'Ali, gendre du Prophete. La grande richesse & le grand commerce de l'Yémen sont fondés en bonne partie sur le café qui croît dans les montagnes, d'où on le transporte sur la côte : on l'embarque dans différens ports. Il est vrai que la plus grande partie de celui destiné pour l'Europe, se rend à Mocca, qui est sur la mer Rouge, d'où il passe à Suès & à Alexandrie; mais on en embarque aussi sur l'Océan oriental, d'où il passe aux Indes, & revient en Europe en doublant le cap de Bonne-Espérance : comme

le

le café qui prend ce chemin est infiniment plus long temps sur mer, il peut s'y trouver exposé à des accidens qui alterent sa qualité; ainsi l'on préfere celui de Moka.

La ville de *Sanaa* étoit l'ancienne capitale de ces Rois; on prétend même qu'elle l'étoit de toute l'Arabie; elle ressembloit à Damas, étant située comme elle au milieu des montagnes. Les Rois y faisoient leur résidence, & y avoient un beau palais; ses murailles ou plutot ses remparts étoient si larges, que huit chevaux pouvoient y passer de front; quoique sous la Zone Torride, les chaleurs y étoient supportables, & les jours y étant presque toute l'année égaux aux nuits, on avoit au moins dix-huit heures sur les vingt-quatre, pendant lesquelles on pouvoit faire ses affaires; d'ailleurs il y avoit des places publiques entourées de portiques qui communiquoient à plusieurs superbes mosquées: une belle riviere traverse la ville; il croît de bon café aux environs: enfin, on faisoit, & on fait encore les plus grands éloges de Sanaa; mais les Chrétiens n'en parlent que par ouï dire; car comme elle est dans l'intérieur des terres, & que le commerce ne les y attire pas nécessaire-

ment, ils n'osent plus se hasarder à y aller :
aujourd'hui le Roi d'Yémen n'y réside plus,
& il se tient à *Moaab*, qui est à vingt-cinq
lieues au midi de Sanaa, & qui n'a été
bâtie qu'au milieu de ce siecle. Elle n'est pas
si grande, à beaucoup près, que l'ancienne
capitale. Il n'y a ni grands bâtimens, ni
mosquées, & le Prince, suivant la coutume
de ses premiers ancêtres (les Arabes), fait
ses prieres en plein air, à la pointe du jour
& au coucher du soleil : sa Cour n'a rien
de brillant. Il a une citadelle à quelque
distance de la ville, pour se retirer en cas
de guerre, qui ne peut être que civile.
Moaab n'est pas si inabordable que
Sanaa, puisque le Roi Arabe permet aux
Juifs même d'y habiter, & qu'ils y ont
une synagogue ; mais comme elle est
encore dans les terres, les Chrétiens
n'ayant aucun intérêt de s'y rendre, ils n'y
vont pas, & connoissent encore moins
les villes de *Damar*, de *Nadgeran*, de
Tagen, que l'on dit être grandes & belles,
mais toujours dans les terres ou dans les
montagnes. La ville de *Sibit* est à dix
lieues de la mer Rouge. On prétend
que celle-ci étoit l'ancienne *Saba*, capitale
du royaume de ce nom, dont la
Reine vient trouver S[illegible]

salem. On entrevoit à travers une Chronologie fort obscure, que les sujets de cette Reine s'appeloient *Sabéens*. Ce qui a subsisté d'eux le plus long-temps, c'est leur Religion, qu'on a appelée le *Sabéisme*; il paroît qu'elle consistoit à honorer l'Etre suprême & unique, mais à regarder les grands luminaires & les astres comme des divinités subalternes qui influoient sur la destinée des hommes. C'est en conséquence de cette opinion que les Arabes ont été de tous les temps très adonnés à l'Astrologie, & qu'ils adoroient les astres avant qu'une partie des habitans reçût la foi Chrétienne sous l'empire de Constance. Le reste demeura livré à ses superstitions, auxquelles il avoit même ajouté le culte des idoles, jusqu'à ce qu'au septieme siecle Mahomet leur prêcha l'unité d'un Dieu, en leur persuadant en même temps qu'il en étoit le Prophete.

Les villes & les ports du royaume d'Yémen sont bien plus connus des Européens; je vais les suivre depuis le détroit d'Ormus jusque sur la mer Rouge. On trouve après *Mascat* (qui appartient au pays d'Oman conquis par le Roi

d'Yémen) l'*Yémen* proprement dit, qui n'a aucun port remarquable, & ensuite le pays de *Gad* tout-à-fait désert, & celui de *Fartach* qui a formé long-temps une principauté à part, gouvernée par un Emir assez puissant, qui se reconnoissoit vassal de la Porte Othomane, & qui avoit plusieurs ports & villes, tels que *Fartach*, *Caxcem*, *Tafar*, *Seger* ou *Sagar*, & *Merbat*. C'est de là que l'on tire le meilleur encens & la meilleure gomme arabique. De ce pays de Fartach, à présent soumis au Roi d'Yémen, dépend l'isle de *Zocotora*, à environ soixante lieues de la côte d'Arabie; elle a environ vingt-cinq lieues de long sur dix de large; elle est fameuse parce qu'elle produit le meilleur aloës, qui est d'un grand usage dans la médecine. Les peuples de cette isle ont pour Prince, ou plutôt pour Seigneur, un Sultan qui réside dans une petite ville nommée *Tamari*. Il est Mahométan; mais la plupart de ses sujets sont Chrétiens Nestoriens : ils prétendent être d'origine grecque, & venir des soldats d'Alexandre qui conquit l'isle de Zocotora. Ces habitans n'ont ni mosquées ni églises, & ne pratiquent leur

Religion que d'après des traditions orales. Le Sultan fait consister sa grandeur & son faste à avoir beaucoup de femmes; aussi en a-t-il, dit-on, six cents dans son sérail.

En suivant la côte, on rencontre l'ancien royaume ou principauté d'*Adramon*, ci-devant Tributaire du Grand-Seigneur; on y trouve beaucoup d'aloës, mais inférieur à celui de Zocotora. La capitale s'appelle *Schibam*, autrement *Schiri*; c'est un port de mer : il y a un château & quelques mosquées; elle est fort fréquentée par les Banians ou Marchands Indiens. Derriere la ville, est une montagne d'où l'on tire les plus belles agathes de tout l'Orient.

Les anciennes principautés d'*Aden* & de *Mocca* sont les dernieres conquêtes du Roi d'Yémen; les côtes de la premiere sont sur l'Océan oriental, & les autres sur la mer Rouge. *Aden* est une des plus belles & des plus fortes villes du pays; son port, le plus célebre & le plus fréquenté de l'Arabie, est sur l'Océan oriental, à trente-cinq lieues seulement du détroit de Babel-Mandel, par où l'on passe de l'Océan

dans la mer Rouge, & qui sépare l'Asie de l'Afrique, comme le détroit de Gibraltar sépare cette derniere partie du Monde de l'Europe. On compte environ six mille maisons dans Aden; elle est entourée de murailles & de petits fortins; mais tout est à présent en assez mauvais état. Il y a un bel aqueduc qui conduit dans la ville de l'eau douce & très-pure. Les Portugais l'assiégerent inutilement en 1513, lorsqu'elle avoit son Prince particulier; mais les Turcs s'en rendirent maîtres en 1528, & la firent gouverner par un Pacha; le Roi d'Yémen les en a chassés dans ce siecle-ci.

Après avoir doublé le cap & passé le détroit de Babel-Mandel, on trouve en s'avançant jusqu'à vingt lieues sur les côtes de la mer Rouge, la ville de *Mocca*, encore plus grande & plus riche qu'Aden, contenant dix mille habitans de diverses nations, dont trois mille Banians ou Marchands Indiens, des Juifs qui y ont un quartier séparé, & une synagogue, des Arméniens qui y ont une église, & même quelques Européens; les Récollets disent la Messe pour les Catholiques. On voit que Mocca

est la seule ville de l'Arabie dans laquelle la Religion Chrétienne ait un aussi libre exercice. Les maisons y sont belles, bâties ou de briques, ou d'une certaine pierre de taille bleuâtre, très-agréable à l'œil & très-solide. Les mosquées avec leurs minarets font un bon effet au milieu de ces bâtimens; les Hollandois ont sur le port un comptoir qui a belle apparence : le port même est très-beau, & a une demi-lieue de large; l'entrée en est défendue par deux forts, dont les murailles, aussi bien que celles de la ville, ne sont que de terre battue & seche, mais renforcées de distance en distance par des tours de bonnes pierres. Le Roi d'Yémen tient dans cette ville un Gouverneur & une garnison. La chaleur est excessive à Mocca, qui est dans la Zone Torride, assez près de la ligne équinoxiale; il n'y pleut presque jamais. L'eau n'y est pas trop bonne, mais on trouve moyen de rendre celle des puits moins désagréable. D'ailleurs les jardins fournissent des fruits très-rafraîchissans: les cocos & les palmiers y sont d'une grande ressource. L'on sait par-tout que le commerce du café est ce qui en-

richit principalement Mocca, & une autre ville dans l'intérieur des terres, que l'on nomme *Betelfakih*, & où se fait la premiere vente du café que l'on recueille aux environs. Les Arabes de la campagne le portent dans cette ville; les Banians l'achetent & le transportent à Mocca, qui en est à vingt-cinq lieues. La ville de Betelfakih est, dit-on, belle & grande; mais les Chrétiens n'y vont jamais.

Les Etats du Roi d'Yémen s'étendent encore le long de la mer Rouge, dans un pays nommé *Tahama*, qui n'a rien de considérable ni de remarquable. Il est vis-à-vis de l'Abyssinie, la mer Rouge entre deux, comme celui dont je vais parler, & qui appartient aux Schérifs de la Mecque & de Médine, est vis-à-vis la Nubie & la Haute-Egypte. Ces pays s'étendent le long de la mer pendant l'espace d'environ cent lieues, depuis l'Arabie Pétrée jusqu'à l'extrémité de l'Yémen, & en profondeur dans les montagnes & les plaines désertes, jusqu'à cinquante lieues de la côte. J'ai déjà dit que les Princes qui y commandent s'intitulent *Schérifs*, parce qu'ils prétendent descendre de Mahomet par sa fille Fatime, femme du

Calife Ali. Elle eut entre autres deux enfans, Haſſan & Huſſein, qui furent aſſaſſinés avec leur pere; mais ils laiſſerent poſtérité, & c'eſt elle qui regne encore à la Mecque. On diſtingue les deux branches, & tous les Schérifs ſont de l'une ou de l'autre. Etant deſcendans d'Ali, ils doivent être plus diſpoſés pour la ſecte des *Schites* ou *Sectateurs d'Ali*, ſuivie par les Sophis de Perſe, que pour celle des *Sunnites* ou *Sectateurs d'Omar*, dont eſt l'Empereur Turc; cependant la politique des Schérifs les empêche de ſe déclarer pour aucune des deux; ils reconnoiſſent même, juſqu'à un certain point, la ſupériorité de celui-ci, & lui rendent une eſpece d'hommage; mais bien loin de lui payer aucune ſorte de tribut, c'eſt le Grand-Seigneur qui leur envoie des préſens conſidérables & répand beaucoup d'argent dans leur pays. La Porte s'eſt quelquefois ingérée à accommoder les différens qui s'élevoient entre les Schérifs des deux branches d'Haſſan & d'Huſſein, dont l'une régnoit à Médine, l'autre à la Mecque; mais il me ſemble qu'à préſent il n'y a plus qu'une ſeule branche, & un ſeul Schérif qui regne ſur l'une & l'autre de ces villes.

Il eſt de l'intérêt de ce Prince de ménager toutes les Puiſſances Mahométanes, qui envoient des caravanes de Pélerins à la Mecque ; car c'eſt ſur ces pélerinages que ſont fondées ſes richeſſes, qui étoient véritablement immenſes quand la dévotion y attiroit plus de monde. On ſe plaint à la Mecque, comme dans bien d'autres pays de Religions différentes, que la dévotion eſt très-refroidie. On voit bien encore arriver à la Mecque des caravanes venant des différens Etats où regne le Mahométiſme ; mais elles ſont moins nombreuſes. Le rendez-vous de celles des Turcs & de celles des Mahométans Africains, eſt également auprès du Caire. Les premieres ſont conduites par les Bachas d'Alep & de Damas ; les ſecondes par quelques grands Seigneurs de l'Empire de Maroc, dont le Souverain envoie des préſens à ce qu'on appelle la *Maiſon ſainte* ou le *Caaba*, & au tombeau de Mahomet. Les Républiques Corſaires de Barbarie, uniquement occupées depuis quelque temps de leurs brigandages, négligent tout-à-fait cette pratique de piété de leurs ancêtres. La plupart des Turcs penſent de même, & craignent plus le danger du voyage, qu'ils n'attachent de prix à cette

visite. La caravane Turque n'est donc plus composée que d'un petit nombre de dévots, & d'une grande quantité de Marchands qui croient trouver leur profit à transporter, sous bonne escorte, des marchandises de luxe inconnues aux Arabes, & à rapporter, avec la même sûreté, les marchandises des Indes, que l'on trouve à bon marché à Aden & à Mocca. La caravane de Perse est aujourd'hui réduite à bien peu de monde & à peu d'objets de commerce, peut-être même a-t-on cessé de voir des Persans à la Mecque. Par la même raison on n'en voit plus arriver du pays du Grand-Mogol & de la partie Mahométane des Indes.

Quelque diminués que soient les profits des Schérifs de la Mecque, voyons quelles sont les villes principales de leurs Etats. On n'en peut compter que quatre, *Médine* & *la Mecque* qui sont dans les terres, *Dgedda* sur la mer Rouge, qui est le port de la Mecque, & *Jambo*, qui est celui de Médine. Je commence par cette derniere ville, qui est moins avancée, en tirant au sud, que la Mecque; celle-ci étant environ quarante lieues par-delà le Tropique du Cancer, & Médine à peu près autant en deçà. Il y a par conséquent quatre-

vingts lieües de l'une à l'autre. Le nom de Médine ne veut dire autre chose en arabe, que *ville* ou *grande ville*; aussi ce nom pourroit-il être commun à plusieurs cités; mais pour distinguer celle-ci, on ajoute *Medina Alnabi*, c'est-à-dire, *ville du Prophete* ou *du repos du Prophete*; ce mot indique les circonstances qui la rendent illustre & fameuse. Mahomet, après avoir été obligé de fuir de la Mecque sa patrie, la premiere année de l'Hégire, s'établit à Médine, en fit sa résidence, la désigna pour celle de ses successeurs, & y mourut enfin l'an de notre Ere 637. Son tombeau y est toujours visité par ceux qui composent les nombreuses caravanes de Pélerins Mahométans dont je viens de parler; mais ce tombeau n'est que le second objet de leur dévotion, le premier est la Mecque; ils s'arrêtent à Médine en allant ou en revenant. Il n'y a personne qui n'ait entendu faire le conte que le tombeau de Mahomet étoit suspendu en l'air au milieu de la principale mosquée de Médine, & que cette suspension, qui paroît miraculeuse, s'opéroit au moyen d'une énorme pierre d'aimant, enclavée dans la voûte, & qui attiroit le cercueil

entiérement couvert de lames de fer. On ne comprend pas quel peut avoir été le fondement de cette fable absurde. Les Chrétiens ne peuvent en juger par eux-mêmes, car on ne les laisse point entrer à Médine, non plus qu'à la Mecque; mais les meilleurs Mémoires des Auteurs & Voyageurs Mahométans nous apprennent que ce tombeau est de marbre blanc, placé dans un petit dôme couvert de plomb, soutenu de colonnes à travers lesquelles on peut le voir. Il est entouré d'une balustrade, couvert de drap d'or & de magnifiques tapis, qui sont des présens de l'Empereur des Turcs. On place aussi tout autour des cassolettes & des candelabres très-riches. Auprès de ce tombeau principal, il y en a d'autres moins magnifiques de quatre de ses premiers successeurs, *Abubeker*, *Ali*, *Omar*, & *Osman*; le tout est voisin d'une grande & belle mosquée, que l'on prétend avoir été bâtie par Mahomet même. La ville est grande & belle, cependant de la moitié moins étendue que celle de la Mecque; il y a un fauxbourg qui est presque aussi grand que la ville. On assure que les habitans en sont polis & spirituels; mais

il eſt impoſſible aux Européens d'en juger, puiſqu'on n'y laiſſe entrer ni Chrétiens ni Juifs. L'ancien nom de Médine étoit, dit-on, *Iatreb*; ce n'eſt que depuis le temps de Mahomet qu'on l'appelle *Médine*. Ayant été ſoumiſe au même Souverain que la Mecque, ce Schérif y tient un Viſir, & le Grand-Seigneur un Caïmacan, mais qui ne ſe mêlent que des affaires des Pélerins qui compoſent les caravanes Turques.

Le port de *Jambo* eſt ſur la mer Rouge, à trois journées de Médine. Il eſt entouré de murailles, & défendu par un château en aſſez mauvais état. On prétend que les Turcs y ont une garniſon de Janiſſaires; mais les Chrétiens n'y abordent jamais.

La Mecque étant beaucoup plus près de l'Equateur que Médine, l'air y eſt infiniment plus chaud; le terroir en eſt fort ingrat; elle n'eſt qu'à une journée de la mer Rouge, & à la même diſtance des montagnes au milieu deſquelles croît le meilleur café. Il y a dans ces montagnes de belles carrieres de marbre noir; c'eſt à cauſe de cela que les plus beaux édifices de la Mecque en ſont tous

bâtis. On y manqueroit d'eau, si celle de ces mêmes montagnes n'étoit pas conduite dans la ville par d'assez beaux aqueducs, qui en fournissent abondamment aux fontaines distribuées dans tous les quartiers. La plus belle est bâtie au même lieu où étoit autrefois la maison d'Abraham, car la folie des habitans de la Mecque est qu'Abraham ait habité leur pays : il n'y a cependant guere d'apparence, mais ils tiennent à cette idée. Ils appellent cette prétendue maison d'Abraham, *Caaba* ou *Beit-allah*, c'est-à-dire, *maison de Dieu*. C'est un très petit édifice carré, au milieu d'une grande place entourée d'arcades & de portiques, comme un cloître. Il y a une grande porte au sud, qui ne s'ouvre que pour les grandes cérémonies ; ordinairement on y entre par un petit guichet. Dans la muraille extérieure de la *Caaba*, est enchâssée une pierre noire, dont les Mahométans font beaucoup de contes. Les Pélerins la baisent, s'ils peuvent en obtenir la permission, la touchent, ou du moins lui font la révérence. La Caaba sert de mosquée, & on y lit l'Alcoran : on y voit de riches tapis envoyés par les grands Souverains Mahométans. Le puits

de *Zemzem* eſt reſpecté, parce que l'on croit que c'eſt celui qu'un Ange indiqua à Agar, & qui ſauva la vie à ſon fils Iſmaël, ancêtre de toute la Nation Arabe. Pour viſiter ce puits, auſſi bien que la Caaba, il faut avoir la tête & les pieds nus, de quelque condition que l'on ſoit. Les caravanes arrivent toujours à la Mecque pendant l'hiver, & en repartent au printemps, parce que pendant l'été la chaleur y eſt ſi exceſſive, que l'on n'oſe ſortir dans les rues, de peur d'être atteint de ce vent brûlant & mortel, qui ſurprend quelquefois les Voyageurs dans le déſert & les étouffe. Il y a de certains ſacrifices d'agneaux, & ſur-tout de moutons, que l'on fait, à certains jours, auprès de la Caaba. Cette cérémonie n'eſt en uſage qu'à la Mecque, car on ſait d'ailleurs que celles des Turcs ne conſiſtent ordinairement qu'en ablutions & en prieres. La fonction d'appeler les Muſulmans à la priere du haut des minarets, eſt regardée à la Mecque comme très-honorable, & eſt attachée à une ſeule famille; on les appelle les *Muézins*, & ce nom eſt devenu commun à tous ceux qui rempliſſent cette fonction dans tous les pays Mahométans.

Cette

Cette famille est de la Tribu des Koraïtes, qui en général est très-considérée à la Mecque, parce que c'est d'elle qu'est sorti Mahomet. Il y a plusieurs places, que l'on ne peut posséder qu'étant originaire Koraïte, sans prétendre pour cela descendre de Mahomet; telle est celle de Portier ou Gardien des clefs de la Caaba, & certaines charges de Cadi. L'intérêt que les Arabes ont de posséder ces charges, fait que les Koraïtes conservent soigneusement leurs généalogies; mais c'est la seule des anciennes Tribus qui soit en regle à cet égard; les autres ou ont négligé leurs preuves, ou s'attribuent de fausses généalogies pour s'attirer plus de considération; d'autres ne descendent de Mahomet que par les femmes.

La Mecque est entourée de bonnes murailles; on la dit aussi grande que la ville de Marseille. On la divise en deux parties, la ville haute ou *Bokak*, & la ville basse ou le *Haram*. On juge bien qu'il y a quelques beaux édifices, sur-tout des mosquées, & le palais du Schérif. Ce Prince est d'autant plus riche, qu'il a le droit d'aubaine, & hérite de tous les Pélerins étrangers qui meurent dans l'éten-

due de ses Etats, & sur-tout à la Mecque.

A deux journées de cette ville sur la mer Rouge, sont le port & la ville de *Dgedda*. La ville est fortifiée, mais les murailles sont en fort mauvais état. Le Grand-Seigneur y entretient une garnison Turque & un Bacha, qui cependant n'empêchent pas que le Schérif de la Mecque n'en soit le véritable Souverain. Les maisons du côté de la mer sont assez bien bâties ; le reste n'est composé que de misérables cabanes ; les vaisseaux ne peuvent point approcher de la ville, & sont obligés de se tenir dans la rade à une assez grande distance, parce que le fond près de la côte est rempli de corail, ce qui n'est pas rare dans la mer Rouge, & a pû contribuer à lui faire donner le nom qu'elle porte. Au reste les bâtimens, quels qu'ils soient, ne peuvent entrer dans le port de Dgedda qu'à la haute marée. (On sait que le flux & reflux est très-sensible dans la mer Rouge, & même il y a des marées extraordinaires plus fortes que celles auxquelles on est accoutumé dans l'Océan.) Malgré toutes les incommodités de ce port, il est très-

fréquenté, à cause que c'est l'entrepôt de toutes les marchandises qui viennent des Indes par la mer Rouge, & qui de là se répandent dans l'Egypte, la Syrie & les autres provinces de l'Empire Mahométan, où elles sont portées par les caravanes; on veut bien permettre aux vaisseaux Chrétiens d'y entrer, mais non à leurs Négocians de s'y établir; ils courroient grand risque, s'ils vouloient passer de là à la Mecque. Les Mahométans s'imaginent, dit-on, qu'Eve, la premiere de toutes les femmes, est morte à Dgedda; & montrent le lieu où elle a été enterrée; cette opinion est encore plus extraordinaire que celle qu'Abraham ait demeuré dans la Caaba.

Suez est située à l'extrémité de la mer Rouge, à deux ou trois journées du Caire, précisément au point de partage de l'Asie & de l'Afrique; aussi ses habitans sont moitié Egyptiens, moitié Arabes; mais ils se tiennent le moins qu'ils peuvent dans cette malheureuse ville, où l'on manque absolument d'eau. Ils n'y viennent qu'au moment de l'arrivée jusqu'à celui du départ des vaisseaux, qui y sont conduits tous les ans à des époques réglées par les marées

& les vents, & ces vaiſſeaux ne ſont que des eſpeces de ſaïques Turques & Arabes, qui vont de Suez à Dgedda; ils prennent dans ce dernier port ce qu'apportent les vaiſſeaux Indiens ou Européens qui viennent des Indes.

Il ne me reſte plus à faire que quelques remarques générales ſur l'Arabie & les Arabes : je les tirerai des relations les plus récentes & les plus ſûres, & principalement de l'Ouvrage de M. Niebur, imprimé il y a environ dix ans, en trois Volumes *in*-4°. On accuſe les Arabes d'être plus curieux de la généalogie de leurs chevaux, que de la leur même. Quoiqu'en général ils faſſent cas de la nobleſſe, à la différence des Turcs qui n'y attachent aucun prix, leurs Tribus ſont à préſent toutes confondues, & ce n'eſt plus que par une tradition fort incertaine, qu'ils ſe diſent être de l'une ou de l'autre. Il y a des Chefs dont les familles dominent de temps immémorial dans tels ou tels cantons de l'Arabie Heureuſe. Mais quant aux Chefs des Bédouins qui errent dans des déſerts bien plus étendus, il eſt impoſſible de ſavoir de quelle Tribu ils ſont originaires; n'ayant point l'uſage de l'écriture, ils ne

peuvent produire ni titres ni diplomes. Il est bien sûr que la noblesse de leurs chevaux ne peut pas être mieux établie que la leur, mais elle l'est au moins autant; & il est plus aisé de reconnoître un cheval de race, à sa vigueur & à son allure, qu'un descendant de Mahomet & des Califes, à son mérite personnel. Il est incontestable que les chevaux Arabes sont les premiers du Monde, & on doit même ajouter que le pays de l'origine de toutes les especes de chevaux dont on fait cas, est l'Arabie. En effet, les chevaux Barbaresques viennent de ceux qui ont porté dans ce pays là les Arabes, Fondateurs de l'empire des Schérifs, & des royaumes de Fez, de Maroc & de Tafilet. La race des chevaux d'Espagne remonte jusques à ceux de ces mêmes Arabes qui passerent d'Afrique en Europe, & y firent de si grandes conquêtes. Les chevaux Napolitains, les Anglois mêmes, sont de race Espagnole; mais on peut assurer que les chevaux restés en Arabie sont encore supérieurs à leurs descendans, dispersés dans les autres parties du Monde. Ils sont également intelligens, vifs, sobres, & capables de

supporter les plus grandes fatigues. Enfin, les chevaux & les chameaux sont d'une ressource infinie pour les Arabes. Mais ces derniers animaux ne s'écartent point de leur pays natal, & si l'on en voit quelques-uns vivre en Europe, ils y sont toujours étrangers & ne s'y reproduisent point.

L'arbre du café, ou cafier, est originaire d'Ethiopie ; mais il ne sert point dans ce pays-là au même usage qu'en Arabie, & on ne fait point infuser son fruit & sa féve. L'arbre est à peu près haut & gros comme un pommier ; les feuilles sont larges & belles, rangées également sur les côtés des petites branches ; c'est aux angles que font ces feuilles avec les branches, que se forment des fleurs blanches, assez jolies, & odoriférantes. De ces fleurs naissent des fruits rouges, dont la chair est assez agréable, quoique d'un goût un peu âpre ; la féve du café sert de noyau à ce fruit, & cette féve est enveloppée d'une pellicule que les Arabes délicats recueillent quand elle est fraîche, & dont ils font, en la laissant infuser dans l'eau, une liqueur que l'on appelle café

à la Sultane, bien supérieure à celle de notre café ordinaire, qui ne provient que des féves; mais la pellicule dont je parle est sujette à se dessécher, & ne se conserveroit pas assez long-temps pour que nous en pussions faire usage; il faut donc nous contenter de la féve, qui, quand elle est cueillie à temps & en maturité, a encore un parfum aromatique très-agréable. Ce n'est qu'au commencement du seizieme siecle que l'usage du café a passé de l'Arabie en Egypte, & de là en Turquie. On prétend que ce fut un Supérieur de Derviches Mahométans qui en fit boire à ses Moines pour les empêcher de dormir, au lieu de vaquer à leurs prieres & autres exercices. On découvrit ensuite que le café avoit bien d'autres vertus que celle de tenir les Moines éveillés, qu'il purifioit le sang, qu'il fortifioit l'estomac, & aidoit à la digestion. Quelques Médecins le prônerent, quelques autres le trouverent mauvais & dangereux; cependant les Turcs, auxquels le vin est défendu, trouverent que le café pouvoit les en dédommager, & leur causoit une espece d'ivresse; ils y prirent goût, & non seulement on

en fit uſage dans les maiſons particulieres, mais il s'établit à Conſtantinople des Cafés publics dans le goût de ceux qui ſont aujourd'hui en France ; bientôt on s'éleva contre les déſordres qui ſe gliſſerent dans ces lieux publics. Non ſeulement la Police entreprit d'y mettre ordre, mais le Gouvernement s'y crut intéreſſé, parce qu'on y parloit très-hardiment de nouvelles, & qu'on y pouvoit fomenter des cabales contre l'État. Le Divan engagea le Muphti à prononcer que Mahomet avoit interdit à ſes ſectateurs non ſeulement le vin, mais toutes les liqueurs fortes, & que le café étoit du nombre, Les Cafés publics furent fermés pendant quelque temps à Conſtantinople ; mais inſenſiblement ils s'y ſont rouverts, & y ſont à preſent plus communs que jamais. Les Turcs rendent le café bien plus fort que le nôtre, en y mêlant des cloux de girofle & des épices.

Le Voyageur Thévenot eſt le premier qui l'ait fait connoître en France, au retour de ſes courſes vers 1650 ; il a été connu en même temps en Angleterre ; dix ans après, il étoit très-com-

mun à Marseille. Ce fut en 1672 que quelques Arméniens établirent un Café public à la Foire Saint Germain, & hors le temps de la Foire, dans la rue de Bussy, qui n'en étoit pas éloignée. Quelques années après, deux garçons de ces Arméniens, Grégoire & Procope, passerent dans la rue des Fossés Saint-Germain, vis-à-vis de la Comédie Françoise; cinquante ans après, nous avons encore vu les boutiques des enfans de ceux-ci très-fréquentées dans cette même place. Avant la fin du siecle, on a vu s'ouvrir ceux du bas du pont Saint-Michel & de la place de l'Ecole; le premier, fréquenté par les Militaires & les Recruteurs, le second par les Beaux-Esprits: enfin, vers 1718, le Café de la Régence, sur la place du Palais Royal, & celui de Foy, dans les Jardins de ce Palais, ont été les plus célebres & les meilleurs de Paris. Depuis quelques années, la multiplicité des Cafés leur a fait perdre beaucoup de l'estime publique; mais l'usage de cette boisson a continué d'être général en France, s'est étendu dans toutes nos provinces, & de là, par toute l'Allemagne & dans le Nord.

Si l'Arabie ſeule fût reſtée en poſſeſſion de fournir du café, elle n'y auroit pas ſuffi; mais depuis le commencement de ce ſiecle, les moyens de ſe paſſer du café de Mocha ſe ſont multipliés, pour ainſi dire, à l'infini. Depuis 1714, que l'on a apporté le premier arbre de café au Jardin du Roi, on en a tranſporté des plants en Amérique, & ils y ont parfaitement réuſſi ſans beaucoup de peines & de ſoins; à la vérité, il eſt inférieur en qualité à celui qui vient de Mocha; les connoiſſeurs le ſavent bien diſtinguer à la féve: mais comme les autres s'y trompent, & qu'il nous revient en Europe à meilleur marché, on nous le vend pour du café du Levant; on en porte dans le Levant même, où on le mêle avec du café d'Arabie: enfin, les Marchands peu ſcrupuleux tâchent de faire paſſer pour du café en poudre, pluſieurs autres ſortes de petites graines, tels que des pois, des féves, & même de l'orge, &c. qu'ils font brûler & torréfier. On compte qu'il ſe débite en Arabie treize millions de livres peſant de café, dont les Européens en conſomment un million

& demi, qui leur coute, dit-on, quinze à seize sols la livre.

La manne purgative est une autre production de l'Arabie, dont la récolte se fait au cœur de l'été, & un peu avant le lever du soleil; on l'enleve de dessus les feuilles & les petites branches de certains arbres. Celle qui est pure & de la premiere cueillette, est plus chere, & s'appelle manne en larmes; celle que l'on ramasse par terre ou que l'on gratte sur le tronc de l'arbre, est ordinairement chargée d'ordures, & moins estimée. On fait venir de la manne de Calabre; mais celle d'Arabie passe pour être bien supérieure.

Le fameux baume de la Mecque est une liqueur qui découle du tronc d'un arbrisseau qui croît seulement dans une partie de l'Arabie; il est très-blanc, & s'épaissit dès qu'il est recueilli, refroidi & transporté. Il est si précieux, qu'on fait garder avec soin par des Janissaires, les arbrisseaux qui en produisent, & que tout ce que l'on en recueille s'envoye à Constantinople. Le Schérif de la Mecque en garde peut-être un peu pour lui; mais il n'en vend ni n'en donne : on pré-

tend qu'on n'en a jamais apporté de véritable en Europe ; du moins on y a du baume de Judée & d'Egypte, qui eſt de la même eſpece & de la même couleur que celui de la Mecque, & qui a les mêmes qualités, mais à un degré fort inférieur. C'eſt de celui-là, qui a auſſi ſon prix, que le Grand-Seigneur fait quelquefois des préſens aux Ambaſſadeurs étrangers. C'eſt un excellent vulnéraire ; il nettoye, guérit & conſolide les plaies très-promptement, quand on l'applique deſſus ; pris intérieurement en petits bols liés avec un peu de ſucre en poudre, il fortifie l'eſtomac, guérit les crachemens de ſang, arrête les hémorragies, &c. : on en mêle dans la thériaque, quand on peut en avoir ; à ſon défaut on ſe ſert de baume du Pérou ; on en fait auſſi un fard admirable pour blanchir & adoucir la peau, & nettoyer le teint.

La gomme Arabique coule en petites larmes de certains arbres qui croiſſent dans l'Arabie Heureuſe, & dont les feuilles ſont très-petites. La véritable eſt très-rare à Paris, parce qu'on en apporte du Sénégal qui y reſſemble beaucoup,

mais qui est inférieur en qualité. Cette drogue est infiniment nourrissante, si bien que les Arabes du désert, & les Negres de l'intérieur de l'Afrique, ne vivent presque d'autre chose. Il en faut une très-petite quantité pour nourrir un homme pendant plusieurs jours; si elle étoit plus commune, elle seroit d'une grande ressource pour la subsistance des armées : quoiqu'un peu chaude, elle est très-saine; les Apothicaires qui peuvent en avoir de bonne, la font entrer dans leurs locs & leurs pastilles, & les rendent par-là confortatifs.

Le meilleur encens nous vient d'Arabie; le véritable ne croît pas dans ce pays-là, mais dans les Indes. Le pur encens se nomme en latin *Bdellium*, & celui de l'Arabie & de la Judée, qui est inférieur, *Oliban*. Ils sont également bons étant brûlés; mais pour être employés dans la médecine, celui des Indes est bien préférable: on l'emploie dans la pharmacie, sous le nom de *Storax*. Il découle des branches de certains arbres en Judée, qui rampent contre les vieilles murailles.

Telles sont les principales productions

de l'Arabie, pays à cela près ſi ſtérile, que l'on peut bien appliquer à cette contrée de l'Aſie, ce que l'on a dit de la Provence, que ce n'eſt qu'une gueuſe parfumée.

DE LA PERSE.

LA ſituation préſente du pays dont je vais parler, comparée aux différens états dans leſquels il s'eſt trouvé depuis vingt ou trente ſiecles, doit donner lieu aux réflexions philoſophiques les plus belles & les plus touchantes. Il a d'abord compoſé la plus grande partie de l'Empire d'Aſſyrie & de Babylonie, le plus ancien & le plus grand du Monde. Il a formé enſuite un royaume à part, qui, ayant été uni par Cyrus à celui de Médie, environ cinq cent cinquante ans avant la naiſſance de J. C., devint ſi puiſſant, que ſous les premiers ſucceſſeurs de Cyrus, il avoit ſoumis preſque toute l'Aſie connue des Anciens, du moins ce qui compoſe aujourd'hui la Turquie en Aſie; l'Egypte, & tout ce qui formoit en dernier lieu l'Empire des Sophis, étoit ſoumis aux Rois de Perſe. Alexandre conquit ce vaſte Empire; ſes ſucceſſeurs le partagerent, & ſe firent long-temps la guerre entre eux. Les Romains, profitant de leurs diviſions, s'en emparerent, &, dès le commencement

de notre Ere, presque tout l'ancien Empire des Perses faisoit partie de l'Empire Romain. Les Parthes seuls se maintinrent libres dans les montagnes du Taurus & du Caucase. Les Romains les vainquirent plusieurs fois ; mais ils ne purent entiérement les dompter. Au troisieme siecle, le royaume des Parthes reprit le nom de royaume des Perses, parce qu'un soldat Persan, nommé *Artaxerxe* ou *Artaxate*, s'en empara. Ce nouvel Empire Persan dura jusqu'au milieu du septieme siecle, qu'il fut détruit par les Califes Arabes ; ils y établirent le Mahométisme sur les ruines de l'ancien Empire des Perses, adorateurs du feu. La domination de ces descendans de Mahomet fut troublée par les irruptions des Tartares, conduits par Gengis-Kan, & quelques siecles après, par Tamerlan. Au 15e siecle, Usum-Cassan, d'origine Turque, s'empara de la Perse, & la derniere année de ce même siecle, sa postérité en fut chassée par Ismaël Sophi, dont les fils ont gouverné la Perse paisiblement pendant le cours des seizieme & dix-septieme siecles. Ce n'est qu'au dix-huitieme, que le trône des Sophis a commencé à être ébranlé. En 1736, le fameux usurpateur Thamas-Kouli-Kan détruisit

détruisit absolument leur race ; & après sa mort, on peut dire que le royaume de Perse a été déchiré & presque détruit par différens Barbares. Son commerce est anéanti ; ses grandes villes & ses plus beaux monumens sont bouleversés ; & ce pays, si favorisé de la Nature & si embelli par l'Art, fournit une nouvelle preuve qu'un Gouvernement sans principes, & un luxe sans mesure, sont les présages infaillibles de la destruction d'un Empire.

Sans m'attacher à suivre exactement l'histoire de Perse, dont je viens d'indiquer légérement les principales époques, j'aurai occasion d'en rapporter les traits les plus frappans, en parcourant avec mes Lecteurs les provinces de ce ci-devant royaume.

Sous le premier Empire des Perses, la Médie étoit la plus ancienne & peut-être la plus considérable de ses provinces. J'ai déjà dit qu'elle avoit formé un royaume particulier, dont le premier Souverain fut *Arbacès*, selon les uns, & selon d'autres, *Déjocès*, qui fut élu sept cents ans avant la naissance de J. C. Il est sûr du moins que celui-ci fit des loix très-sages, & affermit dans sa famille le trône de Médie. Son fils *Phraortes* lui

fuccéda, & s'y illuftra moins que fon petit-fils *Cyaxare*, qui unit la Perfe à fa couronne, repouffa Nabuchodonofor, Roi d'Affyrie, & l'alla affiéger jufque dans Ninive; mais il fut obligé de lever le fiége, pour écarter les Scythes qui menaçoient fes Etats. Après les avoir pacifiés, il fit la guerre aux Lydiens. Ayant vaincu ceux-ci, il reprit le fiége de Ninive, & fe rendit maître de cette capitale, & par conféquent de l'Affyrie, dont le Roi Nabuchodonofor avoit foumis la Judée. Les Juifs fe trouverent ainfi fujets de Cyaxare & de fon fils *Aftyage*, connu dans la Bible fous le nom d'*Affuérus*. Babylone étoit reftée à *Evilmérodac*, fils de Nabuchodonofor. Aftyage lui fit la guerre, & obtint fur lui de grands avantages. Il eut pour fucceffeur *Cyaxare II*, qui acheva la deftruction de l'Empire des Babyloniens. Pour mieux dire, ce fut fous fon nom que le jeune *Cyrus* fit cette grande conquête. Cyrus étoit neveu de Cyaxare II, & petit-fils d'Aftyage par fa fille Mandane, qui avoit époufé un Seigneur Perfe. Ce Prince partagea d'abord le royaume avec fon oncle, & enfuite il le poffédа feul. Alors il lui fit prendre le nom de fa patrie; en forte qu'au lieu que la Perfe avoit été une province de la

Médie, celle-ci en devint une de la Perse.

La *Médie* étoit divisée en deux parties; savoir, la *Grande-Médie* & l'*Atropatene.* Cette derniere étoit froide & stérile; l'autre étoit plus fertile.

La capitale de l'Atropatene étoit *Gaza*, & celle de la Grande-Médie, *Ecbatane*, qui étoit renommée par ses murailles, hautes de soixante-dix coudées & larges de cinquante, & par ses tours de la hauteur de cent pieds, servant de défense à chacune de ses portes; enfin, par son palais royal d'une magnificence extrême. On croit que la fameuse ville de *Tauris* a été bâtie sur les ruines d'Ecbatane. Il paroît qu'elle fut abandonnée par les successeurs d'Alexandre.

Séleucus Nicanor fit construire une autre ville, qu'il appela *Laodicée*, du nom de sa mere. Les Rois des Parthes habitoient dans une troisieme, qu'ils appelerent *Arsace*, du nom du Fondateur de leur Maison. Elle se nommoit auparavant *Raguès*; il en est question dans le Livre de Tobie.

La *Parthie* étoit comprise dans la Médie; & les peuples Barbares qui l'habitoient, se rendirent maîtres de tout le

reste, à leur grand avantage; car leur ancien pays, près du Caucase & de la mer Caspienne, étoit âpre & stérile, tandis que les plaines d'Ecbatane étoient fertiles & agréables.

La mer *Caspienne* ou *Hyrcaniennne* a pris son nom des Barbares qui demeuroient sur ses bords. On sait que ce n'est proprement qu'un grand lac, dans lequel se déchargent le Wolga, l'Araxe & quelques autres rivieres. On n'y remarque aucune communication avec d'autres mers.

L'ancienne Médie renferme à présent les provinces d'*Aderbitjan* & de *Ghilan*. Le *Daghestan* & *Tabarestan* sont l'ancienne Hyrcanie; & le *Chorasan*, l'ancienne Parthie. Quant à la Perse, son premier nom a été *Elam*; c'est celui que lui donne Moïse dans la Génese, & *Josephe* dans ses Antiquités Judaïques. Les provinces qu'elle contenoit autrefois, étoient la *Gédrosie*, qui avoit au midi la mer Erytrée, nommée à présent *mer des Indes*. Les côtes en étoient habitées par des peuples que l'on appeloit *Ictyophages*, parce qu'ils se nourrissoient de poissons. Elle avoit à l'orient la portion de l'Inde, connue des Anciens, & qui

étoit arrosée par le fleuve Indus. La plus grande partie de cette province étoit déserte; cependant on trouvoit dans les terres quelques villes, dont la principale s'appeloit *Parsia*, qui a peut-être donné son nom à la Perse. Ptolémée dit qu'il y avoit un fameux port, qu'il appelle *port des Femmes*; on croit qu'il se nomme aujourd'hui *Guadal.* Les provinces modernes qui tiennent la place de la Gédrosie, sont celles de *Makeran* & de *Sind*; & les principales villes, celles de *Tits* & de *Derbil.*

La province de *Caramanie*, aujourd'hui le *Kerman*, est à l'occident de la Gédrosie, & a aussi au midi l'Océan & l'entrée du golfe Persique. Dans la partie de cette province qui n'étoit point déserte, on trouvoit la ville de *Carmane*, aujourd'hui *Kirman*, fameuse par les excellens sabres que l'on y fabrique; la ville d'*Armuza*, sur les ruines de laquelle a été fondée celle d'*Ormus*, importante par sa situation à l'entrée du golfe Persique, & qui a été long-temps le centre du commerce de la Perse & des Indes.

La *Drangiane*, aujourd'hui le *Sigistan*, est dans les terres au nord de la Gédrosie, & à l'orient de la Caramanie. Elle prend

ſon nom d'un fleuve nommé *Drangius*, qui la traverſe, & qui a cela de particulier, qu'il ne ſe jette dans aucune mer, mais qu'il ſe perd dans un lac. La ville principale de la Drangiane étoit *Ariaſte*, & la ſeconde *Prophataſie*, qui s'appelle aujourd'hui *Sigiſtan*, & donne ſon nom à la province.

L'*Arachoſie* s'étendoit depuis la Drangiane, en tirant à l'orient, juſqu'aux frontieres de l'Inde. Le Géographe Ptolémée y compte juſqu'à treize villes, dont la principale étoit *Arachotus*, que l'on diſoit avoir été bâtie par Sémiramis. Il y avoit dans cette même province une ville d'*Alexandrie*, qui, comme tant d'autres, avoit pris le nom du Conquérant de la Perſe; & une d'*Arbaca*, qui étoit la patrie d'*Arbaces*, qui, étant Gouverneur de Médie pour Sardanapale, Roi d'Aſſyrie, ſe ligua avec quelques Seigneurs mécontens de ce Monarque, le força de ſe brûler lui-même dans ſon palais; & les Conjurés ayant partagé l'Empire d'Aſſyrie, Arbaces eut pour ſa part la Médie, dont il fut le premier Roi. Le terrein qu'occupoit cette province fait aujourd'hui partie de celles d'*Halacan* & de *Çandahar*, qui ſont par-

tagées entre la Perse & l'Inde. Celle de Candahar sur-tout est très-montagneuse, & aisée à défendre.

La *Paropamise* étoit au nord de la Rachosie, également remplie de montagnes. Elle contenoit plusieurs villes considérables, entre autres celle de son nom, & celle de *Parsia*, qui, dit-on, a donné le sien à la Perse. Cette province se nomme aujourd'hui le *Sablestan*, & contient la forteresse de *Bust*, que Chardin dit être une des plus belles & des plus fortes places de la Perse.

En s'élevant toujours au nord, on trouvoit la *Bactriane*, qui s'étendoit jusqu'au fleuve Oxus, qui la séparoit de la Sogdiane; elle se nomme aujourd'hui le *Chorasan*: on prétend qu'elle étoit autrefois si peuplée, qu'elle avoit jusqu'à mille villes; mais si jamais cela a été vrai, ce ne peut avoir été qu'en y joignant la Sogdiane, qui aujourd'hui fait partie de la Grande-Tartarie, & s'étend depuis le fleuve Oxus jusqu'à l'Exarsates. La principale ville de la Bactriane étoit *Bactra*; & celle de la Sogdiane, *Maracanda*, qui a été depuis *Samarcand*.

La ville d'*Hérat* fait partie du Cho-

rasan ; elle s'appeloit autrefois *Aria*, & quelques Auteurs la font capitale d'une province de l'ancienne Perse, qu'ils nommoient l'*Arie*.

La *Margiane* étoit située entre la Bactriane & l'Hyrcanie; une partie étoit assez déserte, & habitée par les *Massagettes*, peuples errans d'origine Scythe. La partie peuplée avoit pour villes principales *Nisea*, *Maruca*, & une des six villes de Perse, qui portoit le nom d'*Alexandrie* ; aujourd'hui on y voit celles d'*Esterabad*, d'*Amul*, & de *Damkan*.

J'ai, déjà dit que l'*Hyrcanie* étoit à l'orient de la Médie, & étoit sujette de ce royaume tant qu'il subsista seul ; elle passa avec lui sous la domination des Perses. Ce pays, quoiqu'âpre & stérile en plus grande partie, étoit regardé comme important, à cause de la bravoure de ses habitans, d'ailleurs assez sauvages ; & commerçant, à cause de ses ports sur la mer Caspienne. Ils étoient fréquentés & le sont encore, principalement celui que l'on nommoit autrefois *Zadraarte*, aujourd'hui *Ferhabad*, où l'on voit souvent des bâtimens Russes venant d'Astraçan.

Dans l'intérieur des terres, étoient les villes d'*Hyrcan* & de *Tambrace*, fameuses du temps des Rois des Parthes, de la Maison des Arsacides. L'Hyrcanie forme aujourd'hui les provinces de *Masanderan* & de *Ghilan*.

J'ai déjà dit que la *Parthie* avoit été autrefois une province dépendante de la Médie; elle fut soumise avec elle aux Perses; mais les Parthes, Scythes d'origine, s'y étant établis, & ayant conservé bien plus long-temps que les Perses & les Medes l'esprit guerrier, & la force nécessaire pour devenir conquérans, établirent à leur tour un Empire, qui a résisté long-temps à toutes les forces des Romains, & enfin a relevé l'Empire des Perses. Les Rois des Parthes devenus puissans, y firent bâtir un grand nombre de villes; Ptolémée en comptoit de son temps jusqu'à vingt-cinq, & un nombre infini de villages. La principale de ces villes se nommoit *Hécatompyle*, parce qu'elle avoit cent portes.

L'ancienne Parthie forme aujourd'hui l'*Irac Agemi* ou l'*Irac Persan*, qu'on surnomme ainsi pour la distinguer de l'*Irac Arabi*, qui est l'ancienne Chaldée, & dont j'ai parlé dans le Volume précé-

dent. C'étoit, jusqu'au commencement de ce siecle, une des plus belles & des plus riches provinces de l'Empire des Sophis. Quoique, pour ainsi dire, flanquée à l'orient & l'occident d'affreux & vastes déserts, elle renfermoit autant de villes que du temps de Ptolémée. On devoit mettre à la tête *Ispahan*, & nommer ensuite *Caschan*, *Com* & *Casbin*.

La *Perside*, ou *Perse* proprement dite, étoit au midi de la Parthie, & s'étendoit jusque sur les bords du golfe Persique; c'étoit une des plus belles, des plus fertiles & des mieux peuplées de l'Empire des Perses. La capitale de cette province étoit la fameuse *Persépolis*, dont on voit encore, après plusieurs milliers d'années, subsister les ruines, qui sont peut-être les plus belles & les plus imposantes du Monde. On ne lit point sans admiration les descriptions que nous en ont données les grands Voyageurs du dix-septieme siecle, della-Vallé, le Brun, Tavernier, & Chardin. L'état où est la Perse ne permet guere à présent de les visiter, & on ne peut pas savoir s'il est vrai que dans la plaine, au milieu de laquelle Persépolis étoit située, on trouve encore

mille à quinze cents villages, dans un eſpace d'environ dix-huit lieues de longueur ſur cinq à ſix de largeur. Mais on ne peut douter que les colonnes, les portiques, les eſcaliers, & même quelques ſtatues & bas-reliefs qui ont échappé à la fureur de tant de Barbares, ne ſe ſoient encore ſouſtraits à celle des Tartares qui de nos jours ont inondé la Perſe. On retrouvera encore quelque jour ce *Chilminar*, dont les Voyageurs de qui je viens de citer les noms, ont fait graver la repréſentation. Cet ancien palais des Rois de Perſe fut bâti, ſelon quelques Auteurs, par Cyrus, & ſelon d'autres par le premier Darius. On prétend que les bas-reliefs que l'on y voit, repréſentent les actions d'un Héros romaneſque des Perſans, nommé *Ruſtan*, qui eſt fameux dans tout l'Orient, comme Hercule l'étoit chez les Grecs, & Roland chez nos ancêtres. On trouve dans toutes les Bibliotheques de Turquie & de Perſe, le Roman de Ruſtan, ſoit en vers ou en proſe, en arabe, en turc & en perſan. Les Barbares de l'Orient qui n'ont point le livre, ſavent du moins par cœur les hauts faits de Ruſtan, dont le récit leur a été tranſmis par leurs peres.

La seconde ville de la Perside étoit *Pasagarde*, bâtie par le grand Cyrus, dans laquelle on montroit le tombeau de ce Monarque. Les Rois de Perse ses successeurs s'y faisoient couronner ; on les revêtissoit d'une robe magnifique, qu'avoit autrefois portée Cyrus ; on leur ceignoit son sabre ; leur couronne consistoit dans une tiare élevée & pointue, d'une forme particuliere aux Souverains, qui les distinguoit de leurs sujets, qui portoient aussi des tiares, car c'étoit la coiffure de toute la nation Perse ; mais celle des particuliers étoit recourbée. Les Rois garnissoient leurs tiares d'une bande d'étoffe, couleur de pourpre, chargée de pierreries, ce qu'on appeloit leur diadême, & ce qui, joint à la tiare, formoit une espece de turban. L'ancienne Perside s'appelle aujourd'hui *Parsistan* ou *Farsistan*. Les principales villes de cette province sont, dans les terres, *Schiras*, *Laar* ; & sur le golfe Persique, *Bender-Abassi*, *Bender-Congo*, &c.

La *Susiane* étoit à l'orient de la Perside avoit à l'occident la Chaldée & la Babylonie, dont elle étoit séparée par le Tygre, l'ancienne Médie au nord,

& le golfe Persique au midi. Ses villes principales étoient *Suze* & *Tarsiane*; elle se nomme aujourd'hui le *Chusistan*: on y voit encore les restes de la ville de Suze, & d'autres, nommées *Ahiawas*, *Scabar*, &c.

Telle étoit l'ancienne étendue & la division de la Perse sous Cyrus & ses premiers successeurs; elle contenoit, dit-on, plus de cinq cents villes, soixante mille villages, & quarante millions d'habitans. Sous les derniers Rois de cette dynastie, cet Empire a été encore bien plus vaste, jusqu'au temps d'Alexandre. Sous les Rois Arsacides, elle est revenue, pour ainsi dire, à ses premieres limites, & elle les a conservées sous les Souverains Mahométans, & jusques à nos jours, mais sous des noms tout différens de ceux qu'elle portoit dans les anciens temps. Je ferai connoître ces nouvelles dénominations des provinces de la Perse, en présentant le tableau de l'état où elle se trouvoit à la fin du siecle dernier.

Le climat de la Perse devroit être en général assez tempéré, ce pays étant en deçà des Tropiques; cependant les grandes montagnes qui sont répandues

ſur ſa ſurface, les mers dont elle eſt entourée, & les expoſitions qui en réſultent, rendent ces différens cantons d'une température aſſez diverſe. L'hiver y eſt ſouvent très-froid, la neige y tombe en abondance, & ſéjourne long-temps dans les montagnes. Sur les bords du golfe Perſique, les chaleurs de l'été ſont non ſeulement inſupportables, mais l'air eſt alors dangereux & mal-ſain, & les habitans ſont obligés de ſe retirer pendant quatre mois dans les montagnes; mais dans l'intérieur du royaume, ſur-tout à Iſaphan, Schiras, Tauris, l'air eſt pur & ſec; il y pleut rarement, mais l'air y eſt rafraîchi & tempéré par des vents qui le rendent très-ſain; on y éprouve rarement des orages, & jamais de tremblemens de terre. Il y a peu de grandes rivieres, mais beaucoup de petites, que l'on ſaigne pour arroſer les terres qui ont de la diſpoſition à la fertilité. La culture des terres s'eſt trouvée bien plus négligée qu'elle ne l'étoit du temps des anciens Rois, qui mettoient au nombre de leurs principes de Religion & de gouvernement, de favoriſer l'agriculture. Probablement dans le dernier état des

choſes, elle l'eſt encore moins; mais dans les cantons de la Perſe les plus favoriſés du Ciel, il y a tant de choſes qui y viennent ſans ſoins & ſans peine, qu'ils ſe releveront toujours des déſaſtres qu'ils éprouveront, & ſe repeupleront, & qu'en perdant tout ce que le commerce & l'art fourniſſoient de beautés à la Perſe, il lui reſtera encore aſſez, dont elle ne ſera redevable qu'à la ſeule Nature.

L'arbre le plus commun dans les plaines & les vallons de la Perſe, eſt le platane : c'eſt peut-être le plus beau de tous ceux qui puiſſent décorer les jardins & les environs d'une ville; auſſi celles des plus belles provinces de Perſe en étoient-elles ſi remplies, qu'en les voyant de loin on croyoit entrer dans un jardin ou un parc très-touffu. On eſt perſuadé en Perſe, que l'ombre du platane eſt ſaine, & que cet arbre écarte même les orages. D'ailleurs, dans d'autres cantons du royaume moins agréables, on trouve des arbres d'où découlent des gommes précieuſes, le maſtic, la térébenthine, & l'encens. Les légumes, ſur-tout les oignons & les laitues, ſont délicieux dans la belle partie de la Perſe. D'un autre

coté, on y est à la source de toutes les drogues médicinales, de la casse, du séné, du tamarin, de la manne, & de la rhubarbe. Les melons y sont si communs, qu'ils font pendant l'été la nourriture du peuple; il y en a de différentes especes, toutes également salutaires & bonnes au goût. Les raisins y sont très-gros & d'une bonté excellente. Les Mahométans ne permettent pas que l'on en fasse beaucoup de vin; mais celui de Schiras est en réputation par tout le Monde. Tous les fruits communs en Europe le sont aussi en Perse, & encore plus beaux & meilleurs: les pêches en sont originaires, & n'ont pas d'autre nom en latin que *Mala Persica*, pommes de Perse. Le blé & l'orge y viendroient très-bien; mais on s'attache moins à leur culture qu'à celle du riz, qui fournit la nourriture ordinaire des gens du pays. Dans les parties même les plus stériles de la Perse, il y croît naturellement les plus belles fleurs. Les montagnes fournissent grand nombre de métaux & de minéraux; elles contiennent des mines d'or, d'argent, de fer & de cuivre; mais les premieres

sont

ſont abandonnées depuis long-temps, & peut-être à préſent n'en exploite-t-on plus aucunes. Celles d'or ont fourni autrefois les monnoies de Perſe connues ſous le nom de *Dariques*, parce que c'eſt ſous le regne de Darius qu'elles commencerent à être frappées, & qu'elles l'étoient à ſon coin. Les carrieres de marbre y ſont également communes. Il n'y a dans le Monde que deux mines de la pierre précieuſe, connue ſous le nom de Turquoiſe, & toutes deux ſont en Perſe. Du temps des Monarques Perſans, on y voyoit aſſez d'éléphans; ils s'en ſervoient même dans leurs armées; mais ces animaux ſont particuliers à l'Inde, & ne naiſſent que dans ce pays; on en peut dire autant des chameaux, dont le vrai pays eſt l'Arabie. Mais les chevaux provenans des haras de Perſe égaloient en beauté & en bonté les chevaux Arabes; ils étoient même également propres à traîner & à courir. Les bêtes féroces ſont communes dans les forêts & les montagnes de l'ancienne Hyrcanie; mais elles ne deſcendent point dans les belles plaines de l'Irac & de la Perſe proprement dite : on n'y voit auſſi que peu de ſerpens

& d'insectes venimeux. On n'est point dans l'usage d'y manger d'autre viande de boucherie, que des moutons & des chevreaux, point d'autres volailles que des pigeons, qui sont excellens, & point d'autre gibier que des perdrix, qui y sont grosses & bonnes. Les mers qui entourent la Perse, sont très-poissonneuses; les rivieres, les étangs, & même les ruisseaux, fournissent d'excellent poisson. Tels sont le sol & les productions de la Perse, qui ne peuvent changer. Le caractere des anciens peuples, au contraire, a été fort altéré par le mélange des diverses nations qui s'y sont introduites, & peut l'être encore de plus en plus; cependant on sait que le fond du caractere national est bon, les Perses étant naturellement spirituels, sages & assez doux, & cependant assez braves, mais disposés à la paresse, & à se laisser amollir par l'aisance & le luxe: c'est ce qui a été plusieurs fois cause de la ruine de leur Empire. Les hommes y sont bien faits, sans être de haute stature; ils ont tous le teint très-brun, les yeux vifs, & le nez fort aquilin. Les femmes y sont belles; elles ont un beau teint, & les yeux bleus: elles ont de la disposition à en-

graiſſer de bonne heure, ce qui les met hors d'état d'avoir long-temps des enfans.

Le gouvernement de la Perſe a toujours été monarchique, & même deſpotique. Les Perſes ont donné au reſte du Monde l'exemple d'un grand reſpect & d'un grand attachement pour leur Roi. Ils ne l'approchoient jamais ſans ſe proſterner, & ils appeloient même cette façon de le ſaluer, *adoration*; ils ne ſe préſentoient même jamais devant lui ſans lui faire quelques préſens. Ses palais & ſes appartemens étoient toujours d'une grande magnificence, ſa Cour très-nombreuſe, & ſa garde montoit ordinairement à quinze mille hommes. Les Rois n'avoient qu'une femme principale, mais un grand nombre de concubines, & même les ſujets pouvoient avoir autant de femmes qu'il leur étoit poſſible d'en nourrir. Les anciens Rois de Perſe ont été les premiers qui ont introduit l'uſage de faire ſervir leurs femmes par des Eunuques, dont ils faiſoient même quelquefois leurs Favoris, leurs Miniſtres & leurs Généraux. Les enfans du Roi tenoient le premier rang après lui; ils recevoient tous la meilleure éducation, & le Roi choiſiſſoit celui qu'il vouloit

désigner pour son successeur ; ordinairement c'étoit l'aîné. Ils étoient habiles dans tous les Arts & dans toutes les Sciences, & en devoient la connoissance aux Egyptiens, dont Cambyse, fils de Cyrus, avoit soumis le pays : d'ailleurs ils avoient déjà, plus de cinq cents ans avant la naissance de Jésus-Christ, eu pour Législateur le fameux Zoroastre, qui est en même temps l'auteur de leur Religion & de leur Philosophie. La plupart de leurs Loix étoient fort sages, & leur Religion mérite bien que je m'arrête quelques momens pour en parler.

M. Hyde, savant Anglois, a entrepris de justifier les Perses du reproche d'avoir été Idolâtres ; & ceux qui, depuis lui, ont approfondi cette question, se sont de plus en plus convaincus de la justesse de ses observations. Personne ne doute plus que la Religion des Mages n'ait été toujours celle de la Perse, & cette Religion n'étoit point du tout une idolâtrie. Pour bien connoître ses dogmes, il faut remonter à son origine. Les Perses descendans d'Elam, fils de Sem, suivirent d'abord la véritable Religion, celle des anciens Patriarches, qui ne reconnoissoient qu'un Dieu unique, tout-puissant, intellectuel, &

qu'on ne pouvoit ni voir ni repréſenter ; mais ils tomberent bientôt après dans l'inconvénient de prendre pour ce Dieu même les grands aſtres qui éclairent le Monde, & de leur adreſſer les hommages dus à la Divinité ; c'eſt ce qu'on a appelé le *Sabéïſme*, du nom des plaines de Saba dans l'Arabie, où elle a commencé. La famille d'Abraham fut préſervée de tomber dans cette erreur par ce grand & ſage Patriarche, qui l'éclaira d'après les leçons qu'il avoit reçues de Dieu même. Les Perſans veulent croire qu'il vint lui-même les inſtruire : mais quelle apparence qu'Abraham traverſa la Perſe pour ſe rendre, comme ils le diſent, à Balk dans les Indes ? La Geneſe nous apprend qu'il tourna d'un côté tout différent. Il eſt conſtant que ce fut le fameux Zoroaſtre, qui vivoit du temps que Darius, fils d'Hyſtape, gouvernoit la Perſe, qui ramena les Mages au dogme de l'unité d'un Dieu ; & ceux-ci le maintinrent dans la Nation dont ils étoient les Prêtres & les Docteurs. Zoroaſtre craignant que ſon autorité ſeule n'en impoſât pas aſſez à ſes compatriotes, leur fit entendre que la doctrine qu'il leur prêchoit étoit celle d'Abraham, & leur fit croire que ce Pa-

triarche étoit venu lui-même dans leur pays, il y avoit quelques siecles, pour leur enseigner qu'il n'y avoit qu'un seul Dieu, & qu'on ne devoit honorer le Soleil que comme son image, & le feu que comme le symbole de la Divinité ; il leur prescrivit de se tourner vers le Soleil levant tous les jours ; mais en n'adressant de prieres qu'à Dieu même, créateur de cet astre bienfaisant, & des quatre élémens, dont il recommanda à ses disciples de conserver avec soin la pureté originaire, sans les altérer ni les mêler, ne leur élevant aucuns temples, ni ne les invoquant. Les Livres de Zoroastre sont écrits dans une Langue dont l'usage est perdu depuis plusieurs milliers d'années, & il n'y a jamais eu que les Mages & les initiés à leurs mysteres, qui ayent bien connu le fond de leurs dogmes ; ils ne les enseignoient point aux étrangers, & ceux-ci pouvoient s'y tromper. Aussi les Grecs ont-ils cru que les Perses adoroient le Soleil, qu'ils nommoient *Mythra* ; mais s'ils se prosternoient devant lui, ce n'étoit que pour le révérer en invoquant Dieu. Il n'y avoit dans la Langue persane qu'un seul mot pour exprimer l'adoration & la révérence, & ils s'en servoient pour l'hommage qu'ils rendoient à leurs Rois, & aux Satrapes,

qu'ils ne regardoient cependant pas comme des Divinités. Ils conservoient avec soin un feu pur, qu'ils n'alimentoient que de matieres choisies; & pour le mettre à couvert des orages, ils l'enfermoient dans un bâtiment qu'ils appeloient *Pyrée*; mais ce n'étoit point un temple, quoique les étrangers le prissent pour tel. Pour ne point souiller la terre, ils n'enterroient pas leurs morts; & pour ne pas infecter l'air ni l'eau, ils ne les laissoient point pourrir sur terre ni dans l'eau, mais ils les exposoient au haut de certaines tours, où les oiseaux de proie & d'autres animaux venoient les dévorer; ils trouvoient les cadavres de leurs peres plus honorablement enterrés dans l'estomac de ces animaux. Ils ne mangeoient presque point de viande, ni poisson, ni rien qui eût eu vie, & croyoient ne devoir pas altérer l'eau en en formant des liqueurs composées.

Zoroastre avoit imaginé un dogme qui, sans altérer celui de l'unité de Dieu, paroissoit dans le premier moment y être contraire; c'est l'existence des deux fameux principes du bien & du mal. Selon lui, l'auteur de tout bien étoit *Oromasdes*, ou le Chef des bons Génies

ou des Anges ; & l'auteur de tout mal ou le mauvais Génie, *Arimanes*, Chef de la troupe des divers Démons ou malins Esprits ; mais il pensoit que le véritable Dieu étoit Oromasdes, & que c'étoit lui qui avoit créé Arimanes pour troubler le monde, de maniere cependant que l'homme, à qui il laissoit la liberté, pût triompher des tentations que celui-ci voudroit lui inspirer ; il n'envisageoit en conséquence l'auteur du mal que comme un principe de fermentation dans la société, & de variété dans les événemens de la vie, qui rendoit l'homme plus occupé de ses devoirs, & plus en garde contre les vices des autres & ses propres passions.

Telle étoit la Religion des anciens Perses ; il faut convenir qu'après tout les dogmes en étoient sains, & ne pouvoient conduire qu'à une bonne morale ; c'étoit la créance des Rois comme celle du peuple : mais à la Cour, les pratiques n'en étoient pas sûrement observées avec autant d'exactitude que par le peuple, & sur-tout dans les campagnes. Cependant il est sûr qu'avant la conquête d'Alexandre, il n'y avoit point de temples dans la ville capitale de la Perse; & on voit que Xerxès, en portant la

guerre dans les villes Grecques, ne fit aucun cas du culte ni des temples des Grecs, & en détruisit même quelques-uns. On prétend cependant que le culte de Vénus s'introduisit en Perse sur la fin du premier Empire; mais si l'on y célébroit des fêtes en l'honneur de cette Déesse, c'étoit plutôt en faveur des circonstances galantes & libertines qui en faisoient partie, qu'en les regardant comme sacrées. Ce ne fut que sous Alexandre le Grand que les Dieux des Grecs commencerent à être honorés en Perse, & que l'on y fit fumer l'encens en leur honneur. Ses successeurs maintinrent ce culte étranger dans les villes dont ils furent les maîtres; mais l'intérieur du pays & le commun des peuples resterent attachés à l'ancienne Religion. Il en fut de même sous la domination des Romains, dont la Religion & le pouvoir ne s'étendirent pas bien loin dans la Perse. Sous la seconde dynastie des Rois de Perse, la Religion de Zoroastre remonta sur le trône avec les Arsacides, d'origine Parthe; elle fut encore mieux pratiquée par les vrais Perses, descendans d'Artaxarte, qui occuperent ce trône pendant trois cents ans: les Cosroès &

les Hormiſdas ſe firent honneur de la profeſſer ; les Mages étoient en grande conſidération auprès d'eux, révérés & eſtimés de la Nation, d'autant que leurs mœurs étoient très-pures, & leur morale excellente. Le commun peuple s'amuſoit des contes merveilleux des Génies & des Dives, dont pluſieurs ont été écrits en vers d'une maniere ſi agréable & ſi attachante, qu'on les lit encore avec plaiſir dans les Mille & un Jours : mais au ſeptieme ſiecle, les Saraſins vinrent détruire des erreurs religieuſes ſi douces qui avoient influé ſur les mœurs des Perſes, & les avoient rendues pures & honnêtes. Ils y ſubſtituerent les principes barbares du Mahométiſme. Les Arabes d'un côté, & les Tartares de l'autre, pourſuivirent les Parſis ou anciens Perſes, & les diſperſerent comme un innocent troupeau, dont une partie fut égorgée ; le reſte ſe réfugia dans les montagnes, & abandonna la plus belle partie du pays de leurs ancêtres.

Dans le ſiecle dernier, ſous le regne du grand Shah-Abas, les anciens Parſis ou Perſes, Sectateurs de Zoroaſtre, que l'on appeloit auſſi quelquefois *Gaures*, étoient réduits à un très-petit nombre.

& n'habitoient que quelques villages où ils conſervoient le feu ſacré, en invoquant les bons Génies deſcendans d'Oromaſdes; ils traitoient les Mahométans de Dives, deſcendans d'Atimanes. Hélas! peut-être ces bons peuples ſont-ils à préſent tout-à-fait détruits, & ont-ils diſparu de deſſus la terre!

Revenons à la grande & premiere monarchie des Perſes, qui ne ſubſiſta que pendant environ deux cents ans, mais avec beaucoup de gloire, ſous douze Rois, depuis Cyrus juſqu'à Darius Codoman, qui fut vaincu par Alexandre. Je ne ferai que rappeler en deux mots les principales circonſtances de leur vie, d'ailleurs aſſez connues par l'Hiſtoire ancienne de M. Rollin, & par quelques autres Ouvrages que l'on ne manque jamais de mettre de bonne heure entre les mains de la jeuneſſe. Cyrus mourut l'an du Monde 2470, cinq cent vingt-neuf ans avant la naiſſance de J. C., étant âgé de ſoixante-dix ans, après trente ans de regne. Il laiſſa la couronne à ſon fils aîné *Cambyſe*, qui acheva la conquête de l'Egypte, commencée ou du moins méditée par ſon pere. Il ne régna que ſept ans, & eut pour ſucceſſeur un Mage,

nommé *Smerdis*, qui crut s'affermir ſur le trône en épouſant *Atoſſe*, fille de Cyrus; mais cet uſurpateur, d'ailleurs ſans mérite, fut bientôt maſſacré par des conjurés, dont le principal étoit Darius, fils d'Hyſtapé, qui, de l'aveu de ſes compatriotes, monta ſur le trône, d'autant plus aiſément qu'il étoit de la famille d'Achémenès, dont étoit Cyrus même, du côté paternel. Ce nouveau Roi reprit Babylone qui s'étoit révoltée, fit deux expéditions brillantes, l'une contre les Scythes, de qui deſcendent les Tartares, l'autre contre les Indiens, c'eſt-à-dire, les habitans des bords du fleuve Indus, car les Perſes ne paſſerent jamais ce fleuve. Etant de retour au centre de ſon Empire, il ſoumit les villes Grecques de l'Ionie, qui avoient déjà été aſſujetties par Cyrus, mais avoient voulu ſe rendre libres. Les Grecs ayant favoriſé cette révolte, Darius leur déclara la guerre; & ayant fait paſſer une armée juſque dans la Grece, elle fut vaincue près de Marathon par Miltiade. Il laiſſa à ſon fils Xerxès le ſoin de le venger. Celui-ci fit des préparatifs immenſes pour dompter la Grece; mais le ſuccès de cette guerre aſſura la gloire de la Grece, & la honte du plus puiſſant Monarque,

qui se faisoit nommer *le Roi des Rois.* Il fut battu par terre à Platée & aux Thermopyles, & par mer à Salamine, & fut obligé de repasser à la hâte l'Hellespont, avec les débris d'une armée de huit cent mille hommes. De retour dans ses Etats, il fut assassiné par Artaban, Capitaine de ses Gardes, l'an du Monde 3531, quatre cent soixante-treize ans avant la naissance de J. C. *Artaxerxe*, surnommé *Longue-Main*, son fils, lui succéda ; il soumit l'Egypte, qui s'étoit révoltée. Les Juifs eurent de grandes obligations à ce Roi, qui est nommé dans l'Ecriture, *Assuérus*. C'est sous son regne qu'on place l'histoire d'Esther & celle de Daniel. Il régna pendant quarante-un ans. Son fils *Xerxès II* le remplaça, mais ne régna que quarante-cinq jours. Il fut tué & remplacé par son frere naturel *Sogdien* ; & celui-ci le fut, dans la même année, par un autre fils d'Artaxerxe Longue-Main, qui prit le nom de *Darius*, & fut surnommé *le Bâtard*. Le regne de celui-ci fut de dix-neuf ans, & il gouverna avec équité & sagesse, mais peu de gloire. Ses deux fils, l'aîné nommé *Artaxerxe*, & l'autre *Cyrus le Jeune*, se disputerent le

trône; le premier l'emporta, & le second fut tué, malgré le secours de dix mille Grecs, commandés par Xénophon, qui se retirerent du fond de la Perse dans leur patrie, par une marche savante, dont leur Général lui-même a été l'Historien; c'est la fameuse retraite des dix mille. Artaxerxe II régna pendant quarante trois ans; il fit la guerre aux Grecs en Asie, & son Général Tysapherne fut battu plusieurs fois par Agésilas & autres Généraux Grecs. A sa mort, arrivée trois cent soixante-un ans avant notre Ere, son fils *Artaxerxe III*, surnommé *Ochus*, monta sur le trône, mais s'y fit abhorrer par ses cruautés. Il régna pourtant près de trente ans, & fut empoisonné tandis qu'il faisoit la guerre en Egypte. L'Eunuque Bagoas, tout-puissant auprès de lui, & qui l'avoit trahi, le remplaça par *Arsamès*, le plus jeune de ses fils. Au bout de trois ans, ce même Eunuque sacrifia Arsamès, & lui substitua *Darius Codoman*, qui étoit du sang royal & petit-fils de Darius Notus. C'est ce Darius, troisieme du nom, qui fut vaincu par Alexandre, & en qui finit la premiere monarchie des Perses.

Après la mort d'Alexandre, on parut

oublier jusqu'au nom de la Perse; les successeurs du Conquérant se contenterent de se disputer les belles provinces de l'Asie, qui avoient été soumises à cette monarchie, mais qui n'étoient pas la Perse même : ils abandonnerent, pour ainsi dire, à elle-même, la Perse proprement dite, la Médie, & sur-tout la Parthie & l'Hyrcanie, provinces stériles, & qui n'étoient habitées que par des Barbares. En conséquence, les Parthes formerent un royaume particulier, tandis que les Medes & les Perses, dont les mœurs avoient été adoucies par la bonne administration de leurs Rois, les principes pacifiques de leur Religion, & la fertilité de leur sol, mais en même temps amollis par le luxe, demeurent tranquilles. Les Parthes, au contraire, toujours en armes, étoient bien faits pour établir & maintenir une puissance formidable; c'est ce qu'ils firent, sans que les Romains s'y opposassent, parce que les Rois Parthes n'eurent pas l'ambition de s'emparer des villes maritimes, qui avoient un commerce réglé & une communication facile avec Rome. Il n'y avoit guere plus de trente ans qu'Alexandre étoit

mort, lorsqu'*Arsace* fonda cet Empire. Selon quelques Auteurs, il étoit de la race des Achéménides, descendans du grand Cyrus; selon d'autres, il étoit Scythe, comme ses sujets; quoi qu'il en soit, ses successeurs prirent le nom d'*Arsacides*, qu'ils ont conservé jusqu'à l'extinction de leur dynastie, qui dura près de cinq cents ans. Arsace I ne possédoit que la Parthie & l'Hyrcanie. Son fils *Arsace II* voulut y joindre la Médie; Antiochus le Grand prétendit les en empêcher; il fut repoussé, & les Parthes, en faisant la paix, obtinrent du moins d'être reconnus pour indépendans dans les deux provinces qu'ils occupoient. Dans le siecle suivant, *Phraarte* & *Mithridate*, descendans des deux Arsaces, soumirent à leur obéissance la Bactriane, la Médie, la Perse, & pénétrerent jusqu'au fleuve Indus. Les Démétrius, les Séleucus, les Antiochus, qui voulurent s'y opposer, furent vaincus, & l'Empire des Parthes prit alors toute sa consistance. *Artaban I* fut tué dans une bataille qu'il livra aux Scythes : son fils *Pacore* fit le premier alliance avec les Romains. *Phraarte II* demeura en paix avec eux. *Mihtridate II*

protégea

protégea Tygrane & les autres Rois d'Arménie, qui étoient de la race des Arsacides & s'étoient engagés dans plusieurs guerres avec les Romains. Cependant ces illustres Républicains n'oserent attaquer les Parthes jusqu'au temps de Crassus, qui crut qu'il lui seroit possible de soumettre ces peuples & de pousser ses conquêtes aussi loin qu'Alexandre avoit poussé les siennes. *Orodes*, alors Roi des Parthes, lui opposa Surena, habile Général. Il fatigua long-temps l'armée Romaine, en l'attirant dans des cantons stériles, où elle se perdit entiérement. Enfin Surena gagna la bataille de Carrès; les légions Romaines furent détruites; Crassus fut tué, & sa tête envoyée à Orodes. Ainsi l'Empire des Parthes fut sauvé; mais ces Barbares ne furent pas si heureux lorsqu'ils tenterent de s'emparer de la Syrie. Les Romains les forcerent à lever le siége d'Antioche. Cicéron & Cassius eurent part à leur défaite. Labienus fut pris & mis à mort par les Barbares; mais Ventidius le vengea, & effaça la honte de la perte de la bataille de Carrès, tua Pacorus, fils du Roi Orodes, détruisit son armée, & revint à Rome, où il reçut les honneurs du triomphe.

Orodes ayant été tué par ordre de son fils *Phraarte*, celui-ci fit sa paix avec les Romains; mais quelques années avant la naissance de Jésus-Christ, Antoine ayant voulu conquérir la Médie, recommença la guerre avec les Parthes: elle ne fut pas heureuse pour le Triumvir; son armée souffrit beaucoup dans cette expédition, qui finit par laisser la Médie sous la domination de Phaarte. Malheureusement il s'éleva des troubles dans l'Empire des Parthes. Un nommé *Tiridate* se révolta contre Phraarte. Auguste fut choisi pour Arbitre de leurs différens, & ne fit que fomenter la division dans un royaume ennemi des Romains. Cependant le sceptre se maintint dans la Maison des Arsacides. *Artaban*, chassé de son trône par le Roi d'Arménie, son parent, y fut rétabli par Tibere; mais ensuite de nouvelles dissentions obligerent les Empereurs Claude, Néron & Vespasien, de se mêler des affaires de ce pays, qui fut gouverné par *Vologese I*, *Cosroès*, & par deux autres *Vologese*: ils furent tour à tour chassés & rétablis jusqu'à *Artaban IV*, qui régnoit au troisieme siecle de notre Ere. Ce fut alors que sous l'empire de Macrin, successeur de Caracalla, un soldat Persan, nommé

Artaxate, & qui prit le nom d'*Artaxerxès*, releva l'Empire des Perses, en s'emparant de celui des Parthes. A vrai dire, cet Empire ne fit que changer de nom. A la dynastie des Arsacides succéda donc celle des Persans, qu'on surnomma *Sassanides*; elle subsista pendant près de quatre cents ans. Ces Rois professerent encore l'ancienne Religion Persane, dont j'ai expliqué les dogmes il n'y a qu'un moment. Les Perses, plus policés que les Parthes, les conserverent même avec une plus grande pureté. Artaxarte prit le titre de Roi des Rois, & de grand Roi, qu'avoient affecté les Rois de Perse. Il osa attaquer les Romains; mais il fut vaincu par eux. Son fils *Sapor* continua cette guerre, & fut d'abord plus heureux, car il défit en bataille rangée l'Empereur Valerien; il le traita avec la plus grande indignité. Cependant Odenat, Roi de Palmyre, se déclara pour les Romains, & remporta de grands avantages sur Sapor, qui fut assassiné par ses Satrapes l'an 269 de notre Ere. Son fils *Hormisdas I* le remplaça. A celui-ci succéderent trois Princes du nom de *Varanès*: enfin *Narsès* fit la paix avec les Romains, & elle dura pendant

tout le regne de son fils *Hormisdas II.* Il en couta aux Parthes toutes les provinces qui ne faisoient point véritablement partie de la Perse, & qui ne sont point encore aujourd'hui regardées comme lui appartenantes, & dépendent de l'Empire des Turcs ; mais la Perse actuelle n'a jamais été entamée par les Romains. *Sapor II*, fils d'Hormisdas II, fut le premier qui persécuta les Chrétiens, & fit des martyrs dans ses Etats. Il eut guerre avec les Empereurs Constance, Julien & Jovien. Le second s'étant engagé trop avant dans la Perse avec son armée, fut tué d'un coup de fléche ; mais Jovien vengea sa mort. Sapor II régna soixante-dix ans. Ses successeurs se maintinrent en paix avec les Romains, sous les regnes de Théodose & d'Arcadius, qui nomma *Ildegerte I* l'un des tuteurs de son fils Théodose II. Ce Monarque fut un grand Prince, qui pendant vingt ans de regne favorisa d'abord les Chrétiens, mais ensuite les persécuta par l'imprudence de l'Evêque Abbias, qui brûla les temples ou *Pyrées*, où l'on conservoit le feu sacré. Son fils *Varanès V* fit la guerre aux Romains, & signa ensuite

la paix avec eux. Il s'adoucit à l'égard des Chrétiens, & laissa faire à cette Religion des progrès en Perse. La fin du cinquieme siecle & le commencement du sixieme ne furent remarquables que par quelques troubles intérieurs & des guerres avec les Romains, dont les événemens furent peu décisifs. *Cosroès le Grand*, monté sur le trône de Perse en 531, déclara la guerre aux Romains en 540 : il remporta d'abord sur eux de grands avantages ; mais en 542, Bélisaire l'obligea de lever le siége d'Edesse, de repasser l'Euphrate, & de conclure une treve de cinq ans avec l'Empereur. En 561, elle fut convertie en une paix qui fut rompue dix ans après. Cosroès eut de nouveaux succès, & éprouva de nouveaux revers. Il mourut en 579, âgé de 80 ans, après en avoir régné quarante-huit. Les Historiens & même les Romanciers Persans ne tarissent point sur l'éloge de ce Monarque, qu'ils comparent pour la sagesse au Roi Salomon. Il fit fleurir dans ses Etats les Lettres, les Sciences & les Arts, & laissa de superbes monumens de sa grandeur & de sa puissance. Son fils *Hormidas II*, son successeur, lui fut

très-inférieur en mérite. Sa foiblesse & son imprudence furent cause que ses peuples se révolterent, & le forcerent à abdiquer. En faisant cette honteuse démarche, il recommanda à ses peuples d'élire son fils cadet Hormisdas, de préférence à son aîné *Cosroès*; mais loin qu'il fût obéi, son second fils fut massacré, & l'aîné couronné. Il commença son regne par se défaire de son pere: il eut bien plus de peine à venir à bout de ses sujets révoltés; enfin il les soumit, aidé par les Romains. Mais bientôt après, ingrat envers ceux-ci, il leur fit la guerre, & eut constamment, pendant dix-huit ans, les plus grands succès contre eux. Ce fut alors, qu'ayant pris Jérusalem, il s'empara de la vraie Croix, qui resta pendant quinze ans, pour ainsi dire, en captivité entre les mains des Perses. En 622, 623 & 624, la chance tourna absolument; les Romains reprirent toutes les provinces que Cosroès II leur avoit enlevées en Asie, poursuivirent même les Perses jusque dans l'intérieur de leur pays; & Héraclius rapporta en triomphe la vraie Croix, d'abord à Jérusalem, ensuite à Constantinople. Cosroès, forcé de

faire une paix honteuse, fut encore plus malheureux dans son intérieur; son fils aîné *Siroès* conspira contre lui, l'enferma dans son palais, fit égorger devant lui dix-sept de ses enfans, & le laissa enfin mourir de faim. Siroès ne jouit pas long-temps du fruit de son crime, il ne régna que dix mois; son fils *Adeser* fut mis à sa place, & au bout de six mois assassiné par un de ses Généraux qui usurpa la couronne, mais la garda peu de temps. On remit sur le trône un fils de Cosroès II, qui se trouva exister encore. Il régna trois ans, après lesquels le trône fut rempli par Isdegerte, troisieme du nom, dernier des Rois de la Tribu des Sassanides. On ne sait pas bien de qui celui-ci étoit fils; mais on ne doute pas qu'il ne fût de la Maison Royale. Il commença son regne l'an 630, régna, selon les uns 19 ans, selon les autres 21, & fut tué l'an 652 par des rebelles soutenus par les Sarasins; on assure que le Calife, à la tête de ses Mahométans, le tua de sa main. Il laissa un fils nommé *Firouz*, dont la fille épousa le Calife Iezid, septieme des successeurs de Mahomet, & lui porta tous les droits que son pere

avoit sur la Perse. Mais très-indépendamment de ces droits, les Sarasins s'étoient déjà emparés, aussi-tôt après la mort d'Ildegerte, de tout le royaume de Perse; il fut regardé comme une partie de leur vaste Empire jusqu'en 1051.

Les Califes ne furent pas plus tôt maîtres de la Perse, qu'ils persécuterent les sectateurs de la Religion de Zoroastre; ils les exclurent de toute part au gouvernement, & les priverent de tout emploi politique & militaire, ce qui engagea tous ceux qui avoient encore quelque chose à perdre, à embrasser, du moins en apparence, le Mahométisme. Ils détruisirent les Pyrées, sous prétexte que c'étoient des temples idolâtres, & obligerent les Perses à enterrer ou brûler les morts. Les Mages fugitifs se retirerent dans les provinces voisines de l'Inde, où les Mahométans ne pénétrerent pas, du moins en force. Les Chrétiens n'étoient pas bien nombreux en Perse; les Califes les persécuterent un peu moins, à proportion, que ceux de l'ancienne Religion. La Perse passa ainsi cent ans sous la domination des Califes Ommiades, & plus de cent autres sous celle des Califes Abassides. Ce ne fut que

l'an 870 de notre Ere, qu'une partie de la Perse fut enlevée aux Califes, & qu'il s'établit dans le Khorasan des Sultans de la race des Soffarides. De siecle en siecle, il y eut quelques autres démembremens de l'Empire des Califes par les Sultans; enfin une race de Tartares Turcs, nommés *les Gasnévides*, sous la conduite de Mahamoud, fils de Gasni, étendit ses conquêtes sur la Perse, & le Sultan Géladdin en ravit le reste aux Califes, qui bientôt après ne furent plus regardés que comme les Grands-Prêtres de la Religion de Mahomet, & les Sultans comme les véritables Rois; encore ces Sultans avoient-ils sous eux des Atabecks ou Grands-Visirs, qui gouvernoient absolument sous leur nom.

Au commencement du treizieme siecle, le fameux *Gengiskan* conquit toute l'Asie, & étant mort l'an 1226, ou 1227 de notre Ere, partagea son immense Empire entre quatre de ses enfans. *Toulikan*, le quatrieme, eut la Perse. Il fut pere de *Mangoukan* & de *Houlagou*, qui régnerent successivement. Ce dernier fut amateur des Sciences & protecteur des Arts; il réunit les successions de ses deux freres, Mangou & Cublaï; du-moins il hérita

après la mort de l'un, de la Perse; & après celle de l'autre, de la Syrie. Il éteignit l'Empire des Califes, en faisant mourir, en 1258, le dernier de tous, nommé *Mostazem*. La postérité d'Houlagou régna sur la Perse jusqu'en 1335; mais alors l'Empire de ces descendans de Gengiskan fut partagé sous Abou ou Aben-Saïd, entre différens petits Sultans, jusqu'à ce que *Tamerlan* ou *Timurbeck*, Prince Tartare, de la Tribu du Mouton noir, fit des conquêtes aussi considérables qu'avoient été celles de Gengiskan. La Perse y fut comprise; Tamerlan s'en empara en 1401. Quatre de ses descendans y régnerent après lui; mais en 1469, *Usum-Cassan*, autre Prince Tartare, de la Faction du Mouton blanc, usurpa la Perse sur *Joncha*, descendant de Tamerlan, qu'il tua; mais à peine lui & sa postérité furent-ils trente ans sur le trône. L'an 907 de l'Hégire, de notre Ere 1499, *Ismaël Sophi*, Prince très-zélé pour le Mahométisme, mais de la Secte d'Ali, s'empara de Tauris sur *Alvand*, petit-fils d'Usum-Cassan. En 1510, il se rendit maître de Bagdad, & acheva la conquête de la Perse. Cependant, dès 1514, Sélim, Empereur des Turcs, vint l'atta-

quer ; il lui enleva la Syrie & une partie du Diarbeck, & l'obligea de se contenter de la Perse. Ismaël Sophi mourut en 1523, & eut pour successeur son fils *Thamas I.* Celui-ci, pendant cinquante ans de regne, eut la guerre avec les Turcs, qui lui prirent Tauris ; un an après, il gagna une bataille contre eux, & mourut en 1575. Ses deux petits-fils *Schah Ismaël* (c'est-à-dire Sultan Ismaël), & *Mohamed Kodabendé*, lui succéderent l'un après l'autre, & furent remplacés par les trois fils de Kodabendé. Le dernier fut le fameux *Schah-Abbas*, surnommé *le Grand*, qui régna depuis 1586 jusqu'en 1628. Il eut, comme tous les Héros Asiatiques, de grands vices & de grandes vertus. Ce fut lui qui fit bâtir Ispahan, & transporta les Arméniens dans le fauxbourg de Julfa ; il fit de cette ville la capitale de son Empire, à la place de Casbin. Son fils *Schah Sophi II* occupa le trône jusqu'en 1642. Il fut cruel, barbare, mais brave ; cependant il perdit la province de Candahar, & Bagdad que le Sultan Amurath IV prit sur lui. *Schah Abbas II*, son fils, régna vingt-quatre ans. Il aima les Arts & les Sciences, étoit politique, guerrier, & fastueux. Ce fut pendant son regne que Tavernier

voyagea en Perſe. *Schah Soliman*, ſon fils, régna depuis 1666 juſqu'en 1694. Sous ſon regne, Chardin voyagea en Perſe; il nous a laiſſé la relation la plus détaillée & la plus exacte de cet Empire. Quoiqu'il y ait plus de cent ans qu'elle ſoit écrite, nous n'en avons point de meilleures d'après leſquelles nous puiſſions décrire cet Empire; non ſuivant ſon état préſent, car il ne nous eſt pas poſſible de le connoître, mais tel qu'il étoit dans les momens de ſa plus grande ſplendeur. *Soliman* ſon fils a porté la couronne depuis 1694 juſqu'en 1722; mais c'eſt ſous lui qu'ont commencé les troubles qui ont déſolé ce royaume & en ont abſolument changé la face, & c'eſt ſa foibleſſe qui en a été la cauſe. Je raconterai ſes funeſtes ſuites, après avoir fait la deſcription que je viens de promettre de l'Empire Perſan, tel qu'il étoit il y a cent ans.

On diviſoit cet Empire en quinze provinces, de deux deſquelles j'ai déjà parlé dans le Volume précédent; l'une eſt le Gurgiſtan ou la Géorgie Perſane, dont la capitale eſt Teflis; l'autre, l'Arménie Perſane, dont la capitale eſt Erivan. Je vais parcourir les treize autres, en commen-

çant par celles qui ſont les plus voiſines de la mer Caſpienne, & qui confinent par conſéquent à la Géorgie.

On trouve ſur quelques Cartes de la Perſe, une province voiſine de la mer Caſpienne, que l'on nomme le *Dagheſtan*; ce n'eſt que la partie maritime de la Géorgie dont j'ai parlé. Mais la vraie province de l'Empire Perſan que l'on trouve la premiere, en ſuivant les côtes occidentales de la mer Caſpienne, c'eſt le pays de *Schirvan*, qui s'étend depuis la riviere de *Gur*, autrefois le *Cyrus*, juſqu'à la ville de *Derbent* ou *Demir-Capi*. On prétend qu'elle prend ſon nom d'un Roi de Perſe, nommé *Anou-Schirvan*, apparemment de la Tribu des Saſſanides, qui s'en empara, la fortifia, & lui a laiſſé au moins la moitié de ſon nom. Elle a environ ſoixante lieues du nord au midi, & autant du levant au couchant. L'air y eſt très-pur & très-ſain. A préſent elle eſt déſerte, ou abſolument abandonnée aux Tartares. Au commencement de ce ſiecle, elle renfermoit encore pluſieurs villes, dont les unes étoient conſidérables & marchandes, & les autres très-fortes. Telle étoit *Schamachi*, ville également

riche par son commerce, & forte par sa situation entre les montagnes, à quatre lieues de la mer. On y comptoit soixante mille habitans, dont trente mille Arméniens. Schah-Thamas l'a fait absolument disparoître. Derbent avoit les mêmes avantages que Schamachi; elle étoit de meilleure défense, étant munie d'un château presque inexpugnable, que l'on appeloit *Demir-capi*, c'est-à-dire, *porte de fer*, parce qu'elle fermoit absolument l'entrée de la Perse aux Tartares & à toutes troupes étrangeres; elle avoit d'ailleurs un bon port. En 1722, lorsque les troubles de la Perse commencerent, les Russes, maîtres d'Astracan sur la mer Caspienne, s'appercevant que la province de Schirvan n'étoit ni gouvernée ni défendue, jugerent à propos de se rendre maîtres, par surprise, de Derbent, & le furent bientôt du reste du pays; mais dix ans après, Thamas-Kouli-Kan ne leur laissa pas cette province; il inonda le Schirvan de Barbares, qui y commirent les plus grands désordres: enfin l'Empire de Russie se crut obligé de faire la paix avec les Persans en 1732, & de leur rendre Derbent. Il y a une troisieme ville dans

le Schirvan sur la mer Caspienne, avec un port; c'est *Bakow*, qui est assez considérable. On prétend que les Russes la possedent encore, aussi bien qu'une forteresse, nommée *Karès* ou *Sainte-Croix*. Cela est d'autant plus aisé à croire à présent, que personne ne défend plus ni le Schirvan, ni les autres provinces de la Perse; mais aussi le pays est entiérement dévasté. Il est à craindre que les Russes, dont les conquêtes sont depuis quelque temps trop étendues & les forces trop divisées, ne puissent le conserver ni le défendre.

En suivant les côtes de la mer Caspienne, on trouve la province de *Ghilan*, dont les Russes s'étoient également emparés en 1722, & qu'ils ont été obligés de rendre aux Persans par la paix de 1732, conclue à *Rescht*, dans cette province même. Cette ville, autrement *Husum*, située à deux lieues de la mer, étoit considérable & commerçante, mais toute ouverte; ayant été souvent prise & reprise par les différens partis, elle est entiérement ruinée, aussi bien que *Lahjan*, capitale de la province, qui étoit très-riche, d'autant plus qu'elle

se trouvoit l'entrepôt de toute la soie que l'on recueilloit dans le Ghilan. Elle passoit pour la meilleure de la Perse, & il s'en faisoit un grand débit, tant par la mer Caspienne que par la mer Noire. On la connoissoit & on la recherchoit en Europe; mais Thamas-Kouli-Kan a fait couper tous les mûriers, voulant absolument dégoûter les Russes de la possession de ce beau pays, qui étoit très-fertile en vin, en riz, en huile, en tabac & en fruits. La plupart des habitans étoient Mahométans, mais de la secte d'Omar. Les autres villes de cette province étoient *Astarat*, avec un bon port sur la mer Caspienne, & *Muzala* dans les montagnes de *Dilem*.

Le *Mazandéran* est regardé par quelques Auteurs comme faisant partie du Ghilan, auquel il touche en suivant la côte. Cette province n'a point été conquise par les Russes, ou du moins ils ne s'y étoient point établis aussi solidement que dans les deux précédentes; mais Thamas-Kouli-Kan, en y rentrant, ne l'a pas moins dévasté. Le Mazandéran est fertile, & l'air y est tempéré; il est arrosé de beaucoup de ruisseaux; le terrein

terrein en est gras & humide, & les chemins difficiles. Il étoit très-peuplé, particuliérement de Chrétiens Arméniens & Géorgiens que Cha-Abbas y avoit fait transporter. La principale ville étoit *Férhabad*, située près de la mer Caspienne; elle étoit bien bâtie, & l'on y voyoit un palais royal, où Cha-Abbas venoit quelquefois, aussi bien qu'à *Sarus*, autre ville assez belle. *Abas-Abad* & *Eschref* étoient des maisons de plaisance du même Empereur. La partie montagneuse du Manzadéran s'appelle le *Tabaristan*.

En suivant la côte de la mer Caspienne, on rencontre la ville d'*Estérabat* & le pays de *Djorjan*, avec la ville de ce nom. Quoique ce pays soit mal-sain, comme il produisoit de la soie, il étoit peuplé, fréquenté & commerçant; mais ayant été ruiné, il doit être à présent désert. Sans quitter la côte, on trouve le *Dihistan*, qui s'étend jusqu'à la riviere d'*Ali Areck*, qui le sépare de l'ancien royaume de *Karisme*. Celui-ci a eu pendant un temps ses Rois particuliers, & a été soumis aux Tartares; mais on ignore à qui il appartient. Lorsqu'il avoit quelque forme de Gouvernement, il passoit

pour riche ; & les femmes en étoient renommées pour leur beauté.

Si nous abandonnons les rives de la mer Caspienne & les provinces dont nous venons de parler, on trouve celle de *Corasan*, qui est entourée au nord & à l'orient par le pays des Usbecks, qui fait partie de la Grande-Tartarie ; il n'y a qu'au midi que le Corasan tient au Ségestan, & à l'occident il touche à l'Irac Agemi. L'intérieur de cette province est peu connu ; ses possesseurs actuels le sont encore moins : probablement ce doivent être les Tartares Usbecks qui ont commencé à la ravager & à la dépeupler dès le temps des premiers troubles de la Perse. Thamas-Kouli-Kan l'ayant conquise, y fit passer grand nombre de familles Persanes, dans l'espérance de la repeupler ; mais elles en ont été chassées, & ses villes sont aujourd'hui dans un triste état. C'est dans cette province que l'on a découvert les deux mines de turquoises, uniques dans le Monde. Sa capitale se nommoit *Hérat* ; elle étoit grande, contenoit beaucoup de jardins, étoit entourée de bonnes murailles, & défendue par une forte citadelle. Elle avoit été autrefois la

résidence des Sultans du Corasan, qui étoient de la race de Tamerlan. Dans son dernier état, il n'y a plus, dit-on, qu'un seul quartier, nommé *Chamiran*, qui soit habité. A deux lieues, dans la montagne, est un fameux *Pyrée* ou temple des Adorateurs du feu, qui se sont maintenus plus long-temps dans cette province que dans plusieurs autres de la Perse.

Nichabour est une autre ville, qui a été jadis plus considérable; mais qui a été ruinée plusieurs fois par les Mogols & les Tartares. *Meschéd* étoit fameuse par le tombeau d'Ali, sur lequel Cha-Abbas fit bâtir une superbe mosquée; on y faisoit de fréquens pélerinages, d'autant que dans les environs il y avoit d'autres sépultures respectées. La province de *Konis* faisoit partie de celle du Corasan. On y comptoit trois villes; savoir, *Damgan*, *Simnan*, & *Bestam*. L'eau y est rare.

On mettoit quelquefois la province & la ville de *Balk* au nombre de celles de la Perse, & dans ce cas on les faisoit dépendre du Corasan. Il est certain qu'anciennement elles appartenoient à la Perse, & que Balk étoit une des plus considérables villes de ce royaume; mais elle

fut soumise par les Tartares au treizieme siecle. Tamerlan s'en rendit maître au quatorzieme ; elle devint alors la capitale des Tartares Usbecks, qui sont errans, & sont tantôt repoussés par les Persans, & font tantôt des irruptions sur leurs terres. Depuis qu'elle gémit sous cette domination, la ville de Balk est presque déserte, & remplie de jardins & de vignobles. On trouve dans les montagnes des environs, des rubis-balais, du lapis-lazuli, & du cristal de roche.

Auprès du pays de Balk, on en rencontre un autre, habité par les Tartares, on l'appelle le *Badaskan*, & il a, dans différens temps, fait partie de la Perse. Par-delà le fleuve *Ghiôn*, autrefois l'*Oxus*, qui sépare la Tartarie de la Perse, au milieu de montagnes horribles & presque inaccessibles, est un vallon assez vaste, fertile & délicieux, qu'on prétend être un vrai Paradis terrestre ; c'est le royaume de *Kachemire*. Comme il est presque inabordable, il se trouve à l'abri des courses des Tartares : il est ignoré du Monde, dont il ignore presque l'existence; ceux qui l'habitent vivent, pour ainsi dire, de leur propre substance, & se passent aisément de toutes les ressources que

pourroient leur fournir les autres pays. Il y croît des grains de toutes les especes ; on y cultive des vignes, des oliviers & des mûriers ; on y éleve des animaux domestiques, & on en tire parti ; on y fabrique des étoffes de laine & de soie, dont les Kachemiriens envoient au dehors le superflu. Les hommes y sont bien faits, les femmes belles ; mais leur teint est, à ce qu'on rapporte, du plus beau citron. Les Kachemiriens sont idolâtres, ignorans, superstitieux, mais heureux & tranquilles.

La province de *Candahar*, la plus orientale du royaume de Perse, touche par son extrémité septentrionale au *Corasan*, & à l'occident à la province de *Segestau* ; elle confine à l'orient à la partie de l'Inde soumise au Grand-Mogol ; ce voisinage est cause qu'elle a tantôt appartenu à ce Souverain, descendant de Tamerlan, tantôt à la Perse. En y comprenant le *Sablestan*, elle a cent cinquante lieues du midi au nord, & environ cent d'orient en occident ; c'est un pays très montagneux, dans lequel *Cha-Abbas* avoit transporté il y a plus d'un siecle, la nation des *Aghuans*, originaire Tartare, & d'un caractere féroce,

mais brave, qui la premiere a donné, pour ainsi dire, le branle aux désordres & aux malheurs de la Perse, en se révoltant contre Scha-Hussein, sous la conduite de Mirveis : ce peuple fut presque entiérement maître de la Perse. Thamas-Kouli Kan le repoussa, & reprit, en 1737, la ville & la forteresse de Candahar, la plus importante de toute l'Asie, & qui en a long-temps imposé aux Barbares ; mais depuis la mort de Cha-Nadir, elle est retombée entre leurs mains. Il y a encore beaucoup de Guebres, Gaures, Parsis ou anciens disciples de Zoroastre dans ce pays, & c'est le seul où ils forment un corps assez nombreux. Ils pratiquent les cérémonies de leur Religion, pour laquelle ils ont une très-grande vénération, sur une montagne, près de la ville. Les caravanes des Indes passoient autrefois par Candahar, & la rendoient très-commerçante. Il y avoit dans cette province, frontiere des Indes, deux autres villes ; l'une s'appeloit *Carabas*, & l'autre *Duk*. Elles confinent à la province de Cabul ou Caboul, qui fait partie des Eats du Mogol. Le *Sablestan* est la partie méridionale de Candahar ; il est stérile & montagneux. I

contient le château de *Bost*, qui passe pour le plus fort de toute la Perse, & la ville de *Vahiena*, autrement *Scanderia*, qu'on prétend avoir été bâtie par Alexandre. On tire beaucoup de chevaux du Sablestan, & les habitans passent pour être d'une bravoure si extraordinaire qu'ils se sacrifient follement à la tête des armées dans lesquelles ils combattent, & se font tuer pour faire jour aux troupes qui les suivent.

Le *Segestan* ou *Sistan* est encore une province méditerranée à l'occident du *Candahar*, au midi du *Chorasan*, au nord du *Mecran*, & à l'orient de l'*Irac Agemi*; cette province a plus de cent lieues en tout sens. Elle est arrosée par la riviere de *Hendmeind*, qui se perd dans le lac de *Zéré*, qui a trente lieues de long, reçoit plusieurs autres rivieres, est très-poissonneux, & contient plusieurs isles fertiles. La capitale s'appelle *Zereng*; elle étoit grande & riche avant que Tamerlan la ruinât en 1413. Elle s'est relevée un peu depuis, mais assez médiocrement. Il y a beaucoup d'Indiens dans cette province, qui s'y sont réfugiés lors de la conquête des Tartares. C'est dans une vallée de ce pays, que

le fameux Prince des Assassins avoit établi son Paradis terrestre, dans lequel il élevoit des jeunes gens, qu'il chargeoit ensuite d'assassiner les Rois & les Princes qu'il vouloit sacrifier, promettant à ces malheureux que s'ils étoient tués après avoir fait le coup, ils reviendroient jouir des mêmes délices qu'il leur avoit fait goûter. Ce barbare Souverain vivoit du temps des Croisades, & étoit connu dans le monde sous le nom *de Prince des Assassins.*

L'*Irac-Agemi* est la plus grande & la plus belle province de Perse ; elle renferme les deux villes qui en étoient, il n'y a pas long-temps, les capitales, *Casbin* & *Ispahan.* On compte qu'elle a deux cent quarante lieues de longueur de l'orient à l'occident, sur quatre-vingts du nord au sud ; le terroir y est presque par-tout fertile, & dans le peu de cantons qui sont arides, il y a des mines de sel fossile. Elle a certainement beaucoup souffert dans les derniers troubles ; il est impossible qu'elle ait tout perdu ; mais les communications qu'elle avoit avec les autres provinces & les pays étrangers étant tout-à-fait interrompues, & les caravanes ne pouvant

plus la traverser en sûreté, pour entrer ni pour sortir de la Perse, elle doit avoir perdu son commerce & ses manufactures, & toute autre espece de richesses, excepté celles qui dépendent uniquement de la bonté de son sol.

Il n'y a pas plus de cinquante ans que rien n'étoit si magnifique que la ville d'Ispahan, qui, depuis le regne de Schah-Abbas le Grand, son véritable Fondateur (c'est-à-dire, au commencement du dix-septieme siecle), étoit la résidence des Rois de Perse de la race des Sophis. Elle étoit située dans une belle plaine arrosée par le fleuve *Zenderout*, qui est assez considérable, & le seroit encore davantage, si l'on ne détournoit pas une grande partie de ses eaux pour la faire passer dans des canaux d'arrosement, afin de fertiliser le terrein des environs, naturellement un peu sec. La ville a six lieues de tour, & est divisée en douze quartiers, dont chacun pourroit faire une ville. Les maisons sont bâties entiérement de briques, pour suppléer à la pierre & au bois, qui sont très-rares à Ispahan : elles étoient toutes voûtées, & chacune couverte d'une terrasse, dans un côté de laquelle on ménageoit un

réservoir que l'on faisoit remplir d'eau, qui se rendant par des conduits dans les salles basses, y formoit des bains, & en jaillissant y rafraîchissoit les salles à manger. Le Zenderout est quelquefois presque à sec en été ; mais il est fort gros en hiver, s'enflant des neiges fondues dans les montagnes où il prend sa source. On le passe sur un magnifique pont de pierre, qui conduisoit au fauxbourg de *Julfa*, habité tout entier par des Arméniens que Schah-Abbas le Grand y avoit transportés de leur pays, & qui y étoient devenus très-riches & très-commerçans. Ils faisoient la banque, le courtage, & étoient à la tête des principales manufactures, telles que celles des beaux tapis de soie, des belles toiles peintes, des jolies étoffes de soie brochées d'or & d'argent, & enfin des maroquins verts. Toutes ces productions d'Ispahan étoient connues par toute l'Europe ; elles se débitoient dans les marchés ou basars couverts de cette ville, où l'on voyoit souvent étalées les marchandises les plus magnifiques. Les Arméniens, qui avoient des relations dans tous les pays du Monde, s'y trouvoient

fournis de ce que l'Univers produisoit de plus précieux, diamans de Golconde, rubis & saphirs du Pégu, émeraudes de la Haute-Egypte, porcelaines de la Chine & du Japon, épiceries des Indes, draps d'Angleterre, de France & de Hollande. Les rues n'étoient point pavées, & très-mal-propres l'hiver, & les palais n'offroient aucune architecture extérieure remarquable, mais les dedans en étoient très-ornés. On faisoit monter le nombre des habitans à cinq cent mille, peut-être même alloit-il plus loin, y compris celui des quatre fauxbourgs. Julfa le plus considérable avoit trois mille maisons, & douze églises Arméniennes. La plus grande place de la ville s'appeloit *le Meydan*. Elle avoit sept cents pas de long, & trois cents de large; le milieu servoit quelque fois de marché pour les chevaux, & même pour toute sorte de bêtes; dans les grandes occasions, on y donnoit des fêtes superbes, d'autant plus qu'un des côtés étoit occupé par le palais du Roi, qui étoit en même temps un château fortifié, & gardé par six mille hommes de troupes réglées. Les trois autres côtés étoient entourés de portiques, & par-

delà il avoit des fossés pleins d'eau, coupés par des ponts & des portes. La plus grande partie du palais du Roi étoit inaccessible aux étrangers & aux Persans mêmes, à l'exception des Officiers du Monarque. Tout ce que l'on pouvoit voir, étoit la salle d'Audience, ornée en dedans de dorures, de peintures en Arabesque, & meublée de sophas & de tapis de la plus grande richesse. Assez près de la place du Meydan, étoit la mosquée royale, dont les portes étoient revêtues de plaques d'argent; l'extérieur n'avoit rien de magnifique, mais l'intérieur étoit décoré dans le goût du pays. Il y avoit d'ailleurs dans la ville cent soixante & deux autres mosquées, quarante-huit colléges, & cent soixante-treize bains publics. Les écuries du Roi étoient aussi peu éloignées du palais royal. Attenant ces écuries, étoit une tour d'une structure singuliere; elle étoit composée de quatre mille têtes de cerfs avec leurs bois, entremêlés les uns dans les autres. La prétention des habitans d'Ispahan, c'est que leur ville avoit été autrefois la capitale & la résidence des Rois de Médie, & qu'elle

s'appeloit *Hécatompile*, c'eſt-à-dire, à cent portes. Les malheurs d'Iſpahan commencerent en 1722, lorſque *Mirveis* s'en empara à la tête des Aghuans; elle fut alors obligée de ſe rendre à diſcrétion, & fut pillée; elle l'a été pluſieurs fois ſous le regne de Thamas-Kouli-Kan, & encore plus cruellement depuis. Des quatre fauxbourgs d'Iſpahan, j'ai dit que le plus beau étoit *Julſa*, habité par des Arméniens qui y avoient douze égliſes; le ſecond, nommé *Abbas-Abad*, étoit habité par des Géorgiens; le troiſieme, *Geber-Abad*, par des *Guebres* ou Perſans, adorateurs du feu; le quatrieme, *Tabrish-Abad*, par des Banians ou Indiens idolâtres. Les Chrétiens Catholiques avoient trois égliſes dans la ville, & quelques hoſpices de Religieux dans le fauxbourg de Julſa.

Il faut lire dans les Voyageurs, tels que Chardin, &c. les détails ſur la Cour de Perſe, telle qu'elle étoit au ſiecle dernier. Rien n'étoit ſi beau ni ſi brillant que celle de Cha-Abbas II du nom; mais ſon faſte & ſes agrémens étoient ternis par des actes de barbarie révoltans pour des Européens. Le Miniſtere ou l'Adminiſtration

étoit partagée entre six Ministres ; le premier, appelé l'*Atémadoulet*, qui signifie *appui de la puissance*, étoit le Grand-Visir ; le *Kortchi bachi*, (le *Connétable*), commandoit les troupes en général, & la cavalerie en particulier, & avoit sous lui les Commandans particuliers de l'infanterie & de la cavalerie, & une troupe d'élite, dont les soldats se faisoient gloire d'être nommés *les Esclaves du Roi*. Non seulement tous ces emplois étoient amovibles, mais souvent le Souverain faisoit périr ceux qui en étoient revêtus. Pour donner une preuve de considération bien singuliere aux Officiers qu'il conservoit, il les chargeoit de couper la tête à ceux qu'il proscrivoit. On n'avoit aucun égard à la naissance pour la disposition de ces sortes de places, non plus que pour celles d'une moindre considération, telles que celles de Grand-Ecuyer, de Maître des cérémonies, & de premier Médecin ; l'on faisoit toujours mourir celui-ci, lorsque le Roi mouroit, ou qu'il ne pouvoit pas guérir promptement la maladie dont il étoit attaqué. Il n'y avoit que le *Grand-Sedre*, ou Chef de la Religion, qui ne se choisissoit jamais qu'entre les des-

cendans de Mahomet, du nombre desquels étoit le Roi lui-même, lorsque la couronne se trouvoit dans la Maison des Sophis ; car cette Maison descendoit de *Fatmé*, fille de Mahomet, & femme d'Ali : on appeloit ces descendans de Fathmé, les *Fatimites*, & c'est de cette race qu'étoient les Califes d'Egypte, qui disputerent pendant quelque temps le souverain pontificat aux Califes de Bagdat, mais qui à la fin furent dépossédés par les Soudans. La considération de la descendance de Mahomet contribua beaucoup à mettre les Sophis en état de s'emparer du trône sur les descendans de Tamerlan, & à leur assurer l'autorité sur tous les Ministres de la Loi, qui n'étoient que les cadets de leur Maison : ainsi le Sedre & ses Prêtres ne pouvoient opposer une autorité spirituelle à celle temporelle dont jouissoient les Rois ; ceux-ci avoient même soin de tenir dans l'abaissement le commun des Sophis, quoiqu'ils eussent quelque prééminence dans les cérémonies ; mais d'ailleurs on ne leur confioit ni emplois civils ni militaires. Il y avoit une autre espece de Noblesse en Perse, c'étoit celle des *Tats*, descendans des anciens Kans des différentes

provinces soumises à la Perse ; ils obtenoient quelques distinctions à la Cour ; mais on ne leur accordoit que rarement des gouvernemens ou des places dans le Ministere. Ces places étoient réservées moins au mérite qu'à l'aveugle soumission. La principale propriété des terres appartenoit au Roi, qui en laissoit les produits à ses sujets, moyennant un impôt territorial, indépendamment duquel les Chrétiens payoient une capitation. Il y avoit des Douanes, où l'on percevoit des droits sur l'entrée & la sortie de toutes sortes de marchandises.

L'habillement des Persans est assez différent de celui des Turcs : leurs robes de dessus & de dessous sont beaucoup plus courtes, & avec le poignard ils ont toujours un sabre, que les Turcs ne portent qu'à la guerre. Leur turban étoit d'abord assez semblable à celui des Turcs, excepté qu'il étoit de couleur rouge ; mais Thamas-Kouli-Kan a amené la mode d'un bonnet, ou sorte de chapeau à quatre cornes. Les Persans se rasent ordinairement la barbe & ne laissent qu'une longue moustache. Dans le temps dont je parle, c'étoient les peuples

peuples de l'Aſie les plus polis, les plus gourmands & les plus voluptueux. Ce que les Voyageurs content de la magnificence & de la profuſion des feſtins de la Cour & des Grands-Seigneurs, eſt ſurprenant. Cependant, dans leurs repas, ils ſe ſervoient de leurs doigts, ſans uſer de cuillers ni de fourchettes. Malgré la Loi de Mahomet, le Roi Cha-Abbas ne faiſoit nulle difficulté de boire du vin & même de s'enivrer; mais ſes ſujets ne penſoient pas de même: les Chrétiens mêmes en uſoient très-ſobrement; & le vin qui croît dans le pays, toujours très-fort & ſouvent fort bon, s'embarquoit pour les Indes, pour l'Europe, & quelquefois pour la Chine. En revanche, les Perſans uſent beaucoup d'opium, qui doit les aſſoupir & les enivrer. Il étoit d'uſage dans les feſtins de faire venir des danſeuſes, qui étoient des filles publiques, dont on payoit très-cher les viſites. Le Roi en entretenoit des troupes nombreuſes, & toutes celles de l'Empire étoient ſous ſa protection. Les Perſans appeloient auſſi dans leurs feſtins des Poëtes, qui récitoient des pieces de vers hiſtoriques ou galans, & des Contes du genre de ceux que nos ancêtres appeloient *Fabliaux*.

La Langue persane moderne, dérivée de l'arabe, est propre à la Poésie ; elle passe pour la plus délicate & la plus agréable de celles dérivées de l'arabe. Les Dames du sérail de Constantinople se piquent de déclamer & de chanter avec grace dans cette Langue ; mais il n'y a que chez les Guebres que l'on connoît encore l'ancienne Langue des Perses, dans laquelle sont écrits les Livres sacrés de Zoroastre. J'ai déjà dit un mot de ces Livres, & de la doctrine qui y est renfermée. Si l'on veut parfaitement la connoître, il faut lire le *Zenda-Vesta*, qui a été publié en françois par M. Anquetil. Cet Académicien, ayant séjourné pendant quelque temps dans l'Inde, dans le Guzarate & dans le Kirman, province de Perse, a étudié les trois ou quatre Langues du pays, savoir, la *malabare*, que l'on parle encore sur toute la côte & dans la presqu'isle en deçà du Gange, le *pelhvi*, le *zend*, & le *samscret*. C'est dans ces deux dernieres qu'est écrit le Zenda-Vesta. Dans une savante Préface, M. Anquetil explique bien ce qu'on doit savoir sur Zoroastre ou *Zerdoust*. Il faut observer que les Persans modernes appellent les anciens Perses, *Guebres* ou

Gaures, & dans leur Langue, *Giaours*, mot injurieux qui signifie *Infidele*. Les Mahométans ont appliqué ce nom à tous ceux qui ne sont pas de leur Religion. Les Guebres s'habillent comme les Mahométans ; mais leurs femmes ne cachent pas leur visage & leur taille comme les Persanes.

Presque toute la monnoie de Perse se frappoit à Ispahan. Il n'étoit point d'usage d'en faire d'or, & la plus commune en argent, étoit des pieces nommées *Abassi* ; il en falloit cinquante pour faire un *toman* ; monnoie idéale, qui équivaloit à environ cinquante francs de notre monnoie.

Continuons la description des villes de l'Irac-Agemi. *Casbin*, la capitale du royaume avant Ispahan, étoit fort grande, mais sans aucunes fortifications ; on y comptoit jusqu'à cent mille habitans ; on y voyoit encore le château royal, & les palais des grands Seigneurs du royaume qui y résidoient avant le regne d'Abbas I. La ville s'appeloit autrefois *Arsacia*, & avoit été la résidence des Rois de la dynastie des Arsacides. Il y avoit une grande place, de grands bazars, & tant dans la ville que dans les

environs, de grands jardins renommés pour les excellentes pistaches que l'on y cultivoit. C'est à Casbin qu'est enterré le fameux Fabuliste Lockman, qui est l'Esope des Perses & le Bidpai des Indiens. Il y a même des Auteurs qui prétendent que ces Fabulistes ne sont qu'un seul & même personnage, d'autant plus que les Fables qui nous ont été données sous le nom d'Esope, par un Moine Grec, nommé Planudes, par Phédre, Affranchi d'Auguste, & par Lockman, sont absolument les mêmes ; les Persans prétendent que Lockman vivoit du temps de Salomon, ce qui supposeroit que la ville de Casbin subsistoit dès ce temps-là ; mais cette opinion paroît sans fondement.

La troisieme ville de l'Irac-Agemi est *Com* ; elle étoit grande, mais mal peuplée, quoique située dans une plaine fertile, traversée par un beau fleuve, & renommée sur-tout pour ses fruits, entre lesquels il faut compter les pêches, qui sont originaires de ce canton de la Perse, puisqu'on sait que c'est de là que Lucullus fit venir les premieres greffes de pêchers que l'on cultiva à Rome, & qui passerent ensuite dans toute l'Europe. On

forge à *Com* des lames de sabres d'une trempe excellente ; mais cette ville est principalement renommée par une des plus belles mosquées de toute la Perse, dont l'enceinte renferme la sépulture d'une Sainte Mahométane, nommée *Fatmé* ; elle étoit de la famille d'Ali, & fille d'un des Imans les plus révérés par ces Sectateurs. Schah-Sephi I, auteur de la derniere dynastie des Rois de Perse, avoit une si grande dévotion au tombeau de cette Sainte, qu'il voulut être enterré auprès. Schah-Abbas II, un de ses descendans, a aussi voulu l'être au même endroit. Comme c'étoit un Prince très-puissant & très-magnifique, il a décoré avec la plus grande somptuosité la grande mosquée & le tombeau de Fatmé. Celui qu'il fit préparer pour lui-même, est une rotonde, ornée des marbres les plus précieux & des plus belles peintures. Il a élevé un pareil édifice sur le tombeau de Schah-Sephi, son ancêtre. Il y a des Prêtres ou du moins des Lettrés Mahométans chargés de lire, jour & nuit, des chapitres de l'Alcoran dans ces especes de chapelles.

Sultanie a été autrefois une ville très-considérable ; mais elle étoit déchue de

ſa grandeur long-temps avant les malheurs de la Perſe. Elle avoit été fortifiée au milieu du quatorzieme ſiecle, & avoit un bon château, quoiqu'il eut été pluſieurs fois ruiné par des ſiéges, entre autres par celui du temps de Tamerlan. Le Roi Iſmaël Kodabendé, pere de Schah-Abbas I, y demeuroit encore ; il y mourut, & y eſt enterré ; mais ſon fils l'abandonna totalement, d'abord pour Casbin, & enſuite pour Iſpahan.

Hamadan eſt, dit-on, l'ancienne Ecbatane ; elle eſt belle & bien ſituée ; elle a été pluſieurs fois ruinée & rétablie. Il y a beaucoup de Juifs dans cette ville ; ils ont un grand reſpect pour elle, parce qu'ils prétendent y révérer le tombeau de la Reine Eſther, & de ſon oncle Mardochée.

La ville de *Cachan* étoit très-grande & très-belle ; elle n'eſt traverſée par aucune riviere, cependant on n'y manque point d'eau. On y voyoit un des plus beaux caravenſerais de toute la Perſe, ſur la porte duquel on liſoit cette inſcription philoſophique : *Ce monde-ci n'eſt qu'un grand caravenſerai, & notre vie qu'une caravane.* On fabrique à Cachan de belles étoffes de ſoie ; mais on y eſt

très-incommodé des ſcorpions, des tarentules & autres bêtes venimeuſes. On prétend que Cachan eſt l'ancienne *Ctéſiphonte*, capitale des Parthes.

La ville d'*Yeſd* étoit renommée pour ſes manufactures ; on y faiſoit les plus beaux tapis de la Perſe. Les femmes de cette ville paſſoient d'ailleurs pour être plus belles que dans tout le reſte de l'Empire Perſan. La ville d'*Ieſdecaſt* l'étoit également pour ſon excellent pain ; de ſorte que l'on diſoit proverbialement, qu'il ne falloit, pour être heureux, que manger du pain d'Ieſdecaſt, boire du vin de Schiras, & avoir une femme d'Yeſd.

La province d'*Aderbidjan*, anciennement la Médie, eſt au nord de l'Irac-Agemi ; elle a à l'orient la province de Ghilan, & eſt d'ailleurs entourée des Arménies Perſane & Turque. Elle a pour capitale *Tauris*, ci-devant une des plus belles & des principales villes de Perſe, qui a été ſouvent ruinée, non ſeulement par les guerres, mais encore par les tremblemens de terre : celui de 1721 y fit, dit-on, périr plus de deux cent mille ames. Les Turcs l'ont priſe en 1725, & l'ont rendue à Thamas-Kouli-Kan en

1736 ; on y comptoit encore alors plus de trois cent mille ames, trente mille maiſons, trois cents caravenſerais, cent cinquante moſquées, ſans compter les égliſes Arméniennes & Géorgiennes. La grande place eſt ſi vaſte, que l'on peut y ranger trente mille hommes en bataille. Le commerce y étoit conſidérable, & c'eſt là qu'on préparoit ces peaux connues en France ſous le nom de *chagrin de Turquie*. Les deſcendans de Tamerlan, pendant le peu de temps qu'ils régnerent en Perſe, avoient fait de Tauris leur capitale.

Ardebil, à douze lieues de Tauris, étoit l'ancienne *Arbelles*, auprès de laquelle Alexandre gagna une bataille contre Darius. Elle étoit grande & commerçante, mais toute ouverte & ſans murailles. L'air y eſt froid, à cauſe du voiſinage des montagnes. On voit dans la principale moſquée, le tombeau de Sephi, eſpece de Saint Mahométan, tige de la race des derniers Rois, & grand-pere de Schah-Sephi, qui eſt enterré à Com.

Le *Chuziſtan* ou *Suziſtan* s'étend depuis l'Irac-Agemi juſqu'au golfe Perſique, ayant

au levant le Fârsistan, & au couchant l'Irac-Arabi & le fleuve de l'Euphrate; c'étoit l'ancienne Suzianne, dont la capitale étoit la ville de Suze. Le terroir en est très-fertile, & produit du blé & de l'orge en abondance; on y cultive le coton & les cannes de sucre; d'ailleurs l'air y est extrêmement chaud. La plupart des habitans ressemblent plutôt par la figure, le caractere & la Langue, aux Arabes qu'aux Persans. On compte dans cette province, autrefois nommée *Susiane*, dix villes, dont la principale est celle de *Sus* ou *Suse*, bâtie par l'ancien Roi de Perse, Darius, fils d'Histaspe, qui lui donna ce nom, qui veut dire en ancien persan, *Lys*, parce qu'il trouva dans ce lieu-là beaucoup de fleurs de cette espece. Ce Monarque y fit bâtir un superbe palais, où ses successeurs prirent l'habitude de séjourner tous les ans pendant trois mois. On remarquoit dans la salle d'Audience un trône élevé, soutenu par des colonnes d'or, enrichies de pierres précieuses. Alexandre le Grand s'étant rendu maître de Suse, s'y arrêta quelque temps, & y épousa Statira, fille de Darius. On montre à la porte de cette ville, le tombeau du Prophete Daniel, Juge & Prince

des Juifs, qui avoient été transportés dans cette ville, lors de la captivité de Babylone. C'est aussi à Suse que se passerent les événemens qui font la matiere du Livre d'Esther, l'un de ceux de la Bible. Les autres villes de la Susianne sont peu considérables, si l'on en excepte *Tuster*, dans laquelle on fabriquoit de belles étoffes de laine, de soie, d'or & d'argent.

Le *Farsistan* est au moins la seconde province de la Perse, en regardant l'Irac-Agemi comme la premiere. C'est l'ancienne Perse, proprement dite. Elle est très-étendue, ayant l'Irac-Agemi au nord, le Suzistan à l'occident, le Kirman au levant, & le golfe Persique au midi. Elle est très-fertile, & il n'y a aucune production de la Perse qui n'y croisse en abondance. Les côtes qui en font partie, lui procurent un grand commerce; mais l'air y étant très-malsain, les habitans sont obligés de les abandonner pendant une partie de l'année, & de se retirer dans l'intérieur des terres. Les vrais Persans y sont très-policés, en comparaison des peuplades Arabes, qui en parcourent les contrées désertes. On sait que la capitale est *Schiras*, dont

les environs ſont renommés pour leurs bons vins, & la ville même pour l'agrément de ſon ſéjour. C'étoit encore, il y a cinquante ans, une des plus grandes & des plus belles de la Perſe; cependant elle avoit déjà perdu beaucoup de ſon éclat avant les derniers troubles. Pourtant elle avoit encore alors cinq lieues de circuit, & étoit remplie de beaux jardins, dans leſquels il croiſſoit, entre autres fruits, des grenades, qui paſſoient pour les meilleures du monde. Elle étoit partagée en dix-ſept quartiers; on y entroit par neuf portes. La principale rue étoit tirée au cordeau, & avoit deux mille pas de long ſur quatre-vingt-dix de large. Les autres étoient plus étroites, la plupart des maiſons médiocres, & bâties de briques ſéchées au ſoleil; mais il y avoit quelques beaux édifices publics, ſur-tout un palais royal magnifique avec de beaux jardins, pluſieurs belles moſquées avec des colléges, où l'on enſeignoit toutes les Sciences & tous les Arts connus en Perſe. Les Etudians y acouroient par centaines des diverſes parties du royaume; mais chaçun ne s'y appliquoit qu'à une Science en particulier, les Perſans ne croyant

pas que l'on pût s'occuper de plusieurs à la fois : ainsi les Poëtes y avoient des écoles & des appartemens à part, & les deux plus fameux de toute la Perse y sont enterrés. L'un d'eux s'appeloit *Cheick-Saadi*. Ses Poésies sont connues & révérées dans tout le Levant ; elles sont pleines de morales, d'ailleurs très-spirituelles. Elles ont été composées environ l'an 1222 de notre Ere, & 626 de celle des Mahométans. Celles du Poëte *Afez*, qui étoit aussi de Schiras & y est enterré, sont à peu près du même temps. Il y a des Poésies amoureuses en persan, qui sont charmantes, tendres & délicates, & des Romans intéressans & remplis de détails agréables. On en trouve quelques extraits dans la Bibliotheque des Romans. On prétend que c'est à Schiras qu'a été inventé le jeu des échecs, & que se trouvent les meilleurs joueurs de l'Univers. La médecine y a été aussi autrefois en honneur. Les Persans se piquent de suivre la doctrine, 1°. d'Hermès Trismégiste ; elle leur est venue, dit-on, d'Egypte : 2°. de Gallien, qui est le plus fameux disciple d'Hippocrate ; il vivoit dans le deuxieme siecle de notre Ere, & étoit de Pergame en Asie. Il

professa la médecine à Rome ; mais les Persans prétendent qu'il vint ensuite la professer en Perse, & qu'il y mourut étant très-vieux. Enfin les Persans réverent *Abousina* ou *Avicenne*, qui étoit natif de Bokara, sur les confins de la Perse & de l'Inde, & qui fut, disent-ils, un des plus célebres Professeurs de Schiras. Au reste, les Savans Persans sont fort adonnés à l'Alchimie, à l'Astrologie, & même à la Magie. Il y avoit à Schiras, un grand & bel hôpital, que l'on appeloit le *palais de la Santé*; les Médecins y exercoient leurs talens & y faisoient preuve de leur capacité; cependant le peuple disoit proverbialement, que le palais de la Santé étoit celui de la Mort. On trouvoit à Schiras un grand nombre de Juifs qui prétendoient tous être de la Tribu de Lévi, qui a été, disoient-ils, transportée dans ce pays-là lors de la captivité de Babylone. Les habitans de Schiras prétendoient aussi que les trois Mages qui vinrent adorer l'Enfant Jésus dans la Crêche, étoient partis de Schiras ; mais rien n'est moins prouvé que cette opinion, d'autant plus que la fondation de Schiras n'est pas plus ancienne que le

huitieme ſiecle, & qu'elle ne s'eſt agrandie qu'aux dépens des ruines de Perſépolis. On fabriquoit à Schiras les plus beaux verres de tout le Levant; on en tiroit les meilleurs chevaux de la Perſe; & l'eau roſe que l'on y diſtilloit, étoit la plus eſtimée, & vendue très-chérement dans les Indes, à la Cour du Grand-Mogol.

Les ruines de Perſépolis offrent la matiere la plus abondante aux diſſertations, & le champ le plus vaſte aux conjectures. J'en ai déjà dit un mot, ainſi que du palais qui porte le nom de *Tchelminar*. Je me contenterai d'ajouter qu'on peut faire un cours d'érudition perſane tout entier en examinant ces ruines, car elles comprennent des monumens & des inſcriptions dans différentes Langues, & de différens temps & époques. On y voit des hiéroglyphes dont les ſymboles formoient la Langue ſacrée des Egyptiens, & dont l'uſage étoit paſſé en Perſe du temps de Cambyſe, fils de Cyrus & prédeceſſeur immédiat du premier Darius; d'autres en Langue grecque, qui probablement tiennent à des monumens élevés du temps d'Ale-

xandre le Grand & de ses successeurs ; d'autres en caracteres phéniciens, que l'on peut entendre au moyen du même alphabet, qui explique celles des ruines de Palmire ; d'autres enfin en caracteres indiens, ou ancien persan, faits pour une Langue qui ne se parle plus, mais dans laquelle sont écrits les livres de Zoroastre. Probablement, en réunissant ces inscriptions, on y trouveroit la Chronologie des anciens Souverains de la Perse, conforme à ce qu'en ont écrit les Historiens Persans, tel que le fameux *Mirkond* ou *Kondemir*. Elle différe beaucoup, du moins par les noms, de celle que j'ai exposée au commencement de cet article; car la premiere dynastie de Rois, dont ces Chroniques font mention, s'appeloit, disent-ils, celle des *Pischdadiens* ; ils la font commencer à *Kaioumarath.* Tous les Rois qui la composerent furent justes & bons, & leurs sujets simples, dociles & fideles. Ils se maintinrent toujours en paix, & s'ils n'étoient pas eux-mêmes des génies bienfaisans, du moins étoient-ils des disciples de ceux-ci, & sur tout du grand *Orosmadès*. Leur temps fut le siecle

d'or de la Perse. La seconde dynastie est, suivant Mirkond, celle des *Kaianites*. Malgré la différence des noms & l'altération dans les faits, on reconnoît que c'est celle depuis Cyrus jusqu'à Darius Codoman. L'histoire de ce Conquérant y est absolument défigurée ; mais on ne peut s'y tromper, non plus qu'à l'histoire des Séleucides & des Arsacides, dans laquelle les Historiens Persans se trouvent assez d'accord avec les Grecs & les Romains. C'est sur-tout sur la dynastie des Sassanides que les Historiens nationaux s'étendent avec plus de complaisance. Ils y trouvent de grands modeles de vertu, de magnanimité, de justice & de bravoure. Si l'ouvrage de Mirkond, dont je connois un manuscrit entier, pouvoit être traduit en françois, on y verroit des morceaux vraiment admirables; entre autres les instructions de trois grands Rois, Cosroès I, qu'il nomme *Chosrou*, & qu'il surnomme *Nouschirvan*, c'est-à-dire, le Juste, à son fils *Ormouz* ou *Hormisdas*, & celles d'Hormisdas à son fils *Cosroès II*. Toutes ces belles instructions sont mêlées de fables, & même de contes de Fées & de

Génies.

Génies. C'eſt le goût oriental; mais le fond des faits & celui de la morale n'en ſont pas moins eſtimables. Les figures du palais de Tchelminar ſont auſſi inſtructives que les inſcriptions en ſont mêlées de bonnes maximes; elles repréſentent tantôt des cérémonies des Adorateurs du feu, tantôt des traits tout-à-fait fabuleux; les combats des Gines ou bons Génies contre les Dives ou Génies malfaiſans, & les exploits de Ruſtan, &c.... Il n'y a dans ces belles ruines aucuns monumens du temps des Arabes Mahométans; au contraire ceux-ci ont le démérite de les avoir détruits & gâtés autant qu'ils ont pu. Ces ruines ſont à dix-huit lieues de Schiras, vers le nord-eſt; elles ſont traverſées par un bras de l'Araxe.

Les autres lieux remarquables du Farſiſtan, ſont *Karzeroum*, le plus délicieux de la province, & où il croît le meilleur vin. Il y avoit autrefois des palais & des fortifications, dont on ne voit plus que les ruines.

Bender-Congo eſt ſur le golfe Perſique; c'eſt un port très-connu, & très-commerçant dans certaines ſaiſons de l'année.

C'eſt là que l'on porte les perles pêchées dans l'iſle de Baharem, qui n'en eſt pas éloignée ; mais, comme je l'ai dit, la côte du golfe Perſique eſt inhabitable pendant une partie de l'année.

Le *Lariſtan* eſt une petite province maritime, dépendante du Farſiſtan ; la capitale eſt *Lar*, aſſez triſte & mauvaiſe ville, avec un château fortifié. Elle a eu cependant autrefois l'honneur d'être un petit royaume. Les Arabes s'en étoient emparés, au treizieme ſiecle, ſur les anciens Perſans ; mais Schah-Abbas le reprit ſur eux. Il y a auprès de Lar une haute montagne, d'où découle une ſorte d'huile pétrole ou de baume, que l'on appelle la *Mumie*. Les Médecins Orientaux y attachent de grandes vertus, tant chirurgicales que médicinales ; car non ſeulement elle guérit & conſolide toutes les plaies & coupures extérieures, mais les intérieures, diſſipe & nettoie les abcès. Il faut obſerver que c'eſt à cauſe de cela que nos anciens Médecins attribuoient de pareilles qualités aux Momies d'Egypte, qui, comme on ſait, ſont des corps embaumés depuis pluſieurs milliers d'années, parce que cette mumie étoit le principal

ingrédient qui servoit à ces embaumemens.

A l'orient du Farsistan, on trouve la province de *Kerman* ou *Karman*, dont les peuples ont donné le nom à la Caramanie Turque, qui est bien éloignée du golfe Persique; mais les peuples du Kerman, ayant fait des irruptions jusque là, s'y sont établis. Leur ancien pays a été de tout temps stérile & l'est encore, & les peuples en sont barbares & voleurs. Il y a des mines d'or, d'argent, de cuivre & de fer; mais il n'y en a qu'une partie d'exploitée. C'est une des dernieres provinces dans lesquelles se soient retirés les Guebres & leurs Mages; mais il n'y en a plus. Les seules villes de l'intérieur des terres sont *Berdchir* & *Sirkian*; & sur la côte est *Bender-Abbassi* ou le *port d'Abbas*. C'est Schah-Abbas le Grand qui l'a fait construire & lui a donné son nom. Elle s'appeloit auparavant *Gamron*, & n'étoit qu'un mauvais bourg; mais c'est à présent le lieu du plus grand commerce de toute la Perse maritime, depuis que Schah Abbas a ruiné, en 1622, le magnifique établissement que les Portugais avoient dans l'isle d'*Ormus*, presque vis-à-vis Bender-Abbassi. Ils s'en étoient

rendus maîtres en 1508, sous le commandement du fameux Alphonse d'Albuquerque. Ils l'avoient fortifiée de maniere à la rendre imprenable; & le port étant excellent, le commerce qui s'y faisoit annuellement montoit à plusieurs millions. Toute la garnison consiste aujourd'hui en soixante-dix hommes. Cependant il y a de grandes difficultés à y habiter; car l'air y est si chaud, que l'on périroit infailliblement, si l'on ne passoit plusieurs heures de la journée dans l'eau jusqu'au cou. On éprouve les mêmes inconvéniens à Bender-Abbassi, ce qui n'empêche pas que la ville ne soit habitée, le port très-fréquenté, & qu'il n'y ait des comptoirs & des Consuls Anglois, Hollandois & même François.

J'ai déjà parlé des isles de *Kischmich*, de *Baharem* & de *Carga*, qui sont dans le golfe Persique, entre le Kerman & l'Arabie, & j'ai dit que c'étoit autour de ces isles que l'on pêchoit les perles.

Le *Mékran* est la derniere province maritime de Perse; c'est la *Gédrosie* des Anciens : elle s'étend jusqu'aux frontieres des Etats du Grand-Mogol. Une partie, sur-tout de la côte, est déserte, à cause du mauvais air. Cependant il y a deux

ports fréquentés, celui d'*Almanſour* & celui de *Guadel* ou *Kidgé*, voiſin de la ville de Mékran. Les habitans ſe vantent d'avoir arrêté Alexandre, dont l'armée penſa abſolument périr dans les déſerts de cette province, comme avoient fait autrefois, dit-on, celles de Cyrus & de Sémiramis.

Je viens de parler du peu de côtes & de ports de mer qui appartiennent à la Perſe. On voit qu'ils ne ſont pas en grand nombre, auſſi la Nation Perſane n'eſt-elle point du tout commerçante; on n'a jamais vu ſon pavillon ſur les mers. Les Perſans attendent tranquillement qu'on vienne chercher leurs marchandiſes, & leur apporter celles du dehors qui peuvent leur convenir. Il ne me reſte plus qu'à dire quels ſont les fâcheux événemens qui, depuis le commencement de ce ſiecle, ont abſolument ruiné la Perſe, l'ont dépeuplée, en ont rendu l'entrée & la ſortie très-dangereuſe, de ſorte qu'il eſt à préſent très-difficile d'en avoir des nouvelles.

Schah-Huſſein, fils de Schah-Soliman, & petit-fils d'Abbas II, étoit ſur le trône de Perſe au commencement de ce

ſiecle. C'étoit un Prince né avec de bonnes inclinations, & qui avoit les meilleures intentions du monde, mais foible & ſans lumiere. Non ſeulement il perdit ſa couronne & la fit ſortir de ſa famille, mais il fut cauſe de la ruine de ſon pays, & du maſſacre d'un peuple nombreux, qu'il ne ſut ni gouverner ni défendre. Il étoit ſi doux, qu'on ne le vit pas deux fois dans ſon regne endoſſer l'habit rouge, que les Rois de Perſe ne revêtiſſent que lorſqu'ils veulent ordonner quelques expéditions ſanglantes. Mais ce fut par ſa faute que des millions de Perſans périrent de faim & de miſere, ou par le ſabre des Aghuans ou autres peuples barbares. Il ſe livra entiérement aux flatteries & aux conſeils des Eunuques de ſon palais; il en fit ſes premiers Miniſtres, & ils réuſſirent long-temps à empêcher que les plaintes des tyrannies qu'ils exerçoient dans les provinces, ne parvinſſent juſqu'à ſes oreilles. Enfin les Aghuans, peuples originairement Tartares, tranſportés par Schah-Abbas dans le Candahar, donnerent le ſignal de la révolte. Ils avoient à leur tête un homme

des plus considérables de leur nation, nommé *Mirveis*. Celui-ci ayant été député à Ispahan pour demander justice, on la lui refusa; mais il reconnut qu'il n'y avoit dans le Monarque ni dans ses Ministres ni force ni vertu, & il conclut qu'il étoit aisé d'arracher d'eux ce qu'on ne pouvoit en obtenir. Il revint à la tête d'une armée nombreuse; & après s'être fait élire Roi de Kandahar, il traversa plusieurs provinces en Conquérant, & força Schah-Hussein à lui abandonner cette province importante, qui est, pour ainsi dire, la clef de l'Inde & de la Perse. Après quatre ans de regne, Mirveis mourut en 1717, & fut remplacé par son fils *Mir Mahmoud*. Celui-ci, plus ambitieux que son pere, & assuré par son exemple que l'on pouvoit tout entreprendre contre un Monarque tel que Schah-Hussein, voulut le détrôner, & y réussit; il traversa le Sedgestan, entra dans l'Irac-Agemi, & après avoir gagné successivement trois batailles, il se trouva aux portes d'Ispahan. Il investit cette ville immense, ou du moins il s'empara de toutes les routes par lesquelles pouvoient arriver les denrées nécessaires pour sa subsistance. Pendant sept mois que dura

ce blocus, la capitale de la Perſe fut réduite aux abois. Le Roi, auquel on cacha auſſi long-temps que l'on put, & les malheurs de ſon peuple, & ce qui en avoit été la cauſe, ayant enfin ouvert les yeux, prit un parti auſſi imprudent que puſillanime. Il ſortit de ſa capitale, & ſe rendit, en habit de deuil, ſous les tentes du Vainqueur, ſe jeta à ſes pieds, & lui demanda grace pour ſon peuple & pour lui-même. Il ne l'obtint qu'à condition d'abdiquer ſa couronne; il y conſentit, & attacha lui-même l'aigrette royale au turban de Mir-Mahmoud, l'an 1722 de notre Ere. Huſſein, confiné au fond du Harem d'Iſpahan, où il ne mourut qu'en 1729, n'apporta plus aucun obſtacle à la domination de Mahmoud; mais ce Roi dépoſé avoit un fils, nommé *Thamas*, qui, loin d'adhérer aux diſpoſitions de ſon pere, diſputa tant qu'il put ſes droits contre Schah-Mahmoud. Celui-ci lui fit la guerre avec la plus grande férocité, & parvint à lui enlever les villes de Casbin & de Schiras, en faiſant commettre par ſes troupes les plus grands déſordres. La fatigue de pluſieurs années de guerre, faite en perſonne dans des endroits très-difficiles, & peut-être la débauche, altérerent la ſanté &

la raiſon de Schah-Mahmoud ; il fut attaqué d'une frénéſie, dans les accès de laquelle il commit des actions cruelles. Les Aghuans le dépoſerent en 1725, & mirent en ſa place un autre Seigneur de leur nation, nommé *Eſchref*, qui continua de faire la guerre au Prince Thamas. Il eut en même temps affaire aux Turcs, qui lui prirent Tauris, remporta ſur eux quelques avantages, fit la paix, & fut reconnu par la Porte Othomane, Souverain légitime de la Perſe. Le Prince Thamas lui tenoit toujours tête dans les provinces méridionales. Près de cinq ans ſe paſſerent ainſi, pendant leſquels le fameux *Nadir-Kouli*, né dans le Khoraſan, s'attacha à ſon ſervice, & mérita, par de premiers ſuccès, que le Prince en fît ſon Général en chef. Il n'eut pas d'abord lieu de s'en repentir. *Thamas-Kouli-Kan*, c'eſt le nom que prit Nadir, pour prouver qu'il étoit tout dévoué au Prince Perſan, remporta différentes victoires ſur les Aghuans, auxquels il reprit tout le Khoraſan, ſur les Arabes qui s'étoient emparés d'Ormuz, & encore ſur les Aghuans auprès d'*Ieſdgaſt*; enfin il fit rentrer Thamas dans Iſpahan ; mais avant d'abandonner cette capitale, il avoit

fait mourir Hussein. Thamas-Kouli-Kan poursuivit Eschref, & l'ayant joint l'année 1730, il vainquit encore une fois cet usurpateur, le prit prisonnier, & le fit mourir cruellement. Ce n'est qu'à cette époque que l'on fait commencer le regne de Schah-Thamas, fils de Schah-Hussein. Thamas-Kouli-Kan continua de lui soumettre le reste de la Perse : il remporta en Arménie plusieurs avantages contre les Turcs, passa en Géorgie, & de là sur les bords de la mer Caspienne, où il reprit sur les Russes les provinces que ceux-ci avoient usurpées pendant les troubles du royaume. Il étoit retourné dans le Candahar, lorsqu'il apprit que Schah-Thamas avoit conclu, sans le consulter, des traités de paix désavantageux avec les deux Empires de Turquie & de Russie. Le Général se plaignit avec hauteur; il n'eut point de satisfaction, & s'étant bien assuré de ses troupes, il revint avec son armée à Ispahan. Il fit assembler les Grands, & leur remontra que la lâcheté de Th mas le rendoit indigne de porter la couronne, & qu'il avoit dégradé sa dignité en cédant aux Turcs toute l'Arménie & toute la Géorgie. Le Divan tremblant, n'osa pas être d'un avis dif-

férent du sien: Schah-Thamas fut déposé en 1732; il fut transporté dans le Khorasan, fut enfermé, & on prétend qu'il n'y est mort qu'en 1736. Thamas-Kouli-Kan n'osa pas d'abord prendre le titre de Roi, & le déféra à un enfant, que l'on nomma *Schah-Abbas III*; il se contenta de celui de Régent du royaume; mais ayant recommencé la guerre contre les Turcs, & ayant repris sur eux les provinces qui leur avoient été cédées, il revint triomphant dans Ispahan, & engagea son armée & les peuples à déclarer que lui seul étoit digne d'être Roi. On empoisonna le petit Abbas; & le Régent montant sur le trône, prit le nom de *Schah-Nadir*. Etant couronné, il conclut la paix avec les Turcs, en se faisant assurer les provinces que son prédécesseur avoit cédées. Il passa quelques années à faire des arrangemens plus utiles à sa gloire qu'au bonheur de ses peuples. Il défendit les disputes de Religion entre les différentes sectes Mahométanes: en effet, il étoit de celle des Sunnis, tandis que ses prédécesseurs étoient de celle d'Ali; mais il ne s'embarrassoit guere de l'une ni de l'autre. Il permit, de sa propre autorité, à tous les Persans de boire du vin.

En 1738, il résolut de dompter les Aghuans & de soumettre absolument le Candahar; il n'y réussit qu'après un long siége, & déclara alors à son armée qu'il avoit un projet plus vaste; c'étoit celui de la conquête de l'Empire du Mogol. Il savoit que la foiblesse du Souverain (Muhamet-Kan), les divisions qui étoient entre ses Ministres, & l'indiscipline de son armée, rendoient cette conquête facile. En effet, ce projet hardi & singulier lui réussit. Il faut lire les détails de l'expédition de Schah-Nadir, dans les Ouvrages qui contiennent l'histoire de sa vie; nous en avons trois dans notre Langue, assez bien écrits pour se faire lire avec plaisir, indépendamment du sujet.

Schah-Nadir, après avoir exercé dans la capitale du Mogol la tyrannie la plus odieuse, commis les plus grands massacres, détruit l'armée, & sacrifié la plupart des Grands, comprit qu'il ne pouvoit conserver l'Empire qu'il venoit de ruiner; il se contenta donc d'en enlever des richesses, dont le détail paroîtroit fabuleux, s'il n'étoit assuré par des preuves incontestables. Il revint à Ispahan, laissant Mahumet-Kan sur son trône, dépouillé de ses plus beaux ornemens, après s'être fait céder

les provinces qui s'étendent jusqu'au fleuve Indus, & qui devinrent les limites des deux Empires. Pendant la suite de son regne, qui dura encore sept ans, Thamas-Kouli-Kan recommença la guerre avec les Turcs; il fit le siége de Mosul, mais fut obligé de le lever. Ses succès furent médiocres, & cependant il fit une paix avantageuse, par laquelle il obligea la Porte à le reconnoître pour légitime Souverain de la Perse, & à abandonner les successeurs des Sophis, qu'ils traînoient dans leur armée, sur l'espoir de les rétablir sur le trône de leurs ancêtres. De retour en Perse, il éprouva des révoltes & des conspirations qu'il eut grande peine à dissiper. Enfin elles se multiplierent, & il périt par les mains des Chefs de son armée, du nombre desquels étoit son neveu. Ce fut l'an 1747, & Nadir étoit alors âgé de cinquante-neuf ans. Après sa mort, le royaume de Perse s'est trouvé dans la plus grande désolation. Ali-Kouli-Kan, neveu de ce Prince, qui avoit eu part à l'assassinat de son oncle, se fit déclarer Roi, & prit le nom d'*Adil-Schah*; il s'empara des trésors du Mogol, que Schah-Nadir avoit ramassés dans la forteresse de *Kalat*.

Peu de temps après, il ſe crut obligé d'aſſocier à ſon Empire *Schah-Rouk*, petit-fils de Schah-Nadir, & d'une fille de Schah-Thamas, dernier Monarque de la race des Sophis; mais ces Princes ne furent point tranquilles ſur leur trône. D'un côté, les Tartares Chazars, les Guebres, & les Banians des provinces voiſines de l'Indus, & les Aghuans du Candahar, de l'autre, un frere d'Adil-Schah, nommé *Ibrahim*, ſe révolterent contre lui. Ce dernier combattit ſon aîné, le fit priſonnier, lui fit crever les yeux, & le relégua dans un château, où il mourut à l'âge de trente ans. Cependant Adil avoit fait paſſer ſes tréſors à *Tei-Muras*, Prince de Géorgie, qui en reçut du moins une partie. Il voulut combattre Ibrahim, mais fut fait priſonnier par lui. Son fils Héraclius prit ſa place dans ſon abſence, défendit la Géorgie, attaqua la Perſe, & eut des ſuccès contre Ibrahim & Schah-Rouk. Le dernier vainquit Ibrahim, & ſeroit reſté paiſible poſſeſſeur de la Perſe, ſi d'un côté les Tartares Usbeks n'avoient fait des courſes juſqu'à Iſpahan & Schiras, qu'ils ravagerent; & ſi de l'autre, *Héraclius*, ſoutenu par les

Aghuans, ne l'en eût chassé. Il le fut lui-même, peu de temps après, par un nommé *Ismaël*, soutenu par les Curdes. Enfin, à différentes reprises, la Perse fut saccagée, partagée, & réduite dans le plus fâcheux état; elle y étoit encore en 1753. Depuis, on a su qu'Héraclius, après que les Aghuans & les Lesghis eurent dépossédé Schah-Rouk & lui eurent crevé les yeux, avoit paru pendant un moment être le seul Souverain de la Perse, quoique Chrétien; mais dans ces temps de troubles, la Religion n'y faisoit rien. Ce regne ne fut pas long; les traîtres Aghuans & les Tartares Lesghis se révolterent contre lui, le chasserent en 1755, & l'obligerent de se réfugier en Russie, où j'ai déjà eu occasion de dire qu'il mourut le même jour que l'Impératrice Elisabeth, sa protectrice, en 1762.

Depuis 1758 jusqu'en 1761, la Perse fut partagée entre un nombre infini de prétendans qui ravageoient successivement les provinces de leurs compétiteurs; tels étoient Ismaël, Kerim, Assad, Mehemet, &c. En 1761, Kerim-Kan gagna une grande bataille sur Assad-Kan, & parut tout-puissant; mais il s'éleva

encore contre lui un antagoniſte qui ſe nommoit *Far-Ali-Kan.* Néanmoins, en 1763, celui-ci ayant été auſſi défait, il paroît que Kerim-Kan a régné ſeul. Depuis ce temps, je n'ai pu recouvrer aucunes nouvelles certaines & détaillées de ce qui ſe paſſe en Perſe.

La Tartarie.

Après avoir quitté la Perſe, je pourrois entamer la deſcription des Indes, ce qui nous meneroit fort loin; paſſons plutôt dans la *Tartarie*, pays immenſe, mais qui a peu de commerce avec le reſte de l'Aſie & l'Europe; nous ignorons la plus grande partie de l'hiſtoire des peuples qui l'habitent, & nous ne ſavons même qu'aſſez imparfaitement quel eſt leur état actuel: ainſi, pour ne pas hazarder trop de conjectures, je ſerai aſſez court ſur ce grand article; & me bornant à des obſervations générales, j'eſpere que le reſte de ce Volume me ſuffira pour expoſer clairement ce dont nous ſommes inſtruits avec certitude.

Comme la plupart des nations Tartares ſont errantes & paſſent d'une contrée à l'autre, & que ceux qui habitoient

toient autrefois à l'extrémité du pays, se font peut-être éloignés de cinq cents lieues, il faut, en décrivant la Tartarie, avoir plutôt égard à leur race, qu'au pays même. Ainsi, après avoir observé que la Tartarie s'étend depuis le vingt-sixieme degré de latitude jusqu'au soixante-dix-septieme, & depuis le cinquante-huitieme jusque par-delà le deux cent deuxiéme de longitude, qu'elle peut se diviser en méridionale & en septentrionale, en Européenne & en Asiatique, & que nous bornant à cette derniere, on doit la séparer en trois parties, *Tartarie indépendante* ou *Grande-Tartarie* proprement dite, *Tartarie Russe*, qui est la plus septentrionale, & *Tartarie Chinoise*. Je m'arrêterai quelques momens sur ces trois parties, & sur quelques provinces qu'elles renferment. Il faut remarquer que toutes les nations Tartares qui errent au milieu de ces grandes contrées, prétendent toutes descendre de *Turk*, qui étoient, dit-on, le fils aîné de Japhet. Son nom est resté à une partie de ces peuples errans, & entre autres aux Turcomans, qui s'étant avancés dans l'Asie, & s'étant divisés en plusieurs branches, y ont

fait des conquêtes, & se sont enfin rendus maîtres de l'Empire d'Orient, qu'ils gouvernent encore sous le nom de Turcs, qui rappelle leur origine Tartare, ou plutot Scythe, car c'est le nom que prirent les descendans de Turk, & sous lequel ils sont connus dans l'ancienne Histoire des Grecs, des Romains & des Perses. Les Tartares, proprement dits, sont, comme les Turcs, une branche des Scythes. C'est une grande question de savoir d'où leur vient le nom de Tartare : on a prétendu que c'étoit d'un fleuve du pays, mais on ne connoît plus celui qui portoit ce nom; c'est probablement celui d'un Chef de Tribu, de laquelle descendoit le fameux Gengis-Kan, qui, au commencement du 13e siecle, soumit toute la Tartarie & quelques provinces de la Chine. Les trois principales nations Tartares sont les *Usbecks*, les *Kalmoucks*, & les *Monguales*; les premiers se sont fort dispersés dans les déserts de la Grande-Tartarie; les Monguales, au contraire, ayant pénétré à l'orient & au midi, les *Mantcheous*, qui en sont une branche, ont soumis l'Empire de la Chine; & les vrais Monguales se sont avancés dans l'Inde

ſous la conduite de Tamerlan, où un de ſes deſcendans a fondé l'Empire que l'on appelle encore aujourd'hui celui du Grand Mogol. Cette notion générale des nations Tartares eſt néceſſaire pour l'intelligence de la deſcription que je vais faire de la Tartarie; il ne me ſera pas poſſible de prendre pour guides les Auteurs du ſeizieme ſiecle, car il y a cent ans qu'on ne connoiſſoit preſque point ces pays. Ce n'eſt que depuis peu que nous avons ſur leur Géographie des connoiſſances plus certaines, qui nous viennent en partie des Ruſſes, & en partie des Miſſionnaires Jéſuites envoyés à la Chine. Quant à la partie hiſtorique, il faudroit, pour la poſſéder, avoir profondément étudié & fidelement extrait l'hiſtoire des Huns par le ſavant M. de Guines, qui a établi ſur l'origine des Tartares & leurs expéditions en Europe & en Aſie, un ſyſtême qui, s'il n'eſt pas parfaitement démontré, ſuppoſe au moins de grandes recherches, une immenſe érudition, un eſprit de critique & de diſcuſſion auſſi eſtimable que rare.

L'Aſie eſt, pour ainſi dire, preſſée à ſes deux extrémités ſeptentrionale &

méridionale par deux grandes nations (les Arabes & les Tartares), qui ont entre elles des ressemblances, ayant toutes deux originairement mené une vie errante & presque sauvage. Mais cette vie doit nous paroître respectable, puisque c'étoit celle des Patriarches. J'ai tout dit sur les Arabes. J'ai aussi parlé des Tartares à l'occasion de ceux d'Europe & de la Petite-Tartarie, & l'on a vu quel étoit le caractere distinctif auquel on les reconnoît, tant dans leur patrie que dans les autres pays, où leur goût pour la vie errante les a entraînés. 1°. Ils ont tous le bonnet Tartare; c'est une calotte d'étoffe de laine, rebroussée de fourrure. L'Empereur de la Chine même, & le Grand-Mogol, ont conservé cette coiffure, qui différencie à la Chine les originaires Tartares, d'avec les originaires Chinois. 2°. Le goût de monter à cheval & de faire ainsi toutes leurs courses & leurs voyages sans se servir jamais de chariots ni de voitures. Ils font plus, ils emploient les chevaux à un usage dont les autres nations ne se servent que dans le cas de la plus grande nécessité; ils s'en nourrissent, & trouvent délicieux le lait de leurs jumens. 3°. Ils

préferent les habitations de leurs tentes, à celles des maisons, & les campagnes ouvertes, au séjour des bourgs & des villes. Cependant les Conquérans de la Chine & de l'Inde se sont habitués à habiter des villes superbes; mais aussi les Tartares de la vieille roche les regardent à cause de cela comme dégénérés, & déchus des vertus de leurs ancêtres. 4°. Tous les Tartares sont guerriers, mais sans ordre & sans discipline; ils ont cela de commun avec les Arabes. 5°. Les uns & les autres ne sont pas cultivateurs, mais pasteurs. Ils traînent avec eux des troupeaux, & des familles plus ou moins nombreuses. Tous les Arabes sont Mahométans, parce que Mahomet, leur compatriote, les a tous assujettis à sa Loi; mais il n'y a qu'une partie des Tartares qui suive cette religion, d'autres sont idolâtres. Il y en a qui ont un culte particulier, celui du Grand-Lama, dont je parlerai: les Conquérans de la Chine ont adopté les anciennes Religions de cet Empire; presque aucuns Tartares ni Arabes ne sont Chrétiens, ce qui fait l'éloge de notre Religion, dont les principes ne sont point com-

patibles avec le brigandage dont ces deux grandes nations font profession.

Tartarie indépendante.

Voyons maintenant quelles font les différentes provinces & les peuples de la Tartarie Asiatique, en commençant par la Tartarie indépendante, qui est la plus voisine de la Perse. On peut la diviser en plusieurs autres : savoir, 1°. le pays des *Usbecks*, qui contient la *Grande-Bukarie*, & sa capitale *Bokara*; le *Maurenahar*, dont la capitale est *Samarcand*; la province & la ville de *Balck*. 2°. Le pays des Calmoucks, qui renferme la *Petite-Bukarie*; le royaume des *Eleuthes* où du *Contaisch*; celui de *Kahsgar*, celui de *Tangut*. 3°. Une partie du *Thibet*; enfin, le *Turquestan*, & le royaume de *Karisme*, dont j'ai déjà dit un mot.

La nation des Usbecks n'est pas si nombreuse que celles des Calmoucks & des Monguales ; mais elle est renommée par sa bravoure, sa force & son esprit ; elle est même plus civilisée que le reste des Tartares. Leur nom dans leur ancienne Langue signifie *Seigneur indépendant*; aussi se piquent-ils d'un grand

amour pour la liberté : ils ont des *Kans* & des *Mirzas*, descendans des aînés de leurs Tribus, auxquels ils obéissent à un certain point, par respect pour leur origine, & sous la conduite desquels ils marchent à la guerre, mais qui ne sont rien moins que despotiques. Les Usbecks sont tous Mahométans, de la secte des Sunnis ou d'Omar; par conséquent, dans le siecle dernier, ils étoient ennemis des Persans, sectateurs d'Ali. Ils se faisoient souvent la guerre, & n'ont pas manqué de profiter des derniers troubles pour s'emparer de différentes provinces de ce royaume; & l'on croit qu'actuellement ce sont eux qui ont le plus profité de ces dépouilles; mais comme ils conservent l'esprit Tartare, ils ont probablement plus détruit qu'ils n'ont ménagé les belles villes de la Perse. On peut en juger par ce qu'ils ont fait dans la Grande-Bukarie, dont les Tartares se sont rendus maîtres au treizieme siecle sous Gengis-Kan, & ensuite au quinzieme sous Tamerlan. Ce pays faisoit anciennement partie de la Sogdiane & de la Bactriane, & s'appeloit *Transoxiane*, parce qu'il étoit par-delà le fleuve nommé par les Grecs *Oxus*, par les Hébreux

Sihon, & actuellement le *Sihr*, qui se jette dans la mer Caspienne. Il étoit borné au nord par un autre fleuve appelé par les Grecs *Jaxarte*. Alexandre le conquit ; on prétend même que ce fut lui qui fonda la ville de *Samarcand*, après avoir exterminé les *Branchides*, qui étoient les maîtres du pays, & qui voulurent le défendre contre lui. Cette possession étant trop éloignée pour les successeurs du Conquérant de la Perse, ils la négligerent ; & on n'en entend plus parler jusqu'au temps où Gengis-Kan le conquit. Elle contenoit alors de grandes villes habitées par un peuple qui subsiste, quoiqu'asservi, qu'on appelle les *Bukares* : ce sont eux qui cultivent les terres & entretiennent quelques manufactures ; mais on juge bien qu'ils sont très-gênés, vu la domination sous laquelle ils gémissent. Leurs Maîtres sont de deux nations ; les *Zagathais*, descendans d'un des fils de Gengis-Kan, établis dans cette contrée depuis cinq à six cents ans, & les Usbecks, qui y demeurent depuis le temps de Tamerlan. Des trois villes dont j'ai parlé, la plus considérable est *Bokara*, située sur la riviere de *Sogde*, qui a donné son nom

à la Sogdiane & se jette dans l'Oxus : elle étoit autrefois magnifique & si étendue, qu'elle avoit quatre lieues. Son enceinte, formée par des murs de terre, est bien encore de cette grandeur ; mais elle est divisée en douze ou quinze quartiers, séparés par des terres cultivées, des champs & des jardins, dont les Bukariens tirent quelque parti ; ainsi les habitans en sont pauvres, & en petit nombre, proportionnément à sa grandeur. Au milieu de la ville, est un château fortifié à l'antique, dans lequel le Kan des Tartares Usbecks demeure quelquefois durant l'hiver ; mais pendant l'été il seroit très-difficile de renfermer des Tartares dans les villes. Bokara est sur le chemin que prennent quelquefois les caravanes Russes pour aller à la Chine, non qu'ils ne pussent pénétrer dans cet Empire sans sortir de leurs terres, puisqu'elles confinent à la Tartarie Chinoise du côté de *Selinga* & de *Nipchou* ; mais elles ont moins de déserts à traverser, en prenant la route de Bokara, & passant par le *Mauranhaar* & le *Thibet*. Cependant le Kan des Usbecks leur fait payer cher le droit de passage, &

retient dix pour cent des marchandises qu'elles portent. Dès le commencement du troisieme siecle de l'Hégire, il y avoit des Souverains Mahométans dans Bokara, & c'étoit à la Cour de ces Sultans que vivoit le fameux *Avicenne* ou *Aben-Sina.* Ces Sultans furent dépossédés par Zagathai, fils de Gengis-Kan, dont la postérité le fut à son tour par Tamerlan. En 1498, *Bodur*, descendant de celui-ci, fut dépouillé par une autre Tribu de Tartares. Les Kans de Bukarie ont quelquefois été maîtres du Korasan, & dans d'autres temps assujettis avec cette province aux Rois de Perse. Ils ont aussi été, à différentes reprises, maîtres & sujets du pays de Karisme.

La ville de *Samarcand* est au moins aussi célebre dans l'Histoire que Bokara : on prétend qu'elle a été fondée par Alexandre, & elle étoit connue du temps de Pline & de Strabon sous le nom de *Maraçanda.* Lorsque Gengis-Kan la soumit, elle avoit douze lieues de tour, & douze portes, éloignées chacune d'une lieue. La plus grande partie des maisons étoit bâtie de pierre, dont il y avoit d'abondantes carrieres auprès

de la ville ; le commerce y étoit considérable. Elle est située dans un pays si fertile, qu'elle seroit encore riche & puissante, si elle n'avoit pas le malheur d'appartenir à des Tartares qui viennent consommer les vivres que les environs produisent, mais qui ne cultivent rien par eux-mêmes. Quand le Kan des Usbecks s'y rend avec une suite toujours nombreuse, il campe hors de la ville, d'autant que c'est en été. Les séjours que Tamerlan y fit souvent & assez longtemps, ont rendu cette ville célebre. Il s'y fabrique le plus beau papier de soie de toute l'Asie. Les Auteurs du dernier siecle disent qu'il y avoit alors une Académie ou Université, dans laquelle on enseignoit toutes les Sciences qui sont parvenues jusques en Tartarie ; il est difficile de croire qu'elle subsiste.

La ville de *Balk* est la troisieme de la Grande-Bukarie ; elle a été autrefois la capitale de la Bactriane ; on l'appelle quelquefois *Badaschan.* Il y a un château, assez inutile aux Tartares. Elle a été assiégée & conquise à différentes reprises par les Persans. On croit qu'elle a été la résidence des Rois de Perse de la premiere dynastie, qui n'est connue

que des Auteurs Perſans, & qu'on regarde comme fabuleuſe. Il eſt ſûr qu'il y avoit, il y a quelques ſiecles, de ſuperbes moſquées & des palais ; mais ces édifices ayant été long-temps abandonnés, doivent être aujourd'hui ruinés.

Le *Turqueſtan* tient au pays des Tartares Usbecks, & il eſt difficile d'en fixer les vraies limites, ſur leſquelles les Voyageurs ne s'accordent guere. Il paroît que c'eſt là le berceau des Turcs, & que le premier nom de ces peuples Tartares ou Scythes s'y eſt conſervé. Les anciens Hiſtoriens Perſans diſent que c'étoit la demeure de *Tour*, fils de *Feridon*. Feridon étoit Roi des Génies, par conſéquent cette opinion eſt fabuleuſe. Tour fut pourſuivi par *Ruſtan*. & fut vaincu, dit-on, dans pluſieurs combats par ce Héros des Perſans, qui eſt auſſi romaneſque. Dans la vérité, l'on ſait que les Muſulmans devinrent maîtres du Turqueſtan ſous le Calife *Valid*, de la race des Ommiades ; depuis ce temps, le Mahométiſme y fut généralement profeſſé. Gengis-Kan, qui n'avoit aucune religion, ne le détruiſit pas plus qu'il ne l'établit : Tamerlan fit de même.

Sous ces deux Conquérans, il y avoit des villes, mais elles sont à présent abandonnées. Le pays est livré à deux especes de Tartares, dont les uns se nomment les *Karakalpaches*. Au milieu de leurs tentes on voit les ruines d'une ville nommée *Taschunt*, où ils s'arrêtent quelquefois l'hiver; mais en été ils font des courses jusque sur les bords de la mer Caspienne, & par-tout où ils peuvent conduire & faire vivre leurs familles & leurs troupeaux. Les Russes les appellent *Kazatchia-Horda*. Ils sont tantôt en guerre, tantôt en paix avec eux. Ils n'obéissent à leurs Kans & à leurs Mirzas, qu'autant que cela leur convient. Il y a dans le Turquestan une autre Tribu Tartare, qui s'appelle les *Kirgitzes*; elle est séparée, depuis cinquante ans, des Karakalpaches, & depuis quarante, elle s'est attachée aux Russes, ayant envoyé des otages à Pétersbourg & à Moscow.

La province de *Karisme* s'appeloit *Korasmia* dès le temps de Ptolémée. Elle a pour capitale une grande ville que les uns appellent *Urgens*, & les autres *Korkani*; elle est en mauvais état, & habitée par les anciens Karismiens ou

Sartes, mais vraiment dominée par les Usbecks. Elle a eu autrefois des Sultans qui ont été même aſſez forts pour s'emparer de la Bukarie ; mais à préſent ils ſont bien loin de ce degré de puiſſance ; cependant les Kariſmiens, comme tous les autres habitans du Turqueſtan, ſont grands & forts ; peu d'entre eux reſtent dans les anciennes villes délabrées, & les villages qui ſubſiſtent encore ; les autres s'étendent ſuivant leur fantaiſie ſur les bords de la mer Caſpienne, juſque dans la Perſe, & s'approchent même quelquefois des *Turkomans* de la Turquie Aſiatique, qui ont la même origine qu'eux.

La Petite-*Bukarie* eſt ſéparée de la Grande par une haute montagne que les Anciens connoiſſoient ſous le nom de *Parapamiſe*. Ce pays, qui a environ deux cents lieues de long, a été aſſujetti, depuis 1683, par les Calmouks qui en ont preſque détruit toutes les villes qui y étoient autrefois, ne laiſſant ſubſiſter que celles de *Tarcken* & de *Caſcar*, dont la premiere étoit la capitale du pays, & la réſidence du Souverain que l'on appeloit le *Contaiſch*. Je crois qu'il étoit Mahométan ; quelques Calmouks le ſont auſſi ;

mais il y en a beaucoup qui ſont idolâtres.

La nation des *Calmouks* eſt très-étendue, toujours errante, marchant par troupes nombreuſes, composées d'hommes guerriers & paſteurs ; traînant à leur ſuite une multitude de femmes, d'enfans, & un nombre infini de beſtiaux de toute eſpece. Ces troupeaux, qui font leur richeſſe, ſont ce qui les détermine à paſſer d'un pays dans un autre, jusqu'à ce que les pâturages ſur leſquels ils ſe ſont arrêtés ſoient conſommés. Ils parcourent ainſi depuis les bords du Volga juſques au grand Thibet ; ce qui fait plus de quatre cents lieues de longueur ; & par-tout où ils paſſent, ils agiſſent en maîtres, ou du moins en nation indépendante, excepté dans les provinces appartenantes à la Ruſſie, où ils ſemblent reſpecter l'autorité de l'Empereur ou Impératrice de ce pays ; mais bien entendu qu'on n'exige d'eux que ce qui leur convient, qu'on trafique avec eux en échangeant les beſtiaux & les denrées dont ils veulent bien ſe défaire, contre une infinité de choſes qui leur ſont utiles, & qu'on ne fabrique point dans leur pays, telle que la vaiſſelle de

cuivre & de fer. Pour faire leur commerce, ils s'arrêtent & campent au dehors des villes, mais ils n'y entrent point. C'est ainsi qu'ils en usent particuliérement vis-à-vis d'Astracan, qui est le *nec plus ultra* de leurs courses. Il n'y a que le corps de leurs troupes qui joint les armées Russes, qui aille plus avant. Ce corps est ordinairement de six mille hommes, commandé par un Prince, Mirza ou Kan de leur nation, que l'on est dans l'usage de nommer *Donducombo*, qui est, à ce que je crois, le nom du premier Général qui a passé au service de Russie au commencement de ce siecle. Ce n'est point à titre de vassalité ni de dépendance, que les Calmouks se joignirent alors à l'armée Russe, mais comme troupes auxiliaires, & ils prétendent bien que c'est toujours au même titre qu'ils viennent en Europe : en conséquence, ils ne reçoivent point de paye; mais les Généraux Russes ont ordre de les ménager beaucoup, & de ne les laisser manquer de rien; heureusement ils ne sont pas difficiles à nourrir, étant accoutumés à parcourir des déserts : leur Chef est le seul qui affecte quelque magnificence, mais d'un goût

goût barbare & singulier, qui a bien étonné les Polonois & les Allemands qui en ont vu dans les armées Russes, & qui a fait rire le peu de François qui ont joui de ce spectacle.

La figure des Calmouks est hideuse & étrange ; ils ont le visage large & plat, la bouche & les oreilles très-grandes, presque point de nez, les yeux très petits ; le teint olivâtre & cuivreux, & peu de barbe. D'ailleurs ils sont vêtus & armés à la Tartare, ne connoissant presque point l'usage des armes à feu. Leur habillement est toujours blanc, fabriqué par leurs femmes, de la laine de leurs troupeaux. Leurs chevaux ont la plus mauvaise mine possible, mais sont d'une force & d'une agilité surprenante.

Les Calmouks combattent sans aucun ordre ni méthode, & ils ignorent jusqu'au nom de la Tactique ; mais ils sont excellens pour achever une déroute, & les fuyards les rencontrent de tous côtés. Leur Langue est peut-être un dialecte de celle des Monguales ; mais elle n'a sûrement rien de commun avec celle des Usbecks, qui est un persan corrompu. Ils campent assez réguliérement dans le lieu qui leur est assigné, & y forment avec

leurs tentes des rues droites & égales, ayant au milieu ou à la tête du camp la tente de leur Général, qui est plus grande que les autres, plus vaste & plus ornée, s'il est vrai que ces habitations soient susceptibles d'ornemens; car les tentes des Calmouks sont toujours de feutre ou grosses étoffes de bourre, & bien tendues, au moyen de petites baguettes & de cordes qui s'attachent à des pieux fichés en terre. On y est parfaitement à couvert de la pluie, des orages & même des ouragans, le vent ne pouvant les enlever. Ces tentes sont toujours rondes & n'ont que deux ouvertures, l'une en bas qui sert de porte, & l'autre en haut qui sert de cheminée par où passe la fumée quand on fait du feu dans la tente. A l'armée, une tente sert pour ce que nous appelons une *chambrée de soldats*; dans la Tartarie, elle sert pour toute une famille; les chevaux sont attachés au dehors, & les bestiaux parquent detriere. Quelque lourdes que paroissent leurs tentes, ils ont une adresse infinie pour camper & décamper en très-peu de temps. Dans la Tartarie, les Calmouks se servent de chariots à quatre roues, traînés par des bœufs ou des buffles, pour mener

avec eux leurs femmes & leurs enfans. Le dessus de ces chariots est élevé, treillagé & couvert, pour qu'on ne voie pas les personnes qu'ils renferment. Indépendamment de ces chars, ils se servent, pour porter leurs bagages, de dromadaires, qui ont deux bosses au milieu du dos, qui forment comme un bât naturel, sur lequel on peut s'asseoir. Ces animaux ont le pas très-vîte & très-sûr: ils sont d'une figure hideuse, & ont une odeur désagréable. On conte qu'ils ont été d'une grande ressource au fameux Czar Pierre contre l'armée Suédoise, commandée par Charles XII en personne. Le Czar ayant mis les dromadaires à la tête des Calmouks, les chevaux Suédois en furent effrayés, comme autrefois ceux des Romains le furent des éléphans; ils reculerent d'abord, puis s'écarterent à droite & à gauche, si bien que les escadrons étant rompus, les Russes en eurent bon marché.

Revenons aux pays sur lesquels ces Calmouks se promenent, & sur-tout sur ceux de la Tartarie indépendante. Je viens de dire que la Petite-Bukarie leur appartenoit, & qu'ils y avoient laissé subsiste

deux villes. Ils y laissent vivre quelques anciens Bukariens, qui y entretiennent des manufactures de toile, d'étoffes & de différens meubles que les Tartares acquierent d'eux, mais sans entrer dans les villes.

En quoi consiste le reste de la Tartarie indépendante que parcourent les Calmouks ? Il se présente sur cet article plusieurs questions difficiles à résoudre : 1°. qu'est-ce que l'ancien royaume de *Kasgar* & la ville de ce nom ? Les Calmouks sont les maîtres du pays ; mais ont-ils laissé subsister la ville ? C'est ce que nous ignorons : 2°. qu'est-ce que l'ancien royaume des *Eleuthes*, & les *Eleuthes* mêmes ? 3°. y a-t-il plusieurs *Contaisch*, & y en a-t-il un supérieur aux autres ? 4°. Le titre de Contaisch est-il affecté au Souverain de la Petite Bukarie, ou à celui de la Nation Calmouke ? 5°. Le royaume de *Tangut* est-il le même que le Grand & le Petit-*Thibet*, & ceux-ci en font-ils partie ? 6°. Enfin la grande province du Thibet n'est-elle pas partagée entre les Calmouks, les Chinois qui en ont conquis une partie, & le *Dalai Lama* ou *Grand-Lama*, qui réunit, comme ont

fait les Califes, le grand pontificat à la souveraineté, & l'autorité spirituelle à la séculiere? Je vais tâcher de dire au moins quelque chose de satisfaisant sur ce dernier article, le plus intéressant, mais le plus obscur de tous. Le meilleur guide que je peux prendre, me paroît être le Pere du Halde, Jésuite, qui nous a donné, il y a plus de cinquante ans, une magnifique description de la Chine & de la Tartarie Chinoise, d'après les Mémoires des Missionnaires, ses confreres. Cet Ouvrage est en quatre grands volumes *in-folio*, ornés de gravures & de belles cartes dressées par feu M. d'Anville.

Le *Thibet* est un immense pays, mais désert en grande partie; cependant il y a des cantons qui sont très-fertiles; deux grandes fleuves y prennent leurs sources; savoir, le *Gange* qui se jette dans le golfe de Bengale & la mer des Indes, & le *Kiang*, le plus grand fleuve de la Chine, autrement dit *le fleuve jaune*; il se jette dans le golfe de Nan-King, vis-à-vis de la presqu'isle de la Corée.

Les productions les plus renommées du Thibet, sont le musc, la civette, & la rhubarbe. Cette derniere plante médici-

nale est incomparablement meilleure dans ce pays-là que par-tout ailleurs.

On divise le Thibet en quatre parties, dont chacune a sa capitale, qui n'est point une grande ville, mais un lieu de rendez-vous pour les Tartares, Souverains du pays, qui s'y rassemblent & campent autour de quelques maisons, dans lesquelles logent de pauvres habitans qui cultivent des terres. La premiere province se nomme *le Petit-Thibet* ou *le Baltistan*, dont la capitale s'appelle *Eskerdou*. Cette province dépend absolument des Calmouks, qui ont un Contaisch ou Kan, & qui, quant au spirituel, réverent le Dalai-Lama; mais il est difficile de savoir si ce Contaisch étend son autorité jusque sur les Calmouks, qui se tiennent ordinairement dans les Etats de l'Impératrice de Russie, & qui servent dans ses armées.

La seconde province est *le Grand-Thibet* ou *le Boutan*, dans lequel on trouve la source du Gange, une ville nommée *Latac*, où réside un Prince ou Kan que l'on nomme le *Chiampo*, & la ville de *Chaparanga*, qui est commerçante, parce qu'elle fait passer ses pro-

ductions par le Gange jusque dans l'Inde.

La troisieme province est *le Barantola*, dont la capitale s'appelle *Lassa*. Enfin la quatrieme & derniere est le *Sefan*, qui n'est séparée de la Chine que par des montagnes. Au revers de celles-ci, du côté de la Tartarie, on trouve le mont *Poutola*, au haut duquel habite, dans un grand palais que l'on appellera si l'on veut un couvent, le Dalai-Lama, Souverain Pontife de tous les Tartares Païens, Monguales ou Calmouks, & de quelques peuples de l'Inde ou même de la Chine. Nos Auteurs du seizieme siecle, qui en avoient entendu parler, mais très-confusément, ont eu, au sujet de ce prétendu Seigneur temporel & spirituel de la Tartarie, des opinions tout-à-fait singulieres & fabuleuses. Ils l'ont appelé le *Prêtre Jean.* Son titre veut dire dans la Langue de son pays, *Grand-Prêtre*, & dans la Langue des Indiens, *Gehan* veut dire *Grand.* Ils ont dit que ses sujets le révéroient comme un Dieu : il est vrai qu'on lui rend de grands honneurs ; mais il ne se dit lui-même que Grand-Prêtre du Dieu *Foé*, dont la Religion est celle du peuple de la Chine, tandis que l'Empereur & les Mandarins en ont une autre

plus philoſophique (1). Ils veulent le faire paſſer pour immortel ; mais depuis qu'on eſt mieux inſtruit, on ſait que lorſqu'il vient à mourir, les *Lamas* en éliſent un autre, qui devient, comme le précédent, leur Supérieur général. Il eſt vrai qu'ils ne font point d'obſeques au défunt, parce qu'ils croient qu'il paſſe parmi les Eſprits céleſtes, & qu'ils ne laiſſent pas long-temps leur trône pontifical vacant, mais choiſiſſent ſur le champ un Pontife pour remplacer l'autre. Les Lamas ſont des eſpeces de Religieux qui font vœu de chaſteté ; ils ſont tous habillés de longues ſoutanes jaunes, avec un chapeau très-large de la même couleur. Ils portent au cou de longs chapelets de corail ou d'ambre jaune, qu'ils roulent dans leurs doigts en récitant des prieres ou invocations au Dieu Foé ; du moins c'eſt ainſi que l'on voit toujours les plus parfaits de ces Religieux, qui habitent au haut de la montagne avec le Dalai-Lama. Au pied de cette montagne, campent plus de vingt mille autres petits Lamas, qui portent le même uniforme

(1) Je parlerai de ces Religions dans le Volume ſuivant.

& aspirent sans doute à la même perfection. Pour rendre moins pénible leur vœu de chasteté, on prétend qu'il y a aussi au bas de la même montagne, des filles Religieuses, habillées de jaune, & qui, au lieu de chapeaux, portent des bonnets retroussés de peau.

On vient de très-loin consulter les Lamas comme des oracles, & l'on est bien content sur-tout lorsqu'on peut recevoir la réponse de la bouche du Dalai-Lama, en grimpant jusqu'au haut de sa montagne. Il donne ces réponses dans la Langue de son pays, qui est différente de celles des Calmouks & des Monguales. Nous en avons un Alphabet & une Grammaire, sortis de l'Imprimerie de la Propagande à Rome.

Le Thibet a eu autrefois ses Princes particuliers; mais leur race étant détruite, il y a cent cinquante ans, les Tartares Calmouks & les Tartares Chinois se disputerent ce pays. Enfin ils convinrent de céder au Dalai-Lama la souveraineté de la province qu'il habitoit. Ce Pontife la fit gouverner par une espece de premier Ministre & deux Intendans, qui n'imposoient aux peuples d'autres charges que de ne laisser manquer de rien les Lamas.

Cette condition étoit bien exécutée ; on prétend qu'aujourd'hui ce sont deux Kans des Tartares, dépendans du Contaisch, qui gouvernent le Thibet.

Tartarie Russe.

La *Tartarie Russe* forme seule toute la Tartarie septentrionale ; elle est aussi grande que les deux autres (l'indépendante & la Chinoise réunies), en sorte qu'elle comprend tout ce que possede la Russie en Asie. On se rappellera que j'en ai renvoyée la description à ce moment-ci, lorsque j'ai terminé celle de la Russie Européenne. Ainsi donc tous les sujets de l'Impératrice en Asie sont de race Tartare. On peut diviser cette partie de son Empire en quatre grands Gouvernemens, qui sont ceux d'*Astracan*, d'*Orembourg*, de *Casan*, & de *Sibérie*. Tous ces grands pays sont arrosés par cinq fleuves principaux, dont deux, le *Wolga* & le *Jaic*, se jettent dans la mer Caspienne ; & les trois autres, l'*Obi*, le *Jenicei*, & la *Léna*, dans la mer du Nord ou glaciale : ils sont habités par différentes nations, dont quelques-unes sont *Cosaques*, mais la plupart Tartares *Nogais*, *Baskires*, *Kalmouks*, & quelques-uns, mais en petit nombre, d'origine Mon-

guale. Ces quatre nations Tartares se subdivisent en Russie en un si grand nombre de peuples, qu'on en distingue jusqu'à quarante. On ne sait pas bien si les peuples les plus septentrionaux, tels que les *Samoyedes*, les *Ostiacs*, les *Tongusses*, les *Kamchadales*, doivent être regardés comme des Tartares, ou si l'on doit leur supposer une autre origine, jusqu'à ce qu'on soit bien assuré qu'ils descendent des Sauvages Américains, & que leur pays ait une communication avec l'Amérique.

Le grand Gouvernement d'*Astracan* ne se borne pas à l'ancien royaume d'Astracan même, qui fut fondé, aussi bien que celui de Casan, par Batou-Kan, petit-fils de Gengis-Kan, à la tête d'une Tribu Tartare, que l'on appeloit la *Horde d'or*; mais le Gouvernement de cette province s'étend sur tous les pays que la Russie possede le long des côtes de la mer Caspienne, au midi de ce grand lac. En général c'est un pays très-chaud; l'été même y seroit insupportable, si l'air n'y étoit tempéré par un vent frais, venant de la mer, qui se fait sentir depuis le mois de Mai jusqu'à celui de Septembre, après lequel on peut s'en passer. Il seroit fertile à beaucoup d'égards, s'il étoit cultivé; il

y vient sans peine les plus beaux fruits du monde, entre autres des melons délicieux. Depuis quelque temps, on y a planté des vignes qui y ont très-bien réussi, ainsi que des mûriers, & il n'y manque qu'un peu plus de population pour y élever des vers à soie. On n'y recueille point de grains, si ce n'est le long du Wolga, aux environs duquel les eaux de ce fleuve inondent & fécondent des portions de terres, comme fait le Nil en Egypte. Faute de cultivateurs, on ne profite guere de cet avantage, & l'on tire de Casan les blés pour la subsistance des habitans. On y pourroit aussi faire venir du coton: enfin on y trouve des animaux qui nous paroîtroient fort singuliers en Europe, dont il seroit aisé de tirer parti dans cette contrée, aussi bien que des plantes, des fleurs, des minéraux, &c. s'il y avoit assez d'industrie pour vaincre les difficultés qui s'offriroient dans le premier moment, & assez de monde pour continuer les exploitations commencées.

La ville capitale (*Astracan*) appartient à la Russie depuis l'an 1554. Le Czar Ivan Basilowitz, qui s'en rendit alors le maître, la conquit plutôt en Chef Tartare qu'en Prince Européen. Il détruisit

tout ce qu'avoient laissé subsister les descendans de Gengis Kan; mais lui & ses successeurs ont ensuite bâti une nouvelle ville un peu plus bas sur le Wolga, en approchant de son embouchure. En 1588, on a achevé de la fortifier, c'est-à-dire, de l'entourer de murailles de briques, qui sont déjà en mauvais état: on ne veille qu'à l'entretien de celles du château, où réside le Gouverneur dans une maison de bois; mais la cathédrale & la maison du Métropolitain sont de pierre. Il y a un fauxbourg rempli de Marchands ou Courtiers Russes & Arméniens, & de quelques Persans réfugiés; ils n'habitent que des maisons de bois. Les églises Arméniennes, les mosquées Persanes sont d'une même construction, ainsi qu'un couvent de Capucins pour les Catholiques. Il n'y a dans la ville que des églises Russes, au nombre de vingt-cinq, y compris celles de deux couvens; quelques-unes sont de pierre; mais les maisons des Bourgeois & celles où logent les soldats de la garnison, sont toutes de bois. En 1746, l'Impératrice Elisabeth ordonna que la ville seroit rebâtie & les maisons tirées au cordeau; ce qui n'a pu être exécuté qu'après un grand incendie, arrivé en

1767, qui a consumé près de deux mille cinq cent cinquante maisons. La plupart sont actuellement rebâties, & on compte aujourd'hui dans Astracan au moins soixante-dix mille ames, dont trois mille Négocians de différens pays; il y en a même d'Idolâtres, natifs ou originaires des Indes. On leur a donné un fauxbourg à part. Quant aux Tartares, ils n'entrent point dans la ville, mais viennent établir un camp tout auprès, où ils font commerce par échange de tout ce qu'ils ont de superflu, contre les choses qui leur sont nécessaires. Le port est rempli de bâtimens qui portent & rapportent ce qu'ils peuvent de la mer Caspienne; mais les communications de l'Asie, au centre de l'Europe, sont bien difficiles. On a hasardé d'y établir quelques manufactures (autrefois florissantes en Perse) de maroquins, d'étoffes, & de tapis.

Astracan a éprouvé plusieurs révolutions; la plus ancienne est celle qui en rendit maître Gengis-Kan en 1224. En 1395, Tamerlan la prit & la ruina encore. J'ai dit que les Russes s'en étoient emparés en 1524. Les Turcs l'assiégerent en 1569, mais ne purent la prendre. Cent ans après, le Rebelle Stenko-Razin

s'en rendit maître; mais il fut vaincu & puni au bout de quelque temps.

Parmi les treize villes ou chefs-lieux de districts que contient le Gouvernement d'Astracan, il n'y en a que deux qui méritent d'être nommées; savoir, celle de *Zarizyn* sur le Wolga, au confluent de la Zarisa; c'est le lieu le plus près du Don ou Tanaïs, & c'est là que devoit être établi par Pierre le Grand un canal de communication entre ces deux fleuves; mais il n'a pas encore eu d'exécution. A cinq ou six lieues de Zarizyn, on est étonné de trouver une colonie de ces Freres unis, que l'on appeloit autrement *Herrnhutter*, si connus en Silésie, en Lusace, & en Hollande; ils s'y sont établis en 1765. La seconde ville dont je veux parler est *Saratow*, située au pied des montagnes au bord du Wolga. Elle est au milieu d'un assez grand nombre de colonies de François & d'Allemands, qui y ont été conduits & établis en 1773 par un Baron de Beauregard, un M. Pictet, de Geneve, & autres. On compte qu'on y a transporté jusqu'à dix mille familles, qui formoient, il y a dix ans, vingt-six à trente mille têtes, qui s'y sont assez bien accoutumées.

Sur les frontieres de Perse, par-delà Astracan, les Russes ont une forteresse nommée *Kislar*, qui est encore assez bonne pour arrêter les ennemis de ce côté-là. Les nations Barbares qui remplissent le reste de la province, exigeroient une trop longue énumération. Elle renferme plusieurs grands déserts, que parcourent les Tartares Calmouks.

Passons au second Gouvernement, nommé *Orembourg*. Il y fait également très-chaud en été, mais assez froid en hiver pour que le Wolga y soit gelé pendant quelques mois, d'une telle épaisseur, que les plus lourdes voitures peuvent le traverser. Le fleuve Jaic s'y jette dans le Wolga. Le pays seroit fertile, s'il n'étoit pas sujet à des orages affreux & très subits. Les Tartares *Baskites*, les *Votiares* & les *Tsuvaches*, sont ceux que l'on voit plus communément dans l'étendue de ce Gouvernement, que l'on subdivise en quatre provinces, dont la capitale est *Orembourg*, commencée de bâtir en 1735, mais achevée après avoir été transportée un peu plus loin en 1742. Elle est fortifiée, munie de bastions, de remparts & de canons. Elle est d'une vaste étendue, mais n'est peuplée

en

en dedans que de quelques milliers de maisons disposées en rues droites, & tirées au cordeau ; la plupart sont de bois, quelques-unes de pierre, & il y a neuf églises. On trouve encore dans cette province quelques petites villes, & une bonne mine de sel. Jusqu'à 1753, il y a eu un Prince Tartare établi à *Gorodok* sur les bords du *Jaic*.

La province d'*Isette* a environ soixante mille habitans dispersés & campés de différens côtés. La province d'*Ecsa* est mal peuplée, sa capitale est bâtie dès 1573 ; elle a été peuplée des prisonniers que les Russes ont faits à la guerre : il y a encore six à sept cents maisons, & six églises. Enfin la province de *Storopol* contient de grandes curiosités d'Histoire naturelle, & des mines de cuivre & de fer très-importantes. Il faut remarquer que cette ville de Storopol a été bâtie pour les Tartares Calmouks qui se faisoient Chrétiens ; qu'il y en eut d'abord un assez grand nombre qui se laisserent convertir par des Missionnaires Russes, fort satisfaits de leurs succès ; mais Donducombo, Contaisch ou Général des Calmouks, ne pensa pas de même, & trouva que l'on

ne pouvoit pas être en même temps bon Tartare & bon Chrétien, & que les principes de sa nation & de notre Religion étoient tout-à-fait opposés ; en conséquence il pria la Cour de Russie de vouloir bien retirer ses Missionnaires, & ne plus chercher à convertir les Calmouks, mais de les laisser suivre la Religion du Dalaï Lama, qui a cela de commode, qu'il attend sur le haut de sa montagne qu'on aille le consulter, & qu'il n'envoie des Missionnaires nulle part. La Cour de Russie eut égard à cette priere, & les Calmouks sont restés comme ils étoient ; la ville de Storopol fut bâtie, comme je l'ai dit, pour retirer ceux qui se feroient Chrétiens ; mais cette ville est peu peuplée.

Casan. Le troisieme grand Gouvernement est celui de *Casan*, qui ne se borne pas au royaume de ce nom, dont la capitale fut bâtie en même temps qu'Astracan, par Batikan, petit-fils de Gengis-Kan. Elle est située sur la riviere de Casanka, qui, à une lieue de-là, se jette dans le Wolga. L'air en est pur, la situation agréable, & propre à la rendre commerçante. La ville est grande, mais toute

ouverte ; les maiſons ſont de bois ; il y a un château antique bâti de pierre, du temps que les Tartares en étoient les maîtres. Aux deux bouts de la ville, ſont des *Slobodes*, eſpeces de fauxbourgs garnis de baraques, où campent les vrais Tartares qui s'y rendent en différentes ſaiſons de l'année ; mais dans l'intérieur de la ville, il n'y a que des Ruſſes, ſoldats ou Négocians, & des Tartares convertis au Chriſtianiſme, & par conſéquent dégénérés. On y compte juſqu'à cinquante égliſes. Le Commandant du fort a ſous ſes ordres la garniſon, compoſée de trois régimens. Dans un couvent de Religieuſes, on voit une image de la Sainte Vierge, qui eſt très-révérée, & à laquelle on attribue grand nombre de guériſons miraculeuſes. Les copies en ſont généralement répandues dans les maiſons Ruſſes par tout l'Empire. On croit que cette image ou relique a échappé à la deſtruction de la ville de Caſan par Tamerlan, à la fin du ſeizieme ſiecle. Elle a été tranſportée alors du vieux Caſan, dont on voit encore les ruines, à quelque diſtance, dans la ville actuelle, que le Czar Jean Baſilowitz fit rebatir en 1552. Ainſi il y a plus

de trois cents ans que Casan appartient à la Russie : depuis ce temps, les Russes y ont fait des établissemens considérables ; on y trouve deux Gymnases ou colléges dépendans de l'Université de Moscou, dans l'un desquels on enseigne aux jeunes Russes tous les exercices propres à briller dans le monde; on leur apprend le latin, l'allemand, & même le françois. Le second est destiné à l'éducation des jeunes *Tscheremiches*, *Tsouvaches*, *Morduaques* & *Calmouks*, & on les instruit du moins dans la Langue russe, & dans la Religion Chrétienne. Il y a d'ailleurs un séminaire pour les jeunes Ecclésiastiques. On y a établi des manufactures de savon, de cuirs de Roussi, & de maroquins, & enfin de draps, qui occupent un grand nombre d'ouvriers, & habillent presque toute la Russie Asiatique. Au reste, Casan est sujet aux incendies, comme toutes les autres villes de l'Empire construites en bois. Ceux qui y ont fait le plus de tort, sont ceux de 1749 & de 1752.

La province de Casan renferme huit autres villes, dont une, *Bolgari*, actuellement assez petite, est bâtie sur les ruines de la résidence des Sultans, qui y régnoient

avant le temps même de Gengis-Kan. Ils étoient Arabes, & étoient venus là par la Perse. On trouve des inscriptions & des médailles, où l'on lit en arabe le nom de ces anciens Sultans. Les dates sont des neuvieme, dizieme & onzieme siecles. Il y a dans les autres provinces dépendantes du grand Gouvernement de Casan, les ruines de plusieurs autres grandes villes, détruites par Tamerlan au quatorzieme siecle. Le sol des environs de ces anciennes villes est fertile, & ne demanderoit qu'à être cultivé ; mais les Russes ne soignent que ce qui est sur les bords du Wolga. Ces lieux-là font un assez bon commerce; mais le reste est abandonné aux Tsouvaches & aux Mordoaques. Dans la plupart des villes bâties le long du fleuve, les églises sont de pierre, & les maisons de bois; celles-ci sont souvent incendiées.

Une des plus belles provinces du grand Gouvernement de Casan, est la *Permie*, abondante en mines de cuivre & de fer, & en sources d'eau salée. Elles sont d'un grand produit; la plupart appartiennent au Comte *Strogonow*, dont les ancêtres ont les premiers trouvé le moyen de les exploiter. Les Permiens ont été

convertis au Chriſtianiſme dès le quatorzieme ſiecle mais la plus grande partie ayant paſſé dans la Ruſſie Européenne, ceux qui reſtent dans le pays le partagent avec les Tartares & les Tſcheremiches. On tiroit autrefois de la Grande-Permie beaucoup de fourrures; aujourd'hui les martres zibelines, trop pourſuivies de ce côté-là, ſe ſont retirées dans la Sibérie, & on n'en trouve plus guere dans la Grande-Permie; mais on y chaſſe à préſent aux élans, & on fait même un aſſez grand commerce de leurs peaux. La plus grande partie de cette province conſiſtant dans deux villes & un aſſez grand nombre de villages, appartient encore à la famille des Strogonow, qui en eſt originaire, & y a fait une fortune immenſe depuis l'an 1558, qu'Aniza Strogonow obtint du Czar Jean Baſilowitz un aſſez grand pays, où il fit bâtir la ville de *Kantarka*, un beau couvent, & des forges pour exploiter les mines de cuivre qu'il avoit découvertes. Avant la fin du ſeizieme ſiecle, MM. Strogonow avoient continué d'agrandir leurs poſſeſſions, de bâtir pluſieurs villes, & d'exploiter d'autres mines. Pendant tout le cours du dix-ſeptieme, ils augmente-

rent encore leurs richeſſes en faiſant un grand commerce du ſel qui ſe tire des ſources d'eau ſalée, dont j'ai parlé il n'y a qu'un moment. Le Czar Pierre le Grand éleva la famille des Strogonow à la dignité de Baron; & en 1761, l'Empereur accorda au Chef le titre de Comte.

Le grand Gouvernement de la *Sibérie* eſt le quatrieme de la Ruſſie Aſiatique, celui qui eſt le plus vaſte, & qui donne lieu aux remarques les plus curieuſes. Il s'étend, comme les Gouvernemens de Caſan & d'Aſtracan, beaucoup au delà de la province qui lui a donné ſon nom; car la Sibérie, proprement dite, ne contient que la province de *Tobolsk*; mais on y a joint celle de *Jéniſea*, enſuite le Gouvernement d'*Irkutsk*, la preſqu'iſle de *Kamchatka*, ou la partie la plus ſeptentrionale, la plus ſtérile & la moins peuplée de la Ruſſie; moyennant quoi ſon étendue eſt immenſe, mais ſa population n'y eſt pas proportionnée. La Sibérie.

Le nom de Sibérie vient d'une ancienne ville, appelée *Sibir*, qui étoit placée ſur l'*Irtiſch*, environ quatre lieues au deſſus du lieu où eſt aujourd'hui *Tobolsk*; c'étoit la réſidence des Souverains de la

Sibérie, & c'est là où demeuroit le dernier Kan, nommé *Kutschum*, qui fut vaincu par les Russes au milieu du seizieme siecle. Les Czars ayant pris le titre de Princes de Sibérie en 1563, pousserent ensuite plus loin leurs conquêtes, & étendirent le nom de Sibérie à tous les pays qu'ils soumirent de nouveau ; ce qui fait que ce Gouvernement est aujourd'hui si grand. Il est partagé en deux par la riviere de Jénisea ; & la partie qui est en deçà, & qui est arrosée par l'*Irtisch* & par l'*Oby*, est d'une nature toute différente que celle qui est par-delà, non seulement quant au climat & à la température de l'air, mais quant à celles du sol, à ses productions, & même aux animaux qui l'habitent.

Entre autres observations singulieres qu'ont faites sur ce pays MM. Pallas & Gmelin, deux savans Académiciens de l'Académie de Pétersbourg, ils remarquent que l'on fait à Irkutsch des fenêtres de glace, en coupant des glaçons d'une certaine grandeur & épaisseur, comme des carreaux de verre, & les appliquant aux trous où ils sont destinés. Ces glaçons ne se fondent pas, quoique la chambre soit fort échauffée intérieurement, parce

que l'air extérieur maintient toujours leur même consistance. Une autre remarque, c'est que, conformément à l'instinct des animaux, les habitans dorment dix-huit heures dans les longues nuits, tandis qu'ils dorment très-peu dans les longs jours, qui sont si chauds, que ces mêmes peuples qui sont enveloppés de fourrures & de peaux pendant l'hiver, vont absolument nus en été, ne pouvant supporter aucun vêtement. Au reste, les longues nuits sont éclairées par des aurores boréales, qui dans ce pays sont très-effrayantes pour ceux qui n'y sont pas accoutumés; car elles sont si brillantes & si rouges, qu'elles ressemblent à l'effet d'un grand incendie. Les orages n'y sont pas rares; mais on remarque que les coups de tonnerre ne s'y font presque pas entendre. Les grains ne viennent point en maturité dans la partie septentrionale de la Sibérie; c'est tout au plus si l'on peut recueillir un peu d'orge dans les bonnes années. Les Sibériens se passent communément de pain, aussi bien que de fruits; & les productions de la terre dont ils font usage, sont des oignons, & des asperges qui y sont fort grosses & fort bonnes. D'ailleurs on y vit de

chair & de poiſſon. Si l'on n'eſtimoit les denrées que d'après la ſomme d'argent qu'elles s'achetent, on les croiroit à bon marché, car on ne paye un *pud*, peſant quarante de nos livres, de bonne farine, venant de l'intérieur de la Ruſſie, que ſix à huit *copeks*, qui ſont les ſols de Ruſſie; mais l'argent eſt dans ce pays ſi rare, que cela fait une ſomme conſidérable. Les Sibériens mangent la chair des animaux dont ils vendent les peaux; mais les martres & les renards bleus ſont de précieuſes fourrures, & ſont un très-mauvais manger; cependant ces Tartares dévorent juſqu'aux loups-cerviers & aux hyenes; mais il n'y a pas moyen de manger des tigres & des pantheres, même quand ils ſont jeunes, quoique la peau de ceux-ci ſe vende mieux, étant plus ſouple. Les Tartares Chinois font cas non ſeulement des fourrures, mais de la chair des belettes rouges & des furets, quoiqu'elle ſente mauvais; mais les Sibériens n'en mangent pas, non plus que de la chair des écureuils volans.

On ſait qu'il y a un grand nombre de mines de toute eſpece dans la Sibérie; mais peu de bras pour les exploiter. On en tire plus aiſément des pierres pré-

cieuſes, parce qu'il faut moins creuſer pour les trouver ; & les rubis, les topazes, les cornalines, le jaſpe ſanguin n'y ſont pas rares. On y trouve auſſi en abondance le talc, dont on fait des vitres & des lanternes dans toute la Sibérie & dans une partie de la Ruſſie, de grandes pierres d'aimant, & des mines aſſez abondantes de charbon de terre. Dans une partie de cet immenſe terrein, il y a des fontaines d'eau ſalée, & des pierres ou rochers de ſel gemme, qui fourniſſent toute la province. On trouve, en fouillant dans différens cantons, des morceaux d'Hiſtoire naturelle très-remarquables ; ce ſont des os & des cornes de pluſieurs aunes de longueur ; les habitans les croyoient foſſiles ; mais les Savans qui ont voyagé en Sibérie, ont reconnu que c'étoient des dents ou des défenſes d'éléphans. Il eſt aſſurément très-rare de voir de pareils animaux dans cette partie ſeptentrionale de l'Aſie ; mais il eſt aiſé de croire que les anciens Conquérans de l'Aſie peuvent y en avoir conduit, & qu'ils y ſoient morts. On y a trouvé des cornes de rhinocéros & d'autres d'une longueur conſidérable, que l'on a reconnues

pour être de certaines baleines que l'on trouve dans la mer du Nord, & que l'on appelle *Narwal*.

La Sibérie est occupée par trois sortes de peuples différens; les Russes, qui l'ont conquise depuis trois cents ans; les Tartares, qui la possédoient quelques siecles auparavant; & enfin les plus anciens habitans, qui se subdivisent encore en neuf nations, qui ont toutes de grandes ressemblances avec les Lapons, les Finlandois du nord de l'Europe, & les Sauvages de l'Amérique septentrionale. Les *Wogules* disent qu'ils habitent de temps immémorial dans le pays qu'ils occupent encore au dessus de *Tobolsk*. Ils ont une Religion particuliere, donnent à Dieu le nom de *Torom*, & croient qu'il habite dans le soleil. Ils célebrent une fête en son honneur, au commencement du printemps; ils en ont une seconde dans l'automne, qu'ils nomment *Ankobo*; ils sacrifient des animaux. Ils sont petits comme les Lapons, & ont la physionomie des Calmouks; ce sont par conséquent de vilains peuples, mais bonnes gens.

J'ai parlé des *Samoïedes* en traitant de la Russie en Europe; ils s'étendent le long

de la mer Glaciale, jusque par-delà l'Oby.

Les *Ostiaks* sont d'une taille plus élevée que les deux peuples précédens, mais très-mal-propres ; ils habitent aussi les bords de la mer, ou ceux des deux fleuves, l'Oby & le Jénisea, & enfin ceux d'un grand lac qui est entre deux. Tout l'été ils vivent de poisson frais, & en gardent pour l'hiver, qu'ils mangent, dans quelque état qu'il soit, gelé ou pourri. Ils adoroient, au commencement de ce siecle, des idoles très-hideuses ; mais les Russes en ont beaucoup converti.

Les *Tunguses* sont une nation très-étendue ; il y en a dans la Tartarie Chinoise. On en compte, sous la domination Russe, jusqu'à cinquante mille en état de porter les armes. On prétend que leur nom veut dire en Langue tartare, *Cochons*. Effectivement ces peuples sont plus mal-propres, plus errans & moins civilisés que les autres nations Sauvages & Tartares. Ils ne sont rassemblés ni par hordes, ni par Tribus, ni par Kans, ni dans aucuns villages ; mais leurs cabanes sont toutes isolées les unes des autres ; à peine contiennent-elles une famille entiere. Cependant il y a des Voyageurs qui prétendent

qu'ils reconnoissent l'autorité de quelques Anciens, qu'ils nomment *Daruga*, & d'un Chef général, nommé *Taicha*. Ils portent les cheveux assez longs, mais ont peu de barbe. Ils rendent leurs figures, naturellement assez hideuses, encore plus effroyables, en se piquant la peau du visage & de tout le corps, en y faisant passer des fils noirs, rouges & bleus, dont ils forment des dessins très-baroques. Leur Religion consiste à adorer des idoles qu'ils nomment *Schwoki*, mais qu'ils disent dépendre d'un Etre Suprême nommé *Boa*. On n'a jamais pu en convertir aucun à la Religion Chrétienne. Ils sont braves, & les Russes d'un côté, & les Tartares Chinois de l'autre, en ont quelquefois tiré parti contre leurs ennemis.

Il suffit de nommer quatre autres especes de peuples, les *Brazki*, les *Jukasiri*, les *Tschukschi*, & les *Korjaks*, qui paroissent être des Calmouks dégénérés & errans dans les parties les plus septentrionales de la Sibérie, sans qu'on puisse ni les dompter ni les civiliser, quoiqu'on en baptise quelquefois à tout hasard. Le langage de ce dernier peuple tient

beaucoup des Langues tartares ; au contraire ceux des premiers dont j'ai parlé, ont du rapport avec le finlandois. Enfin les *Kamſchadales* habitent le Kamſchatka. On prétend qu'ils ont une origine encore différente des huit premiers peuples, & qu'ils viennent des Japonois ; ce qui, d'après les nouvelles découvertes, eſt très-poſſible ; ils ſont plus civiliſés que les autres, ont reçu le Baptême aſſez facilement, ſont bons ſujets de la Ruſſie, & payent leurs impoſitions en fourrures.

Les peuples Tartares de la Sibérie ſe diviſent en dix nations ou grandes Tribus, qui parlent au fond la même Langue, mais avec des dialectes différens. Ils ſont preſque tous Païens ; il y en a peu de Mahométans ; on n'en a converti qu'un petit nombre au Chriſtianiſme, & leur converſion n'eſt ni ſincere ni durable. Les dogmes de leur Religion ſont peu connus ; leurs Prêtres, qu'ils nomment *Chamanes*, paſſent parmi eux pour ſorciers, & ils y ont grande confiance. Toutes les Tribus de Tartares, autrefois Conquérans & maîtres de la Sibérie, ſont à préſent ſoumiſes à la Ruſſie, ou vivent ſous ſa protection. Elles amenent quelquefois des troupes à la guerre ;

mais en général les Tartares Sibériens ne passent pas pour braves, & les Russes ne comptent pas sur eux pour la défense du pays. Je ne tirerai que deux anecdotes des descriptions assez détaillées que nous avons eues depuis quelque temps des mœurs & coutumes de ces peuples.

Les *Téleutes*, que l'on nomme autrement *Calmouks blancs*, ont, de temps immémorial, des usages d'après lesquels on ne peut pas douter qu'ils n'aient été Mahométans. Ils ne mangent point de chair de porc, & ne boivent point de vin. Du reste ils ne pratiquent point la Circoncision, & ignorent le nom de Mahomet & celui de l'Alcoran. Ils n'honorent Dieu qu'en se tournant tous les matins vers le soleil levant, & adressant à l'Etre Suprême cette courte priere : *Ne me tues point.*

Il existe une nation de Tartares, soi-disant Chrétiens, dont la conversion paroîtra sans doute fort singuliere. Les Russes leur faisoient la guerre ; ils trouverent moyen, en les poursuivant, de les obliger à se précipiter dans un fleuve qui étoit derriere eux. La plus grande partie des Tartares s'y noya, & l'on déclara à ceux qui échapperent, qu'ils venoient de

recevoir

recevoir le Baptême par immersion, & qu'ils étoient Chrétiens. Depuis ce temps, ils sont supposés tels, & ne sont pas mieux instruits, les Missionnaires qui leur ont été envoyés, étant eux-mêmes très-ignorans. Ce qui leur fait le plus de peine, dans les pratiques qu'on leur a imposées, c'est la défense expresse de manger de la chair de cheval, dont ils sont fort friands.

Pour rectifier l'erreur où l'on est communément, que les Russes qui habitent la Sibérie sont tous des exilés, il est bon de savoir que, lors de la conquête de ce royaume & dans la suite, un grand nombre de Russes abandonnerent plusieurs des provinces de l'Empire, & vinrent s'établir dans ces contrées immenses & presque désertes; qu'ils y bâtirent en bois, des villes, des *ostrogs*, des bourgs & des villages, qui ont conservé les noms de leurs premiers constructeurs, plus souvent que ceux des ruisseaux sur lesquels ils furent placés. Les nouveaux habitans de ce pays ont joint à leur Langue quantité de mots sibériens, absolument ignorés en Russie. A l'égard des exilés que la Cour envoie en Sibérie, il n'est pas vrai qu'on

exige d'eux chaque semaine une certaine quantité de zibelines. Les uns sont enfermés dans des maisons fortifiées, & sont nourris & entretenus aux dépens de la Couronne ; d'autres ont plus de liberté, & quelques-uns sont condamnés aux travaux des mines & des fortifications. On y fait passer aussi les Marchands insolvables & débiteurs de la Couronne ; mais ceux-ci sont les moins à plaindre, & peuvent y faire un nouveau commerce, capable de rétablir leurs affaires.

La Sibérie n'étoit jadis partagée qu'en deux provinces, celle de *Tobolsk* & celle de *Jénisea*. En 1763, l'Impératrice régnante en a formé une troisieme sous le nom d'*Irkush*, & en 1775 une quatrieme qu'on appelle *Jacush*. Nous allons les parcourir. La capitale de la premiere (*Tobolsk*) fut fondée en 1587. Il y avoit alors douze ou quinze ans que les Russes étoient entrés en Sibérie. Ils en avoient l'obligation à *Alica*, que l'on croit être le premier auteur de la famille de *Strogonoff*, qui avoit spéculé sur le grand parti que l'on pouvoit tirer de ce pays & de celui de Permie. En 1577, environ six mille Cosaques du Don, ayant fait des courses jusque dans la

Permie, où habitoit Maxime Strogonoff, fils d'Alica, celui-ci les engagea à entrer dans la Sibérie, ce qu'ils firent. Ils s'emparerent de plusieurs villes, & enfin de celle de *Sibir*, & en chasserent le Kan des Sibériens, nommé *Kutsthum*. *Jermak*, Chef des Cosaques, demanda de nouveaux secours aux Russes, & les obtint. Les conquêtes continuerent, quoique Jermack fût tué, & ses troupes chassées de Sibir; mais elles reprirent bientôt après cette ville, & la raserent entiérement en 1588. Enfin, en 1598, le Kan Kutsthum fut tué, & son Empire absolument détruit. Depuis ce temps, la ville de Tobolsk est devenue aussi florissante qu'une ville située dans la Tartarie peut l'être. Elle est divisée en haute & basse. Presque toutes les maisons des deux parties sont de bois, il n'y en a que très-peu de pierre, savoir, la forteresse, bâtie par le Prince Gagarin, la Chancellerie, le Palais épiscopal, construit il y a douze ans, la Douane, & deux églises principales : le reste, consistant en deux églises & un couvent, est de bois. Dans la ville basse, il y a encore quelques églises & un couvent, toujours de bois. Le quart des habitans est composé de Tartares ; ils étoient autrefois

tous renfermés dans la ville basse ; la crainte des incendies les a obligés de se tenir dans un fauxbourg nommé la *Slobode*, où ils ont deux mosquées. Les Russes qui forment les trois autres quarts, sont des fainéans qui menent une vie assez misérable. Il y a quelques Négocians plus actifs, qui cherchent à profiter du commerce établi avec Iakutsch & les frontieres de la Tartarie Chinoise. Le premier se fait en descendant l'Oby ; mais comme il seroit fort difficile de le remonter, les retours se font par caravanes. Il y a dans Tobolsk une colonie d'Allemands, pour laquelle on a bâti une église Luthérienne, & un Gymnase ou collége qui passe pour excellent, du moins en Sibérie.

Il y a dans le district de Tobolsk un grand nombre de Slobodes, dont les noms sont barbares & les détails peu intéressans. La ville de *Tumen* est sur la riviere de *Towra*, entre Tobolsk & la Permie : elle fut fondée en 1586 ; elle est habitée, en grande partie, par les Tartares ; cependant il s'y trouve six églises de bois, & une mosquée. Celle de *Turinsk*, sur la même riviere, fut bâtie en 1600, & n'a que trois cent cinquante

maisons. Les vivres y sont à très-bon marché. Celle de *Verkoturie* est encore sur le bord de la Towra : elle contient 450 maisons & quatre églises, dont deux couvens. Celle d'*Irbitsch* n'est érigée en ville que depuis 1775. Il s'y tient tous les ans, au mois de Janvier, une foire qui est devenue si considérable, que l'on y voit rassemblés des Marchands Tartares, Chinois, Grecs & Arméniens. Les Tartares de la Bukarie y apportent, dit-on, de gros morceaux d'or & d'argent massif qu'ils trouvent sur terre au haut de leurs mines, sans se donner la peine de les creuser. La ville de *Pelim* sur l'Irtisch est petite, de très-difficile accès ; c'est un lieu affreux, ou le Maréchal Munick a passé vingt ans de sa vie, depuis 1742 jusqu'en 1762. Ce Général revenu à Pétersbourg, a fourni au Géographe Busching des Mémoires sur la Sibérie, qui lui ont servi à en faire une bonne description que j'extrais dans ce moment-ci. J'y trouve un trait remarquable ; les Naturels des environs de *Pelim* sont Païens ; & comme les Russes veulent les forcer à se faire Chrétiens, en conséquence, quand ils trouvent dans leurs tentes des

idoles ; ils les brûlent & fouettent leurs adorateurs. Ceux-ci supportent avec une grande patience le mal personnel qu'on leur fait, se regardant même alors comme des Martyrs ; mais ils se mettent dans la plus grande fureur en voyant brûler leurs idoles, & s'ils ne dévorent pas les Russes, c'est qu'ils ne sont pas les plus forts. La ville de *Tara* est sur l'Irtisch, dont tout le cours est bordé de Slobodes, & de petites forteresses dont le détail ennuieroit les Lecteurs ; la ville de *Tomsk* est la plus considérable de ces cantons, parce qu'elle est sur le chemin par où passent les caravanes qui gagnent Iakush & la Tartarie Chinoise.

La province de *Jénisea*, située entre l'Oby & le fleuve de ce nom, est en partie très-froide, sur-tout par-delà *Se-la-kino*. On ne trouve plus alors ni forêts ni bois, mais des broussailles, de la mousse, & quelques petits jets d'osiers ; la neige n'y fond que vers la fin de Juin, & il n'y a guere plus de deux mois de verdure sur la terre. Le fleuve Jénisea est d'une si grande largeur, qu'à soixante lieues de son embouchure, après la fonte des neiges, il a plus de trois lieues de large. La ville de *Jeniseisk*, capitale de la pro-

vince, bâtie le long du fleuve, a une assez grande enceinte, & est remplie de maisons éparses au nombre de sept cents, avec trois paroisses, & deux couvens, l'un d'hommes, & l'autre de filles, une Douane, des magasins de vivres & de marchandises. Le commerce s'y fait par échanges, & ne peut y avoir lieu que l'hiver; dans l'été, la riviere est trop large & trop difficile à passer. Par-delà le fleuve, le lieu le plus connu, & du plus grand commerce, s'appelle *Turuschank*; il y a un fort, où les Commandans Russes se font apporter le tribut des différentes nations sauvages que j'ai nommées il n'y a qu'un moment; ce tribut consiste en fourrures de toutes especes. Ces Commandans ont sous leurs ordres des troupes originairement Cosaques, mais nées dans le pays, où leurs peres ont été établis & armés pour contenir les Idolâtres. Elles y font cependant avec eux un petit commerce de marchandises qui leur viennent de Russie, & qu'ils échangent contre des peaux de bêtes. *Krasniask* est encore une ville fortifiée sur le Jénisea, plus au midi & à l'orient. C'est le chemin des caravanes Russes qui vont de Tobolsk à Iakutsch; mais elles s'y arrêtent peu. Le

terrein des environs feroit très-fertile s'il étoit cultivé ; il y a des preuves qu'il l'étoit autrefois, & qu'il y avoit même des villes considérables. On trouve sur les montagnes voisines la meilleure rhubarbe.

Le Gouvernement d'*Irkusch*, érigé en 1763, est plus oriental, & moins septentrional que ceux dont je viens de parler. Par le dénombrement fait en 1772, les trois provinces qui le composent ne forment en tout qu'une population de quarante mille ames. La ville capitale est située dans une belle plaine sur les bords de la riviere d'Angara, qui sort à environ vingt lieues de là du grand lac de Baikal. Elle est environ à cinq cents lieues de Pekin, à mille de Moscow, & à plus de douze cents de Pétersbourg. Elle a commencé par un fort construit il y a environ 120 ans, qui est devenu une ville si considérable, qu'elle a près de douze cents maisons, à la vérité bâties en bois ; on n'y trouve que deux églises de pierre, quatre de bois, & deux couvens. L'Evêque de cette ville prétend étendre sa jurisdiction jusqu'à la Chine. Il y a une petite colonie d'Allemands, avec un temple Luthérien & un Ministre. Ce qui paroîtra bien plus étrange, c'est qu'il y a une

colonie de Japonois qui y sont venus par mer, & qui y donnent & reçoivent des leçons de navigations, dont le résultat pourroit être un jour très-utile aux Russes & aux Japonois. Les environs de cette ville, qui est devenue importante, sont très-abondans en gibier, & le lac de *Baikal* est très-poissonneux. Plusieurs autres villes & lieux de cette province renferment des curiosités d'Histoire naturelle. *Seliginskoi* est par-delà le lac de Baikal, en s'approchant des frontieres de la Tartarie Chinoise. Il y a eu autrefois une espece de conférence tenue dans cet endroit pour fixer les limites entre la Chine & la Russie : cependant ce lieu semble aujourd'hui assez abandonné ; il paroît même que l'on a renoncé à faire passer des caravanes de Russie à la Chine, & réciproquement de la Chine en Russie, du moins par cette route, parce que ce n'est pas le tout que d'arriver aux frontieres de la Tartarie Chinoise, il faut encore tra-traverser les déserts du pays des Monguales, & on y trouve de grandes difficultés. Les Monguales s'étendent même de ce côté jusque dans les pays de la domination Russe ; quand les deux

nations sont en paix, l'une trafique avec l'autre. Les Monguales ont même un temple assez fameux sur le territoire Russe, où ceux de ces peuples, soumis aux Chinois, vont faire leurs dévotions. Chacune des Puissances Russe & Chinoise a un fort vis-à-vis l'un de l'autre, qui empêche la contrebande de certaines denrées, mais, à cela près, ne gêne pas le commerce.

La derniere ville du Gouvernement d'Irkusch est celle de *Nertsching*, également éloignée en tirant au nord-est du lac & des deux villes dont je viens de parler, mais toujours sur les confins de la Tartarie Chinoise, au pied des hautes montagnes, dont la chaîne continue jusqu'à la mer du Japon. Nertsching a été bâtie en 1658, & fortifiée. Les caravanes Chinoises y ont passé autrefois, mais elles ont changé de route. En 1689, il s'y conclut un traité (1) entre les deux Empires Russe & Chinois, & c'est par là

(1) Ce traité est connu sous le nom de *Nipchou*; c'est le nom que les Chinois donnent à la ville de Nertsching, & à la riviere de Nertza, qui dans cet endroit se jette dans le fleuve *Amour*.

qu'entrerent en Russie les Ambassadeurs Chinois qui vinrent alors jusques à Moscow, & que passerent à la Chine les Ambassadeurs Russes que l'on conduisit jusqu'à Pekin. Depuis ce temps, la ville est déchue, & ne contient qu'environ deux mille habitans des deux sexes, & environ un millier de prisonniers que l'on fait travailler aux mines : ce sont quelquefois des personnages de distinction, qui ont eu le malheur de déplaire à la Cour. Mais telle qu'ait été leur condition passée, ils ne sont reçus, habillés & payés que sur le pied de simples soldats. Leur paye ne monte par an qu'à trente-cinq roubles, c'est-à-dire, moins de deux cents francs de notre monnoie. Ils ne peuvent déserter sur le territoire Chinois, parce qu'ils n'y seroient pas reçus, mais rendus comme des esclaves fugitifs.

Le Gouvernement d'*Iakutsk* est le dernier érigé par l'Impératrice Catherine II. Il s'étend sur le fleuve de *Lena*, qui se jette dans la mer de Tartarie. La ville qui en est la capitale & qui lui a donné son nom, date de 1658. Elle contient cinq ou six cents maisons, un couvent Russe, & un fort tout bâti de bois. Il faut passer nécessairement par là

pour pénétrer dans le Kamſchatka, en ſuivant le cours de la Lena juſqu'à ſon embouchure, où l'on s'embarque dans un golfe que les Ruſſes appellent mer d'*Ochotzk*, du nom d'un *oſtrog* ou amas de cabanes qui ſe trouvent à cet endroit avec un petit fort Ruſſe, bâti en 1752. Ce lieu eſt habité en plus grande partie par des *Tonguſes*.

Parlons enfin de la preſqu'iſle du *Kamſchatka*, que l'on peut mettre au nombre des pays nouvellement découverts, puiſqu'on en entendit parler pour la premiere fois en 1690. Six ans après, quelques-uns de ces Coſaques qui ſervent de garniſon en Sibérie, s'embarquerent, & tenterent la premiere expédition qui ait été faite de ce côté-là. Ils n'étoient qu'au nombre de ſeize. Ils débarquerent dans la preſqu'iſle, n'y pénétrerent pas bien avant, mais prirent poſſeſſion du pays au nom de l'Impératrice de Ruſſie. Les années ſuivantes, ils revinrent en plus grand nombre; enfin toute la preſqu'iſle fut connue en 1706. Nous avons à préſent de ce pays des cartes très-exactes, d'après leſquelles on peut juger que la preſqu'iſle a ſept degrés & demi de longueur, c'eſt-à-dire, plus de cent

lieues de long depuis le cinquante-neuvieme degré jusqu'au soixante-sixieme, par conséquent très-près du cercle polaire. Elle est partagée en deux, du midi au nord, par une chaîne de montagnes. Les Russes ont donné à toute la presqu'isle le nom d'un fleuve qui n'en arrose pourtant qu'une partie. Il y en a un autre plus grand, que les habitans du pays appellent *Dikscha*, & dont l'embouchure offre un très-bon port, & un lac d'environ douze lieues de long sur quinze de large, dont les eaux se font jour à travers les montagnes, & se précipitent par une cataracte effrayante dans l'Océan Oriental. Au milieu des montagnes du Kamschatka, il en est deux ou trois qui fument toujours, & jettent de temps en temps des flammes, qui fondent les neiges dont celles des environs sont couvertes. Les éruptions de ces volcans, qui ont été les plus terribles, suivant les mémoires arrivés de ce pays-là ; sont celles de 1727 & de 1737. De ces montagnes sortent des sources d'eaux chaudes, quelquefois bouillantes, ou qui du moins ne gelent jamais. Les gelées commencent quelquefois dans le Kamschatka dès le mois de Juillet, & ne finissent qu'au mois de Mai ; ainsi

l'on voit que les hivers y sont longs & rudes; mais en revanche la végétation pendant les trois mois d'été y est si rapide, & les sels de la terre, long-temps cachés sous la neige, si productifs, qu'on y recueille de l'orge, du seigle, & de l'avoine, au moins au triple de ce que l'on a semé, du chanvre au quadruple, & toutes sortes d'herbes potageres qui y croissent à merveille. On y a découvert, depuis 1760, des mines de fer, & des sources d'eau chargée de sel. Les bois de méleze & de peuplier blanc y réussissent très-bien; on les emploie pour la construction des maisons & des barques. Le bouleau y est en grande abondance; on l'emploie à faire des traîneaux & des petits meubles. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les habitans sont accoutumés à en manger la seconde écorce, & à en composer une boisson forte en la faisant fermenter dans l'eau. L'écorce d'un autre arbrisseau de ce pays-là est encore un manger fort sain, & guérit du scorbut; mais la principale richesse du pays consiste dans les fourrures ou peaux de bêtes sauvages, que l'on trouve en aussi grande abondance dans le Kamschatka que dans le reste de la Sibérie. On les

fait poursuivre par des chiens très-velus, à poil long & hérissé, d'une figure assez hideuse, dont l'espece est connue depuis quelque temps en France sous le nom de chiens de Sibérie. D'ailleurs, on a trouvé dans le Kamschatka des bœufs & des vaches qui paroissent y avoir été de tout temps. On trouve dans les rivieres, des loutres & des castors, & sur les côtes, des chiens marins & des vaches marines; on tire bon parti de leur graisse & de leurs peaux. La mer y est poissonneuse. Comme le flux & reflux est très-marqué dans la mer de Kamschatka, la mer, en se retirant, laisse sur le rivage beaucoup de poissons qu'elle y a apportés, & non seulement les hommes, mais même les chiens de Sibérie qui en sont très-friands, en font une abondante récolte. Les baleines viennent quelquefois jusques à la vue de la presqu'isle, & les habitans savent les harponner, quand ils trouvent l'occasion favorable. Ils en mangent la chair, & tirent la graisse ou l'huile des autres parties de cet animal que l'on fait être utile. Malgré toute la rigueur du climat, on y trouve toute sorte d'oiseaux bons à manger, tant terrestres

qu'aquatiques. Il sort aussi de ces montagnes des oiseaux de proie, entre autres, des aigles; on prétend que les habitans du pays les mangent, ce qui me paroît bien difficile à croire, car ce doit être un manger bien coriace. Ces habitans sont de trois especes, les *Koraks*, les *Kamschadales*, & les *Kuriles*. Les premiers habitent la partie occidentale de la presqu'isle, & les autres l'orientale. Les premiers & les deux derniers ont un langage tout-à-fait différent, mais ceux-ci se ressemblent assez. Les uns habitent des maisons ou cabanes; les autres campent sous des tentes comme les Tartares. Il paroît que les premiers tirent leur origine des pays septentrionaux de l'Europe, & les autres des Tartares Monguales. Quoi qu'il en soit, ces trois nations ne forment pas encore un peuple nombreux, d'autant plus que la petite-vérole s'étant introduite dans cette presqu'isle, y a fait de furieux ravages en 1768 & 1769. Ces malheureux sont tous fort sauvages, fort ignorans, très-malpropres, mais d'ailleurs bonnes gens. Les forces militaires Russes, destinées à contenir ce pays-là, étoient composées, en

1773,

1773, de trois cents ſoldats, preſque tous exilés & proſcrits de Pétersbourg, de Moſcow, & des autres bonnes villes de l'Empire.

On diviſe le pays en quatre diſtricts, celui de *Bolſcheretzk*, dans lequel il y a un bon havre à l'embouchure de la riviere; c'eſt là que demeure le Commandant Ruſſe de toute la preſqu'iſle. Auprès de ſon logis, ſont la Chancellerie, quelques magaſins de blé & de marchandiſes, avec une quarantaine de maiſons; il y a un petit-fort, ou du moins un oſtrog, c'eſt-à-dire, lieu paliſſadé. C'eſt de là que partit, en 1741, le Capitaine Bering, dont la navigation eſt fameuſe; car après avoir découvert les iſles *Kuriles*, s'y être arrêté & avoir donné ſon nom à la derniere de ces iſles, il découvrit, après un aſſez court trajet, une côte que l'on ne doute pas qui n'appartienne à l'Amérique. On s'eſt occupé, depuis plus de quarante ans, à ſuivre cette découverte; & les tentatives que la Cour de Ruſſie fait de temps en temps à cet égard, ne ſont pas totalement infructueuſes, mais n'ont pas encore un ſuccès complet. Les momens favorables pour cette navigation ſont difficiles à ſaiſir, parce que, comme elle

se fait sous la zone glaciale, elle ne peut avoir lieu qu'après la fonte des glaces, & avant qu'il s'en forme de nouvelles.

Le second district est celui de *Verchenei*; l'air y est bon & pur, & le sol favorable à l'agriculture; mais comme il est dans l'intérieur des terres, il n'y a ni port ni havre, & il n'y est par conséquent point question de navigation.

Le troisieme est celui de *Nischenei*, à l'embouchure du fleuve Kamschatka. C'est là où est la principale église, & où réside le *Protopope*, qui est proprement l'Evêque du pays, & qui gouverne au spirituel les Russes & le peu de Sauvages que l'on a pu convertir au Christianisme.

Le quatrieme district est celui de *Tigil*, du nom d'une riviere qui se jette dans un golfe. La ville a été bâtie en 1752.

Enfin, en avant du Kamschatka, sont les isles *Kuriles*, que les Russes n'ont soumises que depuis quelque temps, & qui sont très-utiles pour la navigation & les découvertes, parce qu'étant placées fort avant dans la mer de Tartarie, les vaisseaux peuvent partir de là pour se porter sur l'Amérique ou du côté de la Corée & du Japon, dont la communica-

tion de ce côté est connue & fort aisée. Il est certain que la découverte du Kamschatka doit être la base d'une infinité d'autres, sur les communications par le nord entre l'Europe, l'Asie & l'Amérique.

Il ne me reste à parler que de la *Tartarie Chinoise*; elle enveloppe en plus grande partie la Chine, qui en est séparée depuis bien des siecles par la fameuse grande muraille; mais cette barriere, trop foible pour arrêter les Tartares, ne les a pas empêchés de conquérir deux fois la Chine; la premiere au treizieme siecle, & la seconde au dix-septieme. Les descendans des derniers Conquérans sont encore assis sur le trône de l'Empire Chinois; ainsi l'on peut dire que ce n'est point la Tartarie qui est soumise à la Chine, mais la Chine aux Tartares. Cependant la considération dont la Chine jouit depuis si long-temps dans l'Univers, & qui est due à la sagesse de son Gouvernement & à l'avantage qu'ont les Chinois d'être le premier peuple du Monde qui ait cultivé la Philosophie, les Arts & les Sciences, est Tartarie Chinoise.

cauſe que l'on regarde plutôt le pays des Conquérans comme dépendant de l'Empire conquis. La Tartarie Chinoiſe ſe diviſe en deux parties, l'orientale & l'occidentale, qui formoient autrefois deux royaumes différens, dont l'un (celui des Mantcheoux) qui eſt le plus oriental, ayant conquis la Chine, & étant devenu par-là très-puiſſant, a auſſi ſoumis l'autre & toute la Tartarie occidentale.

Il y a dans la Tartarie Chinoiſe une troiſieme partie, c'eſt celle de *Coby* & de *Chamo*; mais ce n'eſt qu'un déſert qui ne renferme ni villes ni villages. Elle eſt ſtérile, & manque abſolument d'eau. Ce qui fait que les Tartares ne font qu'y paſſer & ne s'y arrêtent point; comme elle eſt placée entre la Tartarie Chinoiſe & la Chine, mais en deçà de la grande muraille, elle doit être regardée comme faiſant partie de la premiere que je vais décrire.

Suivant les Cartes les plus exactes de la Tartarie Chinoiſe (celles de M. d'Anville), elle a plus de trois cents lieues du midi au nord, depuis l'extrémité de l'Empire de Ruſſie juſqu'à la grande muraille, & ſix cents lieues de l'orient à

l'occident, depuis la Tartarie indépendante & le pays des Calmoucks jusqu'à la mer du Japon. Presque tout ce grand pays est habité par les Tartares Monguales, dont les Mantcheoux ne sont qu'une branche : il n'y a qu'un petit nombre de Calmoucks à l'extrémité du côté du Thibet. Ces Monguales sont les descendans de ceux qui conquirent la Chine au treizieme siecle, & qui avoient pour Souverain un des descendans de Gengis-Kan. La postérité de ce Conquérant y domina donc jusqu'en 1368, qu'elle en fut chassée. Les Monguales se réfugierent dans les deux Tartaries Chinoises, orientale & occidentale. Les Orientaux, déjà accoutumés à avoir des demeures fixes, augmenterent les villes de *Kirin*, de *Ningouta*, &c. & y porterent des mœurs, moitié Tartares, moitié Chinoises ; c'est d'eux que sont venus les derniers Conquérans de la Chine. Les Monguales occidentaux au contraire ne trouvant point de villes dans la partie où ils furent contraints de se retirer, se joignirent à leurs anciens compatriotes, & vécurent à la tartare, errans & campans dans le pays de *Kartching* & celui de *Kalkas*, où étoient autre-

fois la ville de *Karatan*, & quelquefois dans les déserts de Coby & de Chamo. Ce n'est qu'avec peine que ces Occidentaux ont reconnu la supériorité du Roi des Mantcheoux, devenu Empereur de la Chine; mais aujourd'hui toute la Tartarie Chinoise ne fait plus qu'un royaume, dont la partie orientale est divisée en trois provinces. La premiere est le *Léao-tong*. Cette province étant en dedans de la grande muraille par rapport à la Chine, devroit faire partie de cet Empire; mais ayant été conquise dès 1630 par le Roi Tsong-Te, pere de l'Empereur Chung-Chi, elle fut jointe au royaume des Mantcheoux & à la Tartarie Chinoise, & les successeurs de Chung-Chi ont voulu qu'elle y restât annexée.

La principale ville est à présent celle qui s'appelle en chinois *Ching-Yang*, & en tartare *Moukden*. Les terres de ses environs sont labourées, les champs bien cultivés, & les pâturages remplis de bestiaux; il y a même dans la ville des manufactures, & dans le pays des mines dont on tire quelque parti. Tout y annonce une province de la Chine plutôt qu'une de la Tartarie.

L'Empereur régnant a composé un

Poëme en vers chinois, dont nous avons une traduction Françoise. Le sujet est l'éloge de la ville de Moukden, pour laquelle ce Monarque a une considération particuliere, parce que Tchung-Chi, son aïeul, premier Empereur de la dynastie régnante des Tsching, y est enterré.

La ville d'*Inden* est la seconde du Léaotong; elle est grande, & a les mêmes avantages que celle dont nous venons de parler, & renferme la sépulture de Tsong-Te.

La ville de *Tong-Hoang-Tsching* est bien peuplée & fort fréquentée, parce que c'est le passage ordinaire pour pénétrer dans la presqu'isle de Corée. Il y a aux environs beaucoup de cotonniers; on en fabrique non seulement des étoffes, mais du papier, dont les Chinois ne se servent que pour garnir leurs fenêtres, celui pour écrire étant toujours de soie.

La seconde province de la Tartarie Chinoise s'appelle le *Kirin*; elle est moins peuplée que la précédente, & a moins de lieux de quelque considération: cependant c'est là qu'est la ville de *Ningouta*, titrée de ville Impériale, parce que la famille régnante y a pris son origine. On trouve dans les montagnes des en-

virons beaucoup de plantes médicinales, entre autres la fameuse racine de *Ginseng*, dont le nom en chinois signifie *Reine des plantes* : effectivement on lui attribue des effets merveilleux ; mais il n'y a rien de si difficile que de se procurer du véritable ginseng de la Chine. On en a découvert dans le Canada, & c'est de celui-là seul que l'on apporte en France, en le faisant quelquefois passer pour celui de la Chine, sous prétexte qu'il a été dérobé aux précautions que prennent les Officiers de l'Empereur de la Chine, préposés pour empêcher qu'on ne détourne rien de la récolte de cette précieuse plante. A cela près, cette province n'est point fertile ; il n'y croît ni froment ni riz, mais seulement du millet & des lis, dont les habitans mangent les oignons.

La troisieme province de la Tartarie Chinoise orientale porte le nom de *Teitcicar*, du nom de sa capitale, nouvellement fortifiée, ou tout au moins bien palissadée contre les entreprises des Russes. On y entretient une garnison ; les Marchands Chinois habitent dans les dehors : elle n'est pas loin du fleuve *Amur*, mais pas tout-à-fait sur le bord. Au contraire, il y avoit sur ce bord

même, une ville nommée *Yaxa*, qui est détruite. On trouve deux autres villes dans cette province; l'une s'appelle *Merghen*, elle est nouvelle. La seconde est à l'embouchure de la riviere de *Sangalia*; on y pêche des huîtres à perles, & qui en contiennent quelquefois d'assez grosses. Il en passe en Europe par la Russie. Deux races de Tartares habitent ce pays avec les Mantcheoux; les uns s'appellent les *Solons*, les autres les *Tagouris*. Les premiers sont au nombre d'environ dix mille familles; ils sont grands chasseurs, sur-tout aux zibelines; les autres sont pêcheurs. Ils ont une Langue différente de celle des Mantcheoux.

La *Tartarie Chinoise occidentale* est habitée par des peuples originaires, *Mongüales* comme les autres, mais moins civilisés, & parlant une Langue moins mêlée de chinois. Les Empereurs de la Chine voulant les ménager, leur ont accordé beaucoup de liberté & de grands priviléges. On les partage en quatre cantons, habités par des Nations ou Tribus un peu différentes; celle des vrais Monguales est soumise à une vingtaine de petits *Kans* ou Princes tributaires de l'Empereur de la Chine. Chacun de ces

Princes a ſous ſa dépendance un certain nombre de familles ; ils campent toujours, mais dans des campagnes, parmi leſquelles il y en a de très-fertiles & de très-agréables, notamment le canton de *Dartechìng*, au pied des montagnes qui renferment des mines d'étain. D'autres ſont ſi abondans en gibier & offrent pendant l'été un climat ſi doux, que les Empereurs de la Chine y vont faire des voyages de pur agrément, pour y chaſſer. Ils y ont deux maiſons de campagne principales ; l'une s'appèlle *Ceho*, & n'eſt qu'à vingt lieues par-delà la grande muraille en partant de Pekin. On y a joint un haras, qui eſt peut-être un des plus beaux & des plus grands de l'Univers ; l'autre maiſon de campagne s'appelle *Darahotum*. L'Empereur d'aujourd'huï, Tienlong, y a fait pluſieurs voyages.

Un des Cantons de la Tartarie Chinoiſe ſeptentrionale eſt occupée par les Tartares *Kalkas*, qui ne ſont ſoumis à l'Empereur de la Chine que depuis 1691. Cette nation eſt très-nombreuſe, très-brave, mais aſſez ſauvage. L'Empereur de la Chine ne les a pris ſous ſa protection qu'à condition qu'ils ne paſſeroient point ſur d'autres cantons que ſur

ceux qui leur ſont aſſignés, & quand ils y viennent, ils en ſont chaſſés comme ennemis; quelques uns ont préféré l'Empire de Ruſſie à celui de la Chine, & ont occaſionné de petites guères entre les deux nations Ruſſe & Chinoiſe, qui ont reſpectivement des forts ſur la frontiere du pays des Kalkas. Ces Tartares ſont de la Religion des *Lamas*, mais ils ne vont point conſulter le Souverain-Pontife du Thibet; ils ont un Grand-Lama particulier, dont la tente eſt diſtinguée des autres & entourée de plus petites, habitées par ſes Miniſtres ou Religieux. S'il n'y a plus de villes dans ce canton, il y en a eu au moins autrefois, & l'on prétend que c'eſt là que Gengis-Kan avoit ſa capitale; mais il en reſte ſi peu de traces, qu'on ne ſait pas au juſte où elle étoit ſituée.

Les Tartares *Ortous* ſont errans comme les Kalkas; leur principale habitation eſt près de la grande muraille, & leur terre ſeroit fertile s'ils vouloient la cultiver; du reſte ils ſont bonnes gens, naturellement gais, & ont beaucoup d'eſprit; ils font des excurſions dans les déſerts de *Cobi* & de *Chamo*, où ils trouvent du gibier.

Les Tartares *Kokanor* ſont des Calmoucks qui ſe ſont donnés aux Chinois, & ſe tiennent ordinairement auprès du grand lac de *Nor*, où ſe jettent quelques petites rivieres dans leſquelles ils trouvent de l'or.

Enfin les peuples de la province de *Sifan*, frontiere des provinces Chinoiſes de Chenſi & de Setchuen, ſont des peuples particuliers, dont une partie habitent dans des cabanes ſéparées en petits hameaux; les autres campent: ils ſe diſtinguent en noirs & en jaunes, par la couleur de leurs tentes. C'eſt dans leur pays que prend ſa ſource le fleuve *Kiang* ou le fleuve *Jaune* qui traverſe tout l'Empire de la Chine.

TABLEAU géographique & historique de l'Empire de la Chine, tiré des anciens Auteurs & Voyageurs François, & des Mémoires les plus sûrs & les plus récens.

LE vaste Empire de la Chine est situé en Asie dans la zone tempérée, entre le vingtieme & le quarante-troisieme degré de latitude septentrionale. Il confine au nord & au couchant avec la Grande-Tartarie, & ne tient au royaume de Pégu dans les Indes Orientales & à celui de Tunquin, que par quelques petits coins, situés au nord-ouest; il est enveloppé au midi & au levant par l'Océan. Son étendue est au moins de six cents lieues du nord au sud, & de cinq cents de l'orient à l'occident. Tout le monde sait que la Chine est séparée de la Tartarie par une muraille de cinq cents lieues de long, qui a été bâtie il y a près de deux mille ans, pour défendre le pays des incursions des Tartares. Trois cents tours, disposées de distance en dis-

Les quatre grands fleuves de la Chine sont le *Kiang* ou *riviere Jaune*, qui a six cents lieues de cours; le *Hoang* ou *riviere Bleue*, qui en a quatre cents; la riviere de *Canton*, & le *Ta*. On y compte d'ailleurs deux mille cinq cents rivieres, & grand nombre de lacs, le tout abondant en poissons, dont se nourrissent ceux qui en sont voisins. Le peuple, dans l'intérieur des terres, mange beaucoup de racines & de légumes. On y recueille cinq principales especes de grains, savoir, le blé, le riz, l'avoine, les pois, & les féves; & on fait tous les ans dans le même terrein plusieurs récoltes de ces différens grains. On y recueille des fruits de toute espece, que nous connoissons en Europe; ils y sont de la meilleure qualité (1), & quelques autres que nous ne connoissons pas, tels que des figues délicieuses, qui sont toutes jaunes, & également bonnes ou fraîches ou séchées; les ananas, les goaves & les cocos y sont très-communs (2).

(1) Quoique les Chinois ignorent absolument l'art de greffer le fruit doux sur le sauvageon.

(2) On sait que les orangers nous viennent de la Chine, & que les Portugais les ont apportés de Macao en Europe.

On

On y trouve un fruit d'une grosseur énorme, nommé le *Polomie*; il sort du gros de l'arbre, sans être attaché à aucunes branches, & il y en a qui pesent jusqu'à cent livres. On le coupe avec des haches; la chair en est très bonne. Au milieu, est un gros noyau jaune que l'on fait rôtir, & que l'on sert arrosé de lait de coco; c'est un manger délicat & délicieux. Le *lichi* & le *yâtâ* sont encore, suivant les Missionnaires, les meilleurs fruits du monde.

L'hiver étant très-doux & les gelées très-rares dans toutes les provinces méridionales de la Chine, il y croît des fleurs & des fruits dans tous les mois de l'année. Le mûrier, propre à nourrir les vers à soie, est l'arbre le plus cultivé de la Chine; aussi les étoffes de soie y sont-elles si communes, que tous les habits en sont faits & les meubles couverts. La délicatesse du travail & le bon goût des dessins sont les seules choses qui distinguent les vêtemens des riches de ceux des pauvres (1). De même, pendant l'hiver,

(1) Quoique la soie soit devenue si commune en Europe, qu'il semble qu'on n'ait plus besoin de recourir à celle de la Chine, la plus ancienne-

toutes les personnes y portent des fourrures plus ou moins fines. Il ne s'y fabrique point de draps de laine, mais seulement des serges.

Dans quelques provinces, on seme des cotonniers dans les mêmes champs où l'on vient de faire la récolte du blé. En peu de mois, le cotonnier monte à la hauteur de deux pieds. Il produit des fleurs jaunes, d'où sortent ensuite des gousses, qui, à leur maturité, sont remplies de coton & de graines faites pour le reproduire. On arrache alors le cotonnier, on prépare le coton pour en faire des étoffes, & l'on conserve la graine pour la semer l'année suivante.

La meilleure huile se tire des fruits d'un arbre nommé *tschaieou*; elle est bien supérieure à celle d'olive.

On trouve à la Chine des poivriers ou arbres qui portent le poivre. C'est un petit fruit, de la grosseur d'un pois, de

---

ment connue, on en fait pourtant encore venir de ce pays-là, parce qu'elle a des qualités particulieres, entre autres une blancheur naturelle & éblouissante; elle est presque seule propre à être peinte: de là viennent les taffetas chinés & les pekins peints, étoffes qui ne sont belles & bonnes, qu'autant qu'on y emploie la soie de la Chine.

couleur grise, rayé de rouge; au centre, est un petit noyau rond & noir comme du jai. Ce fruit, même sur l'arbre, a une odeur très-forte & qui porte à la tête. Quand il est bien desséché, on le coupe ou on l'écrase; c'est ce qui forme l'épicerie dont nous faisons même en France un si grand usage. La cannelle, la noix muscade & le clou de giroffle se trouvent aussi à la Chine; mais d'une qualité inférieure à celles de ces épiceries qui viennent sous la zone torride. L'arbre du suif est encore plus remarquable; ses feuilles sont d'un rouge vif & éclatant; ses fruits, gros comme une noisette, contiennent sous leur pellicule une substance tout-à-fait semblable au suif; on la fait fondre, & l'on en fait des chandelles aussi fines & aussi blanches que les bougies de cire: on en fait aussi de l'huile pour les lampes, qui n'a aucune mauvaise odeur. Il y a même un *arbre à la cire*; elle s'y forme au moyen de certains petits insectes qui la déposent sur ses branches, comme les abeilles le font dans l'intérieur de leurs ruches. Cette cire est très-blanche & supérieure à celle des abeilles; on peut d'ailleurs en faire le même usage. La base du fameux vernis de la Chine est une

gomme rousfâtre qui découle de certains arbres, nommés *tsichu*. Cette gomme étant très-âpre & très-forte, la façon de la recueillir peut être délicate & dangereuse ; mais quand on a mis cette gomme dans des vaisseaux & qu'on l'a fait bouillir, elle ne produit plus les mêmes mauvais effets sur la peau. Il faut convenir cependant que quand ce vernis est employé encore frais, il fait mal à la tête. Le vernis du Japon passe pour être encore supérieur à celui de la Chine ; les qualités de sa gomme sont encore plus nuisibles, lorsqu'on la recueille, ou qu'elle est fraîchement employée ; mais l'un & l'autre, quand ils sont parfaitement secs, ont un éclat admirable, & sont impénétrables à toute espece d'humidité. On appelle quelquefois le vernis de la Chine, *laque* ; & c'est dans ce sens qu'on nomme cabinets & boîtes de laque, ceux faits à la Chine & au Japon. Cette dénomination n'est point impropre, puisque la laque est une résine.

Le *bois de fer* est très-estimé par rapport à son extrême dureté. Les Chinois l'emploient pour faire des ancres à leurs vaisseaux, & à d'autres usages pour lesquels on se sert ordinairement du fer; ce bois est si dur, qu'il peut vérita-

blement en tenir lieu. Les arbres, dits de *fer*, sont aussi gros & aussi élevés que les chênes; mais il y a des especes d'arbres à la Chine qui le sont encore davantage: tels que le *nanmou* ou *cedre de la Chine*. On prétend qu'il est incorruptible, &, ainsi que le bois de fer, presque incombustible par son extrême dureté. A côté de ces arbres respectables, on en voit s'élever dont le mérite est d'un autre genre; tel que le bois de rose, qui est odoriférant, & qui, dépouillé de son écorce, offre des couleurs agréables, qui le rendent propre à faire de jolies boiseries.

Le *camphrier* ou l'arbre qui produit le camphre, s'appelle en chinois *tschang*; il y en a de si grands & de si gros, que quelques-uns ont cent pieds de haut, & que vingt personnes ne peuvent les embrasser. Quand le camphrier est vieux, il est si inflammable, que la nuit il en sort des étincelles. Le camphre est une résine qui coule de cet arbre, au moyen des incisions que l'on y fait. Celui des petites branches est le meilleur & le plus délicat; on coupe les bourgeons même de l'arbre, que l'on fait bouillir, & on en tire de très-bon camphre. Il y a plusieurs arbres dont les écorces sont utiles à la teinture, & dont les

pellicules intérieures servent à faire du papier, beau & fin, & bien supérieur à celui qui se fabrique avec les chiffons de toile de chanvre ou de coton. Le *bambou* est un grand & gros roseau, dont on tire un très-grand parti; car la tige entiere étant creuse, d'un bois très-fort & qui se durcit à l'eau, sert de tuyau pour les fontaines, & de conduit pour les eaux; en fendant le bois en plusieurs brins plus ou moins déliés, on en fait des nattes, des boîtes, des peignes, & même, en le macérant dans l'eau, une pâte dont on forme un très-bon carton. Les cannes de sucre sont également communes à la Chine. Les olives y sont bonnes à manger; mais on n'est point dans l'usage d'en faire de l'huile. Il y a des melons sucrés qui sont délicieux, & se conservent très-long-temps sans se gâter ni se sécher. Le raisin est commun & excellent; on en mange beaucoup, mais l'on en fait peu de vin; du moins les Chinois bien élevés en boivent rarement, par principe de sagesse, dans la crainte de déranger leur gravité; mais le peuple & même les Bonzes s'enivrent avec une liqueur qu'ils tirent du riz fermenté, qui est une espece d'eau-de-vie de grain. Les légumes sont

un peu différens de ceux de France; mais excellens, & d'une grande ressource pour les habitans.

L'arbre du *thé* y croît par-tout en abondance; la tige en est quelquefois très-grosse; on en fait sécher les feuilles, d'abord au soleil, & ensuite à la vapeur de l'eau bouillante. On distingue trois especes de thé, le *vert*, le *thé boé*, & le *rouge*: on appelle *thé impérial*, celui qui est recueilli & préparé avec plus de soin, & dont les feuilles sont plus petites. Le meilleur thé croît aux environs de la ville de Nankin. L'usage de cette feuille a été introduit en Europe par les Hollandois, & prôné par un de leurs compatriotes, nommé *Bontekoé* (premier Médecin de l'Electeur de Brandebourg, en 1679), qui prétendoit l'annoncer comme un remede universel, d'après l'habitude où sont les Chinois d'en prendre continuellement. Il est vrai qu'il a des propriétés, qu'il est utile pour corriger les effets des mauvaises eaux & ceux de l'air trop épais: c'est le cas où se trouvent plusieurs provinces de la Chine & les Provinces-Unies en Europe: mais il n'est pas aussi utile dans les pays méridionaux; aussi n'en

use-t-on guere en Italie & en Espagne. On s'est efforcé, à plusieurs reprises, de cultiver l'arbre du thé en Europe; on est parvenu à en faire venir en Angleterre dès le commencement de ce siecle, & en France & en Suede il y a environ vingt ans; mais c'est affaire de curiosité, & nous ne parviendrons jamais à naturaliser cet arbre dans nos climats.

La culture du tabac est étendue dans tout l'Empire de la Chine. Les habitans en fument beaucoup, & l'usage en est aussi général, & par les mêmes raisons aussi nécessaire que celui du thé.

Les plantes médicinales de la Chine sont la rhubarbe & le ginseng dont j'ai parlé, & l'arbre qui produit la *casse*, qui, comme on sait, nous vient par *Siliques*, qu'on appelle *bâtons* étant secs; & la *squine*, en latin *China-China*, dont la racine est un excellent sudorifique & purifie le sang.

Les fleurs de la Chine ne sont pas les mêmes que les nôtres; & si quelques-unes de celles-ci y croissent simples, les Chinois ne s'occupent pas de les rendre doubles; mais en revanche ils en ont beaucoup que nous ne connoissons que

parce que nous les voyons représentées sur les papiers peints à la Chine. Il faut observer que c'est communément sur d'assez grands arbres que viennent les fleurs de la Chine, & qu'il en résulte pour les jardins Chinois un genre d'ornement qui nous est inconnu. Rien ne fait un plus bel effet que des arbres grands & touffus, garnis de belles fleurs. C'est aux Chinois que nous sommes redevables du goût à présent régnant parmi nous, de représenter dans des jardins d'une assez petite étendue, des montagnes, des rivieres, des vallées, des rocailles, des édifices ruinés, &c. Nous avons vu ce goût bizarre passer de la Chine en Angleterre, & de là en France, avec les pavillons & les meubles chinois.

Les montagnes de la Chine contiennent toutes sortes de mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre, d'étain, de plomb & de mercure ou vif-argent, d'azur & de vitriol. On en exploite une partie ; ce sont celles qui coutent le moins de peine, & qui sont si abondantes, qu'on n'a presque que celle de ramasser le métal à l'entrée de la mine. Il y en a plusieurs qui sont dans ce cas.

Mais on néglige sur-tout celles d'or, parce qu'il y a beaucoup de rivieres qui en roulent des grains avec leur sable, entre autres le fleuve Jaune, qui traverse presque tout l'Empire ; les riverains font un profit assez honnête en le ramassant. Il y a une espece de cuivre particulier à la Chine, que l'on appelle *petong* ou cuivre blanc ; en y joignant seulement une cinquieme partie d'argent, on en fait des ouvrages que l'on jureroit être d'argent pur, & les Chinois en font de petits meubles de filigrane très-agréables. Les marbres, les jaspes, les agates & toutes les pierres précieuses se trouvent aussi en abondance dans toute la Chine. Il y a des provinces où les rubis & les topazes sont très-communs. Il n'y en a aucune où l'on ne trouve des terres à poterie, assez fines ; mais ce n'est que dans une seule de l'Empire qu'il y a de la terre blanche avec laquelle se fabrique la fameuse porcelaine, qui a fait pendant long temps l'admiration de l'Europe, & est devenue l'objet d'un assez grand commerce ; c'est dans la province de *Kiansi* que l'on trouve une montagne toute composée de cette terre blanche,

que l'on appelle le *Kaolin*. Toute la porcelaine de la Chine se fait dans une ville de cette province, que l'on nomme *Kinctsching*; on y emploie, dit-on, tous les jours un million d'ames, & la pâte de la porcelaine composée du kaolin, & d'une autre terre nommée le *petuntsée*, s'y cuit dans cinq cents fours. Nous avons eu tant de descriptions des procédés que les Chinois emploient pour faire cette porcelaine, que non seulement nous les connoissons, mais que nous avons découvert chez nous-mêmes des terres semblables au kaolin & au petuntsée. Le plus difficile peut être étoit d'imiter l'émail de la porcelaine, & d'amalgamer la peinture dans cette pâte en la cuisant: on en est venu à bout d'abord en Saxe, ensuite en France. Nous faisons à présent d'aussi belles porcelaines que les Chinois & les Japonois; mais nous ne sommes pas parvenus à la donner à aussi bon marché qu'eux, & il est bien étonnant qu'encore aujourd'hui de fort jolies porcelaines fabriquées a plusieurs milliers de lieues de Paris, s'y vendent bien moins cher que celles que l'on fabrique entre la capitale du royaume & la résidence de la

Cour de France. On trouve dans les montagnes & dans les forêts de la Chine, des animaux ſauvages de toute eſpece, des éléphans, des rhinocéros mêmes, des léopards, des tigres, des ours, des loups, des renards, des buffles, des chameaux, des chevaux & des mules ſauvages. Le gibier eſt très-commun dans toutes les provinces de l'Empire; il a très-bon goût dans les cantons ſecs, ſur-tout dans les pays méridionaux; il n'en eſt pas de même dans les cantons aquatiques & marécageux. Les chevaux y ſont très-laids, mais très-vifs, très-ardens, & de bon ſervice: il faut abſolument les mutiler pour les dompter; alors ils ſont doux, & conſervent leurs forces, mais pendant un petit nombre d'années ſeulement; à ſix ans, ils deviennent hors de ſervice: comme ils ne ſont point ferrés, la corne de leurs pieds s'uſe de bonne heure.

Les tigres de la Chine ſont épouvantables, ſur-tout l'eſpece que l'on nomme *cheval-tigre*. On raconte de cet animal des choſes preſque incroyables. Les Chinois emploient beaucoup d'induſtrie pour le prendre, & il en vaut la peine,

parce que sa peau est véritablement admirable. Il y a des chameaux sauvages & domestiques ; les uns & les autres ont deux bosses de chair, & sont par conséquent de l'espece des dromadaires ; ils courent très-vîte, mais ont le pied large & sûr. Les Médecins Chinois font grand cas de la graisse qui se trouve dans les bosses de ces chameaux; ils prétendent qu'elle sert à redresser l'épine du dos des hommes : dans cette opinion, ils l'appellent l'huile des bosses. Il y a à la Chine des singes de toute espece ; la plus grande est celle que l'on appelle en chinois *sin sin* : ils sont aussi grands qu'un homme de taille ordinaire; ils ont le visage très-plat & de la barbe, marchent avec une grande facilité sur leurs pieds de derriere, & ont tant d'adresse & d'intelligence, qu'ils semblent entendre au moindre signe tout ce qu'on leur dit, & que dans certaines provinces ils font tout le service de valets dans une maison. Entre les cerfs, il y en a d'une grandeur démesurée, que l'on appelle *chevaux-cerfs* ; ils se laissent monter, & conduisent les courriers avec une rapidité surprenante. D'autres sont si petits, qu'ils ne surpas-

ſent pas en hauteur les petits chiens épagneuls de notre pays ; les grands-Seigneurs en ont des troupeaux dans leurs jardins ; les Dames même en élevent dans leurs chambres ; ils ſont de la plus jolie figure. Le daim odoriférant qui porte le *muſc*, eſt un des animaux les plus rares & les plus eſtimés de la Chine. Ce n'eſt qu'au déclin de la lune que cet animal porte ſous ſon ventre cette glande que nous n'eſtimons que pour ſa forte odeur, mais que les Chinois font entrer dans leur médecine. On prétend que cet animal ſe nourrit de ſerpens & autres reptiles, que l'odeur qui émane de ſon corps, endort ; & que le daim muſqué, ſaiſiſſant le moment de leur ſommeil, les étrangle & les dévore. Il y a à la Chine des rats, dont le nom en chinois eſt *chou*, qui ſont auſſi gros que des buffles ; ils ſont fort méchans, & ont des défenſes ou dents, dont on peut ſe ſervir comme du plus bel ivoire. Il reſte pendant ſix mois enfermé & endormi dans des cavernes, comme les marmottes dans leurs trous ; leur chair eſt bonne à manger. Il y a de ces rats qui peſent juſqu'à mille livres.

Les oiſeaux de proie ne ſont pas moins communs à la Chine, que les quadrupedes ſauvages; on y trouve des aigles, des vautours, des faucons, comme dans nos climats, & d'autres grands oiſeaux que nous ne connoiſſons pas; tel eſt celui que l'on appelle mal à propos *oiſeau du Paradis*, parce qu'il a les pattes très-courtes & les plumes fort longues, très-diſtinguées par leurs couleurs; & le phénix de la Chine, dont le plumage eſt encore plus magnifique que celui du faiſan de la Chine, & de la poule d'or ſa femelle. Depuis quelques années, on a vu grand nombre de ces derniers oiſeaux en France, où on eſt parvenu à les élever comme les autres faiſans; leur chair eſt auſſi bonne, & leurs œufs encore meilleurs. Les cicognes & les cygnes y ſont auſſi communs qu'en Europe, & les perroquets auſſi beaux & auſſi variés que ceux d'Amérique. Il y a ſur les bords de la mer, des oiſeaux aquatiques, qui font leurs nids dans les creux des rochers, y pondent leurs œufs, les couvent, & y élevent leurs petits. Après que ceux-ci en ſont ſortis, les habitans des environs ne manquent pas d'aller chercher ces nids; ils les enlevent

& les vont vendre dans les villes voisines: on les fait sécher au four, & on les mange ou frits ou accommodés en ragoûts; c'est un mets très-agréable, confortatif, mais un peu chaud, parce que ces nids sont composés de brins de différentes plantes aromatiques, liés ensemble avec de la gomme ou autre résine odoriférante. Les Chinois en font grand cas; & comme ces nids ainsi séchés peuvent se conserver long-temps, les vaisseaux venant de la Chine en ont apporté jusques en France, où on en a mangé, & où on les a trouvés bons. Les papillons de la Chine sont aussi plus brillans que les nôtres, & ont les ailes beaucoup plus larges. Les chauve-souris y sont d'une taille gigantesque. Les serpens y sont plus beaux que dangereux. On prétend qu'on trouve des dragons dans les montagnes de quelques provinces. Il y a une Loi de l'Empire qui prescrit à ceux qui en trouvent, de les apporter à la Cour; mais comme on n'en voit point, il est à croire que cet animal est fantastique & chimérique, & qu'il n'existe que sur les étendards des Militaires Chinois, & brodé sur l'estomac des Mandarins de guerre.

Les

Les mers, les lacs, les fleuves & les rivieres de la Chine sont très-poissonneux. Indépendamment des poissons que nous connoissons, les Chinois font un cas particulier de trois ou quatre, qui nous sont inconnus, dont la chair est excellente & la figure singuliere : l'un s'appelle l'*encuirassé*; on conçoit qu'il est couvert d'écailles très-dures ; l'autre, qu'on nomme le *poisson farine*, est tout blanc & d'un goût exquis. On voit en abondance sur les côtes de Fokien, une sorte de morue, & sur toutes celles de l'Empire, un poisson horriblement hideux, espece de raie très-bonne à manger. Tout le monde connoît à présent les petits poissons d'or & d'argent, rouges & bleus, qui servent d'amusement aux Dames Chinoises. On les place dans les bassins des jardins, & même dans les appartemens, en les enfermant dans des bocaux de verre. On les nourrit à la Chine en leur jetant de petites boules de pâte faites de grain, à peu près comme notre mie de pain.

Il y a dans cet Empire plusieurs especes de vers à soie; les uns produisent de la soie brune, les autres de la blanche ; on en voit aussi qui filent une substance dont on fait du papier, que l'on appelle *papier*

de soie. Les abeilles, le miel & la cire sont communs dans ce pays.

On doit conclure de la longue, mais assez curieuse énumération que je viens de faire des productions de la Chine, que cet Empire, si fertile & si abondant, peut se passer du secours de tous ses voisins. Ses habitans y trouvent même de quoi soutenir un luxe purement national, qui n'emprunte rien des étrangers, mais qui met un grand nombre de pauvres Chinois à portée de travailler, & fait circuler les denrées, les productions des manufactures & l'argent même d'une province à l'autre. Les Chinois ne se piquent point d'être grands Navigateurs; leurs *jonques*, barques ou bateaux, ne se hasardent sur la mer que de côte en côte, & font ce que l'on appelle en France le *cabotage.* Loin d'aller chercher au dehors des objets de pure curiosité, dont ils peuvent se passer, ils craignent l'abord des vaisseaux Européens dans leur Empire, & ne leur permettent de trafiquer que dans la seule ville de Canton, encore y sont-ils fort gênés. Ils semblent nous faire grace en nous vendant le superflu de leur soie, & leur plus mauvaise porcelaine, qu'ils échangent contre quelques

ouvrages d'Europe, sur-tout des verres, des lunettes, des télescopes, des tableaux, &c. &c. & enfin contre de l'or, qui est assez rare à la Chine, parce qu'on ne veut pas se donner la peine de creuser la terre pour l'en tirer.

La Chine & le Japon sont ainsi les seuls pays qui soient en état de se passer du reste du Monde, & de se dérober à l'avidité des Commerçans Européens. Egalement sans crainte & sans ambition, ils jouissent en paix des avantages que le Ciel a accordés à leurs pays : rien ne leur manque, ou du moins ils ignorent ce qui peut leur manquer : si quelqu'un peut s'en douter, c'est l'Empereur ; & sa sage politique l'empêche d'en informer son peuple. Les Chinois vivent comme s'ils étoient seuls dans le Monde, & cet égoïsme, s'il est permis de s'exprimer ainsi, (en parlant d'un peuple entier) les rend heureux. N'ayant rien à craindre du côté de la mer, ils n'ont jamais eu d'autres ennemis que les Tartares ; ils ont consenti à s'y soumettre, & il en est résulté que ce sont les Tartares qui se sont soumis à eux ; ils ont adopté les Loix des vaincus, qu'ils n'ont pu s'empêcher d'admirer. La seule attention qu'a eue l'Empereur Tar-

tare de la Chine, a été de conserver dans la nation conquérante, l'esprit & les forces militaires, qui seules peuvent le mettre en état d'écarter les ennemis loin de ses frontieres. L'Empereur fait de temps en temps des excursions dans la patrie de ses ancêtres, & y reprend un peu de l'esprit guerrier, propre autrefois à sa nation. Le Militaire Chinois, renfermé dans l'intérieur de l'Empire, est le plus mauvais du monde; mais il suffit pour l'objet qui lui est confié, le maintien de la police.

Fin du soixante-quatrieme Volume.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans le soixante-quatrieme Volume.

Suite du Tableau géographique & historique de l'Asie.	Page 1
La Syrie ou Sourie,	2
La Palestine,	88
L'Arabie,	126
Arabie Pétrée.	134
Arabie Déserte.	137
Arabie Heureuse.	141
La Perse.	175
La Tartarie.	272
Tartarie indépendante,	278
Tartarie Russe.	298
Casan.	306
La Sibérie,	311

Tartarie Chinoiſe. 339
Tableau géographique & hiſtorique de l'Empire de la Chine. 349

FIN de la Table.

Suite de l'Errata du soixante-troisieme Volume.

Page 296, ligne 9, 632, *lisez* 336.
P. 311, l. 23, *lisez* & moins fripons.
P. 327, l. 7, Tyrane, *lisez* Tigrane.
P. 336, l. 23, Irac-Ageni, *lisez* Irac-Agemi.
P. 347, l. 19, Abassas, *lisez* Abbas.
Ibid, l. 22, Abassides, *lisez* Abbassides.
P. 356, l. 11, tel, *lisez* telles.
P. 363, l. 2, Chrétiens, *lisez* Chrétien.

ERRATA

Du soixante-quatrieme Volume.

PAGE 5, ligne 7, Tedmor, *lisez* Tadmor.
P. 8, l. 23, l'Arabe, *lisez* l'Arménien.
P. 24, l. 4, Phiscon, *lisez* Physcon.
Ibid. l. 12, Griphus, *lisez* Gryphus.
Ibid. l. 25, Cizique, *lisez* Cyzique.
P. 41, l. 24, Boémond, *lisez* Bohémond.
P. 53, l. 28, Cordolahomor, *lisez* Codorlahomor.
P. 61, l. 26, véritable origine, *ajoutez* un Voyageur très moderne, qui dit avoir tiré ces anecdotes d'.
P. 62, l. premiere, Haken, *lisez* Hakem.
P. 77, l. 28, partie, *lisez* parti.
P. 79, l. 8, fréquent, *lisez* fréquenté.
P. 81, l. 5, *lisez* n'a pu venir à bout de la prendre.
P. 82, l. 19, Propagante, *lisez* Propagando.
P. 87, l. 6, désert, *lisez* déserte.
P. 94, l. 6, 1097, *lisez* 1099.
P. 97, l. 3, Israélites, *ajoutez* & par, &c.
P. 105, l. 9, Pabouches, *lisez* Babouches.
P. 106, l. 25, poudre, *ajoutez* bien broyée, & *ôtez* y mettant ensuite le feu.
P. 125, l. 25, Sodomistes, *lisez* Sodomites.
P. 130, l. 14, il pleut, *lisez* il y pleut.

P. 131, l. 6, qu'ils veulent, *lisez* qu'ils le veulent.
P. 153, l. 9, Schites; *lisez* Schiites.
P. 154, l. 22, le Caaba, *lisez* la Caaba.
P. 156, l. 15, 637; *lisez* 632.
P. 157, l. 20, Osman, *lisez* Othman.
P. 173, l. premiere, inférieur, *lisez* inférieure.
P. 185, l. 27, pour la, *lisez* pour le.
P. 178, l. derniere, le Tygre, *lisez* le Tigre.
P. 192, l. 23, il y, *ôtez* y.
P. 206, l. 10, Tysaphetne, *lisez* Tisapherne.
Ibid. l. 16, près de trente ans, *lisez* vingt-trois ans.
P. 207, l. derniere, trente, *lisez* soixante.
P. 209, l. premiere, Tygrane, *lisez* Tigrane.
P. 211, l. 20, Valérien, *ajoutez* le fit arrêter dans une Conférence, &c.
P. 220, l. 3, Chardin voyagea, *lisez* Chardin fit un second voyage.
P. 224, l. 28, dévaste, *lisez* dévastée.
P. 239, l. 21, à celle, *lisez* à la.
P. 252, l. 8, morales, *lisez* morale.
Ibid. l. 26, Gallien, *lisez* Galien.
P. 261, l. 23, dangereuse, *lisez* dangereuses.
P. 273. l. 18, *ôtez le point & mettez un point virgule.*
P. 274, l. 22, les premiers, *lisez* les deux premieres.
P. 287, l. 24, qui leur convient, *lisez* qu'ils veulent bien faire.
Ibid. l. derniere, telle, *lisez* telles.
P. 292, l. 16, *note.* On trouvera des détails sur les Eleuthes, dans le premier volume des Mémoires Chinois. Tome I, page 330, &c.
P. 298, l. 11, renvoyée, *lisez* renvoyé.

Fin de l'Errata.